La violence à la télévision et les jeunes: Pas de tueries dans nos écoles donc pas de problème?

Sous la direction de :

NORMAND TURGEON

Professeur, Service de l'enseignement du marketing
HEC Montréal

Actes du colloque
19 avril 2002

Décembre 2002
Centre d'études sur les médias

REMERCIEMENTS :

COMITÉ D'ORIENTATION DU COLLOQUE :

Jacques de Guise, professeur au Département d'information et de communication, Université Laval
Daniel Giroux, secrétaire-général du Centre d'études sur les médias
Guy Paquette, professeur au Département d'information et de communication, Université Laval
Normand Turgeon, coordonnateur du comité et professeur, Service de l'enseignement du marketing, HEC Montréal

ASSISTANTS DE RECHERCHE ET ÉQUIPE D'ACCUEIL :

Andrei Carandiuc
Julie Jodoin
Ludmilla Morriset
Louise St-Pierre
Alexandra Vachon

SECRÉTARIAT :

Gaëtane Bélanger, Centre d'études sur les médias, Université Laval
Louise St-Pierre, Chaire de Gestion des arts Camille et Rémi-Marcoux, HEC Montréal

Les travaux menés sur la violence à la télévision par le Centre d'études sur les médias depuis quatre ans ont reçu l'appui financier du réseau TQS dans le cadre d'engagements pris devant le CRTC.

Révision linguistique anglaise : Marilyn Thomson
Révision linguistique française : Solange Deschênes
Infographie des pages couvertures : Denise Cadieux, HEC Montréal
Mise en page des textes : Diane Trottier

ISBN : 2-922008-20-7
Décembre 2002

© Centre d'études sur les médias
Université Laval, Pavillon Casault, local 5604
Sainte-Foy, (Québec), G1K 7P4
http://www.cem.ulaval.ca

Table des matières

Présentation 5
Normand Turgeon

Acte 1 – La télé parle et les jeunes écoutent…

Violence et télévision 11
Jacques de Guise

Principaux indicateurs de la violence présentée sur les réseaux généralistes de télévision au Canada 25
Guy Paquette et Jacques de Guise

La perception de la violence : de la réalité de l'analyste à celle du spectateur 59
Guy Paquette

La violence à la télévision et les tendances de la criminalité au Canada 75
Marc Ouimet

Conférence-midi
Hollywood, Entertainment and Violence 89
Jeffrey Cole

Acte 2 – la télé parle et les chercheurs analysent…

Broadening Our Perspective on the Effects of Media Violence : What We Don't Know About Media Effects Is Already Hurting us 99
W. James Potter

The Psychological Effects of Media Violence on Children and Adolescents 115
Joanne Cantor

Stories of Violence and the Public Interest 125
George Gerbner

La pierre philosophale 135
Thomas De Koninck

Présentation

Normand Turgeon
professeur titulaire de marketing
HEC Montréal

J'étais en Tunisie pour une mission d'enseignement lorsque s'y tenait la première conférence arabe sur la radio, la télévision et l'enfant. Voici, d'ailleurs, ce que reportait le journal *La Presse de Tunisie*, de la communication de la professeure égyptienne, Mme Saloua Iman, spécialiste des questions de l'enfance :

> *Celle-ci reproche notamment à certains programmes télévisés d'encourager un comportement violent chez l'enfant. « Du fait de l'absence d'une lecture au second degré du contenu de certains programmes, beaucoup d'enfants ont tendance à transposer les scènes qu'ils voient à l'extérieur*[1]*. »*

C'est d'ailleurs la « lecture » que propose Pierre Foglia aux lecteurs du journal *La Presse* (Montréal) du meurtre d'un policier commis par un jeune homme en mars 2002 :

> *Il y a les exécuteurs qui font un travail. Il y a les mafieux, les motards qui tuent parce que c'est leur façon de vivre. Il y a les assassins du quotidien qui tuent avant de se tuer. Il y a les tueurs d'enfants qui n'ont pas d'autre arme que cette pulsion au ventre. Il y a les tueurs en série qui tuent leur folie. Il y a les tueurs qui ont le droit de tuer, on leur donne une arme pour ça. Et il y a ce jeune homme de 24 ans qui sort son revolver un beau matin, au coin Crémazie et Pie-IX. Pan, pan. Petit truand tant qu'on voudra, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a un reste d'enfance dans ce geste-là. Un reste de jeux vidéo. Pan, pan, t'es mort. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il se croyait à la télé. Une dernière poursuite. Une dernière cascade. Le film se terminerait. Il irait jouer avec le fils du voisin*[2] *.*

Voilà, selon ce chroniqueur, l'une des conséquences, certes la plus grave, du marketing des produits télévisuels avec contenu de violence.

Mais est-ce le seul effet de cette violence, souvent gratuite, que certaines chaînes de télévision mettent à leur antenne, souvent à des heures de grande écoute par les jeunes ? Nous croyons que non. De là, le titre peut-être choc du colloque que nous avons tenu à Montréal en avril 2002 : « La violence à la télévision et les jeunes : pas de tueries dans nos écoles donc pas de problème ? »

En effet, comme vous le découvrirez dans les actes de ce colloque, il y a, dans les contenus télévisuels destinés aux jeunes, plusieurs autres effets de la présence de la violence qui méritent que, comme société, nous réfléchissions à la place

1. I.H., « Congrès arabe sur la radio, la télévision et l'enfant. La télé au détriment de la radio », *La Presse de Tunisie*, vendredi 5 avril 2002, p. 3.
2. Pierre Foglia, « Si la photo est bonne », *La Presse*, jeudi 7 mars 2002, p. A5.

qui lui est faite. Et il y a aussi des solutions, ou du moins des pistes de réflexion à envisager afin de faire face à ce problème social, ce que nous avons également voulu partager avec vous.

Le premier article, écrit par Jacques de Guise, fait la synthèse des facteurs qui peuvent entraîner des comportements violents : les facteurs biologiques décrits par les éthologistes et les facteurs sociaux rapportés par les sociologues. Ce chercheur nous invite à passer de l'univers de l'agression pour la survie à celui de la violence humaine. Ce détour est nécessaire afin de comprendre et de situer la violence contemporaine. Puis, concernant le rôle de la télévision, l'auteur décrit les effets néfastes que la littérature scientifique associe à la télédiffusion d'actes violents.

L'article suivant, de Guy Paquette et Jacques de Guise, présente les principaux indicateurs de la violence contenue dans les émissions de fiction diffusées par les six réseaux généralistes de télévision au Canada. Après une brève présentation de la méthodologie retenue, les auteurs analysent les résultats de la violence physique et psychologique selon différents critères. Puisqu'il s'agit de résultats longitudinaux, il est possible d'observer l'évolution du phénomène. Un indice de toxicité – une mesure tout à fait nouvelle et originale – est aussi proposé par les chercheurs. Les résultats de cet indice sont également revus en fonction de critères propres à l'offre télévisuelle au Canada.

Dans le troisième article, Guy Paquette tente de répondre à une question méthodologique fondamentale : Et si chercheurs et analystes (codeurs) de la violence ne voyaient pas la « même chose » que les jeunes lorsqu'ils visionnent les mêmes produits télévisuels ? Une procédure méthodologique a été appliquée pour la première fois dans ce champ de recherche. Les résultats de cette étude exploratoire révèlent, d'une part, l'existence de plusieurs traits distinctifs entre experts et jeunes et, d'autre part, des différences entre sujets masculins et sujets féminins lorsque les jeunes sont comparés entre eux.

Comme dernier article de la première partie des actes, le criminologue Marc Ouimet présente les tendances à long terme de la criminalité au Canada de même que les tendances à moyen terme au Québec. Les statistiques sont revues et des explications des tendances de la violence commise par les jeunes sont proposées. Le chercheur apporte une conclusion que certains voient comme un pavé dans la mare : « Si l'idée que la télévision et la violence à la télévision causent directement ou indirectement la violence est partagée par plusieurs chercheurs et même une majorité de la population, ce n'est certainement pas parce que la relation a été démontrée et validée scientifiquement. »

Lors de la conférence-midi, Jeffrey Cole, directeur du programme Entertainment/Media à l'Université de California, Los Angeles (UCLA), en Californie, était invité à expliquer pourquoi les producteurs hollywoodiens permettaient autant de contenu de violence dans leurs produits télévisuels. L'orateur attribue le phénomène, en partie, au manque de « bonne matière grise » chez les concepteurs et les scénaristes. De plus, l'approche marketing faisant office de modèle d'affaires pour les producteurs états-uniens, leur tâche est surtout d'offrir des produits télévisuels en demande, leur permettant ainsi, lorsqu'ils sont pointés du doigt, de servir la fameuse réplique : « Ce n'est pas de notre faute ! »

Dans la section Acte 2 - La télé parle et les chercheurs analysent…, W. James Potter pose comme argument principal que les chercheurs auraient avantage à « ajuster leurs lentilles » et ainsi à éviter que leurs recherches souffrent de myopie. Il propose donc une typologie qui a le mérite d'inclure l'ensemble des effets que peuvent susciter les contenus de violence. Les influences sont parfois plus pernicieuses qu'apparentes et les chercheurs ne doivent pas être dupes. Le fameux adage *Ce que nous ne savons pas ne peut nous faire du mal* est justement mis à l'index par ce chercheur.

La professeure émérite Joanne Cantor poursuit la réflexion sur les effets moins spectaculaires mais tout aussi nocifs des images de violence à la télévision, en centrant son propos sur les enfants et les adolescents. L'article de cette

spécialiste de ce champ de recherche – qui a d'ailleurs publié à maintes reprises les résultats de ses travaux – traite notamment des effets encore trop peu abordés jusqu'à maintenant : peur, anxiété, hostilité, désensibilisation et perte de sommeil pour les jeunes et les moins jeunes.

George Gerbner est considéré, à plusieurs égards, comme le « père » de la recherche sur les effets de la violence dans les médias. La première partie de son essai est consacrée à décrire l'évolution du récit (*story-telling*) dans la société. Autrefois communiqué oralement, puis imprimé, le récit est aujourd'hui diffusé, et est plus souvent qu'autrement l'objet de récupération commerciale. Sous le joug de l'économisme, la violence a élu domicile à l'écran, se retrouvant même abondamment dans les bulletins de nouvelles. Elle est un sous-produit des processus de fabrication et de mise en marché des images, par quelques conglomérats qui y trouvent leurs profits. L'auteur insiste sur l'urgence d'une mobilisation et présente le Cultural Environment Movement comme lieu possible de rassemblement.

Dans le dernier texte, le professeur Thomas de Koninck indique que la violence est un problème pour la philosophie, et non l'inverse. En effet, pour le philosophe, « la non-violence est son point de départ et, au moins partiellement, son but final ». Il y indique que la violence entre dans les foyers par le truchement du petit écran avec, comme résultats, l'usure, l'aliénation et l'appauvrissement des rapports humains. Il en appelle donc à l'enrichissement culturel de chacun, auquel la télévision, qui, « conjuguant mots et musique, couleur et mouvement », devrait participer et ainsi élargir le champ de l'expérience humaine.

Tant de beaux textes ! Merci à tous nos conférenciers ! Bonne lecture !

. . . . . .

Acte 1

LA TÉLÉ PARLE ET LES JEUNES ÉCOUTENT…

. . . . . .

Violence et télévision

Jacques de Guise
professeur
Département d'information et de communication
Université Laval

La question de la violence est fort complexe et fait depuis longtemps l'objet de recherches nombreuses. La violence fait en quelque sorte partie de notre nature. C'est sans doute pour cela qu'elle est si présente dans nos médias. Le présent texte a pour objectif de poser le problème de la télévision comme facteur potentiel de violence dans une perspective plus large. L'exposé comprend trois parties principales. S'inscrivant dans l'optique des éthologistes (Lorenz, 1969 ; Morris, 1968, 1969 ; Ardrey, 1966), la première cherche à décrire brièvement les fondements biologiques de l'agression. La deuxième, d'inspiration sociologique, porte sur les facteurs sociaux. Enfin, la dernière partie essaie de faire une synthèse rapide des effets qu'on peut craindre de la télé en regard de ses effets antisociaux potentiels.

1. Violence et agression

Quand on parle de violence à la télévision, on fait ordinairement référence à l'usage de force sur un individu contre sa volonté. Il s'agit le plus souvent de force physique, mais il est aussi quelquefois question de violence psychologique. Les scientifiques parlent plus volontiers d'agression physique. Il s'agit alors d'un acte délibéré de faire intentionnellement du mal ou du tort à quelqu'un. L'agression inclut également le vol ou la destruction des biens matériels. C'est à cette définition que réfèrent les considérations suivantes.

1.1 Agression hostile et agression instrumentale

L'agression a une dimension intentionnelle. En fonction de cette dimension, les auteurs distinguent l'agression hostile (ou affective) et l'agression instrumentale. Dans l'agression hostile, la motivation de l'agresseur est de faire du tort à la victime, dans le but, par exemple, de se venger ou de donner libre cours à sa colère. Dans l'agression instrumentale, l'objectif premier de l'agresseur n'est pas de faire du mal ; c'est plutôt la poursuite d'intérêts particuliers ou le vol, ou la protection des personnes ou des biens ou la défense du territoire, etc. L'agression instrumentale peut même avoir pour objectif le rétablissement de l'ordre public. Dans ce type d'agression, la violence est donc souvent commise pour un « bien » et elle a souvent des conséquences favorables pour la collectivité ou pour l'individu qui la commet.

1.2 Agression interespèce ou extraspécifique

La cible de l'agression peut être un congénère ou un individu d'une autre espèce. Dans ce dernier cas, il s'agit presque toujours de violence instrumentale. L'individu attaque des animaux surtout pour se nourrir ou pour se défendre, bien qu'il puisse arriver aussi qu'il passe sa colère sur un spécimen d'une autre espèce.

La violence dont on parle le plus souvent concerne l'agression intraspécifique. Celle-ci aussi peut être instrumentale ou hostile. La violence intraspécifique peut être une cause particulièrement importante de souffrance et d'injustice. Elle est également souvent source de désordre social. Dans toutes les sociétés humaines, c'est donc un comportement admis uniquement dans des conditions particulières, sévèrement réprimé s'il n'est pas orienté à des fins reconnues socialement. Les conditions dans lesquelles l'agression est permise sont clairement précisées par les normes sociales ou dans des textes de loi.

. . . . . .

2. Les racines de la violence

Considérée dans une perspective large, la violence est tout à fait naturelle tout autant pour les animaux que pour les humains.

2.1 Vivre et survivre

Tous les organismes vivants se développent et vivent aux dépens de leur milieu et sont donc naturellement des agresseurs. Les animaux, par exemple, sont herbivores ou carnivores[1], et leur survie et leur croissance dépendent de leur capacité de s'approprier et de détruire une partie de leur environnement. Dans la nature, les organismes vivants sont des prédateurs ou des proies. Ceux qui dominent sont les plus forts, soit ceux qui ont les muscles les plus forts, les dents et les griffes les plus acérées. Il s'agit évidemment de la violence interspécifique.

Les humains d'aujourd'hui n'échappent pas à cette règle et doivent tuer pour se nourrir. Intelligents et prévoyants, ils préfèrent aujourd'hui élever leurs proies, qu'ils mettent à mort de façon aseptique dans les rites que commande l'efficacité industrielle. Ils ont gardé des vestiges de leurs lointains ancêtres et s'adonnent volontiers à la chasse, pour le plaisir.

La violence des humains peut aussi être considérée à un autre niveau, celui des « prédateurs » microbiens, que nous exterminons absolument sans aucune pitié aussitôt qu'ils menacent l'équilibre microbiologique, ne serait-ce que d'un seul individu de notre espèce. Ajoutons que les humains tuent aussi pour leur confort, exterminant tous les êtres de leur entourage qu'ils peuvent considérer comme vermines ou simplement comme inesthétiques.

2.2 Se reproduire

Les animaux se battent entre eux aussi pour se reproduire. Dans plusieurs espèces, la force physique et la capacité de violence sont les facteurs par excellence de sélection naturelle. La nature favorise ainsi la reproduction des individus les plus résistants et la survie de l'espèce, mais celle-ci dépend pour une bonne part du potentiel de violence.

Vivant dans un milieu culturel, à base de valeurs et de normes, les humains n'ont pas à se battre entre eux pour avoir le droit de se reproduire. Ils semblent d'ailleurs aujourd'hui donner préséance à la satisfaction sexuelle sur la reproduction de l'espèce. Mais s'ils ne combattent pas pour s'accoupler, ils rivalisent souvent farouchement les uns avec les autres pour choisir et pour garder un partenaire qu'ils aiment, à tel point que la vie conjugale contemporaine peut devenir la source d'une violence qui peut dépasser largement en intensité les agressions animales.

2.3 Défendre son territoire

Les animaux se battent également pour leur territoire. Dans la nature, l'agressivité territoriale est dirigée surtout contre les individus de la même espèce, car ils sont en compétition ouverte pour la même nourriture et les mêmes ressources.

1. Ils sont aussi apivores, baccivores, crudivores, détritivores, frugivores, granivores, insectivores, lignivores, limivores, omnivores, papivores, piscivores, vermivores…

Les humains aussi se battent volontiers pour l'espace, l'espace individuel ou l'espace familial. Toutefois, c'est au niveau collectif, celui de l'ethnie ou de la nation, que leur agressivité se manifeste dans toute sa force. Ce qu'on appelle l'histoire de l'humanité est d'abord et avant tout l'histoire de l'occupation des territoires par les diverses communautés. C'est principalement la lutte pour les territoires – et les ressources qu'ils contiennent – qui est à l'origine des guerres. Avant d'être un animal raisonnable, l'être humain est un animal belliqueux : la guerre est une des sources principales de son développement scientifique et économique et presque toutes les cultures placent au plus haut niveau les valeurs martiales, comme la force, le courage, la ruse, la capacité morale de se sacrifier pour le groupe.

2.4 Hiérarchiser les individus

Les animaux se hiérarchisent, surtout pour s'accoupler. Les groupes se structurent à coups de griffes ou de dents, selon ce qu'on appelle communément le *pecking order*. La violence est le fondement de l'ordre animal et, si les animaux ne sont pas toujours violents, c'est qu'ils ont appris les langages de la menace et de la soumission. Mais, chez eux, la violence demeure le fondement du pouvoir.

Chez les humains aussi le sens de la hiérarchie et, partant, le sens de la compétition sont particulièrement poussés. Les individus rivalisent pour la richesse et le niveau de vie. Grâce à leur cerveau, qui leur permet d'acquérir des connaissances et de communiquer de façon sophistiquée, ils sont capables de reconstruire symboliquement leur environnement et d'humaniser leur milieu de vie ; ils peuvent ainsi chercher à satisfaire des ambitions qui dépassent largement les satisfactions de leur condition proprement animale. C'est l'assouvissement de ces besoins d'origine culturelle, par la richesse et l'accomplissement de soi, qui devient chez eux l'enjeu par excellence de la hiérarchisation. Celle-ci peut prendre pour cadre la société globale ou une institution politique, sociale ou économique plus restreinte : les humains d'aujourd'hui créent des organismes dans lesquels ils montent ou descendent et sont ainsi dans un certain sens des « animaux de compagnie »…

La hiérarchisation donne lieu évidemment à une agressivité instrumentale intraspécifique et peut facilement conduire à toutes les formes possibles de violence. Elle peut aussi conduire à une violence de nature psychologique, qui consiste souvent à terroriser, rabaisser ou exploiter ses congénères.

2.5 La violence humaine est intelligente

Si les animaux doivent vivre dans des conditions où ils doivent détruire et se défendre, il n'est pas étonnant de constater qu'ils sont équipés du point de vue anatomique et physiologique pour l'agression. Du point de vue anatomique, ils ont des muscles à leur mesure, ainsi que des dents, des griffes, des cornes, des sabots qui peuvent facilement causer la mort ou de terribles souffrances.

Les humains ne sont pas anatomiquement des machines à combattre. Plus perfectionnés, ils agressent avec des outils spécialisés, en mettant au service de leur agressivité toutes les forces ou toutes les lois de la nature qu'ils réussissent à maîtriser. La violence humaine est intelligente. Plus encore, les humains réfléchissent avant d'agresser, perfectionnent des pièges et des stratégies, de sorte qu'ils peuvent être violents sans nécessairement s'exposer au danger. Tout cela fait de l'homme l'espèce de loin la plus violente du règne animal. Contrairement à ce que dit le proverbe latin, *l'homme n'est pas seulement un loup pour l'homme* ; l'homme est un homme pour l'homme, ce qui le rend qualitativement plus féroce, son agressivité pouvant aller jusqu'à la torture ou l'extermination de populations entières.

Du point de vue physiologique, tout comme leurs ancêtres primates, les humains bénéficient d'un système hormonal qui, le temps d'un combat, peut décupler leur force et leur capacité de supporter les blessures. En situation d'agression, le cœur bat plus vite, la respiration devient plus rapide, les muscles sont mieux irri-

gués et ont plus de force, la sensation de fatigue disparaît ; même le processus de coagulation s'accélère, au cas où il y aurait effusion de sang. Physiologiquement, nous sommes constitués pour la violence. Toutefois, cet appareillage est tout autant défensif qu'offensif.

2.6 *À quoi ce mal est-il bon ?*

On a toujours le réflexe de considérer intellectuellement l'agression comme un mal, mais la nature ne peut être foncièrement mauvaise et, avec Konrad Lorenz, nous nous devons de poser la question : *à quoi ce mal est-il bon ?* Force nous est de reconnaître que l'agression interspécifique joue dans la nature un rôle de tout premier plan, non seulement essentiel, mais bénéfique pour l'individu et pour l'espèce. Dans la nature, la violence interespèce est un devoir.

La violence intraspécifique s'inscrit chez l'homme plus dans un dessin de hiérarchisation et de dépassement de soi que commandent notre cerveau et notre nature culturelle. Ses modalités précises n'ont pas le caractère automatique de l'instinct proprement animal et sont fortement influencées par les codes culturels qu'inspirent nos valeurs. Elle n'en demeure pas moins naturelle et elle restera toujours une option, sinon une tentation, dans le règlement de nos conflits ou dans la résolution de nos problèmes. La violence fait partie de notre nature et de notre histoire. Les tout premiers commandements, supposément d'origine divine : « Tu ne tueras point ! » et « Aimez vos ennemis » postulent sans équivoque que nous vivons dans un monde hostile. La sagesse païenne nous le confirme : *Si vis pacem, para bellum.* Ne soyons donc pas surpris de constater que toutes les sociétés se dotent d'institutions policières et militaires, qui ne sont rien d'autre que des ministères de la violence destinés à la préservation de l'ordre et à la protection des frontières. Ne soyons pas non plus étonnés si les médias, pour nous sécuriser ou nous divertir, sont farcis d'histoires à la fois horribles et banales.

3. Les facteurs favorisant l'agression

3.1 Les facteurs biologiques

Si l'agression est naturelle, il n'est pas étonnant qu'on puisse trouver des facteurs physiologiques qui en favorisent la manifestation, tant chez les animaux que chez les humains. Il est acquis que les hormones jouent un rôle important dans l'agressivité. Le niveau de testostérone, plus élevé chez les jeunes et chez les garçons, expliquerait pourquoi on observe le maximum de violence chez les hommes jeunes. C'est notamment sur cette base, en considérant le vieillissement de la population, que les démographes prédisent une baisse de la criminalité.

Une certaine part du niveau d'agressivité se transmet par les gènes. Dans une expérience devenue classique, on a sélectionné dans un groupe de souris celles qui étaient les plus agressives et on les a fait s'accoupler. On a répété le processus pour vingt-cinq générations successives, en choisissant à chaque génération les souris les plus agressives. On en est venu ainsi à produire des souris extrêmement violentes, qui attaquaient tout individu se trouvant à proximité. À l'inverse, en sélectionnant, à des fins de reproduction, les souris les moins agressives, au bout de vingt-cinq générations on obtint des animaux qui refusaient de combattre, même quand ils étaient attaqués. Il y a tout lieu de croire que cette expérience est généralisable aux humains, même si ceux-ci, dotés d'un cerveau plus complexe, sont aussi guidés par la culture du groupe auquel ils appartiennent.

3.2 Des facteurs environnementaux physiques

Depuis quelques années, on relève un intérêt croissant pour les facteurs environnementaux comme générateurs de l'agression. Ces facteurs peuvent occasionner une surcharge de stimulation et devenir ainsi une cause de

frustration. Sans être la cause de l'agression, leur présence peut aussi simplement accroître l'intensité de la réponse agressive.

La température est un de ces éléments environnementaux. On observe plus de violence dans les régions plus chaudes que dans les régions plus froides du globe, plus dans les saisons chaudes que dans les saisons froides. On constate aussi que l'élévation de la température favorise la présence de facteurs pouvant provoquer ou accroître la violence. Ainsi, dans la chaleur des villes, les individus sont dans un état d'inconfort et deviennent irritables ; ils passent plus souvent leurs soirées à l'extérieur et consomment plus d'alcool, autant de facteurs favorables à l'expression de la violence.

Le bruit peut aussi jouer un rôle considérable dans les facteurs environnementaux. Il peut réduire la capacité de faire face à la frustration de même qu'augmenter la quantité d'énergie déployée dans l'agression. Le bruit sera un facteur particulièrement important lorsqu'il ne peut être contrôlé ou lorsque les individus qui le subissent sont en état de frustration.

La surpopulation est aussi un facteur d'agression. On l'a démontré de façon particulièrement claire chez les rats. Pour les humains, le fait de se trouver dans une foule accroît la tendance à la violence, en particulier lorsque les individus sont incapables de contrôler la présence pressante des autres. La violation de l'espace personnel engendre facilement l'agressivité, surtout si la proximité n'est pas perçue comme justifiée.

On peut inclure enfin dans les facteurs environnementaux la présence des armes. La seule vue d'une arme (un pistolet, un poignard, etc.) peut susciter l'apparition de la violence ou accroître considérablement son intensité.

3.3 L'hypothèse de la frustration

La frustration est définie comme l'état psychologique d'insatisfaction occasionné par le fait d'être privé d'un plaisir ou d'une satisfaction anticipés. Cet état peut être générateur de tension ou de colère, source d'un accroissement d'énergie agressive qui peut facilement devenir incontrôlable. La frustration est tellement liée à l'agressivité que certains chercheurs ont cru qu'elle en était une cause nécessaire et suffisante (Dollard et al., 1939). C'est ce qu'on a appelé l'hypothèse de la frustration.

L' « hypothèse de la frustration » est aujourd'hui rejetée. La frustration peut conduire et très souvent mène à l'agression, mais il arrive aussi très souvent que ce ne soit pas le cas, car l'agression peut être inhibée, notamment par les normes sociales ou la peur de la punition. De plus, plusieurs actes d'agression ne sont pas motivés par la frustration, notamment dans les cas d'agression instrumentale. Par exemple, un policier ou un soldat peuvent agresser sans frustration, par devoir ou par légitime défense ; même le bandit peut être conduit à tirer sur un caissier sans ressentir la moindre frustration.

Mais la frustration prédispose un individu à la violence. De très nombreuses études expérimentales, notamment celles de Berkowitz (1962), montrent que les réactions agressives ont une intensité plus grande lorsque les sujets sont frustrés. La vie de tous les jours nous le démontre couramment : il faut au policier en colère beaucoup de maîtrise de soi pour ne pas tabasser les délinquants qu'il arrête…

. . . . . .

4. Les facteurs sociaux : apprentissage et régulation de la violence

Les facteurs sociaux sont des facteurs tout autant d'apprentissage que de contrôle de la violence.

4.1 L'apprentissage de la violence

La violence humaine a des fondements naturels, mais c'est la culture qui en régit les manifestations et les modalités. Les comportements violents sont des comportements appris. Les mécanismes d'apprentissage les plus ordinaires sont ici en cause. Les enfants apprennent selon un processus que Bandura a appelé l'apprentissage

social. En observant les autres, la famille ou les pairs, ils apprennent l'existence et la signification des comportements et parviennent à distinguer ceux qui sont admis ou valorisés et ceux qui sont désapprouvés. C'est de cette façon qu'ils apprendront les comportements d'agression.

L'individu apprend aussi par conditionnement, ses comportements étant régis par leurs conséquences, selon les principes du conditionnement opérant de Skinner. Les conséquences elles-mêmes proviennent des effets intrinsèques des actions mais aussi des réactions des personnes du milieu, en particulier les parents, les éducateurs et amis. Quand les comportements d'agression produisent des effets bénéfiques, l'individu a tendance à les adopter et, évidemment, à ne pas les reproduire si ces effets sont défavorables.

4.2 Les facteurs culturels de régulation de la violence

Les animaux sont équipés pour la violence, mais leur violence est essentiellement instrumentale et ils ne sont généralement ni méchants ni cruels. Du point de vue de la violence interespèce, ils agressent pour manger ou pour se défendre contre les prédateurs. Contre leurs congénères, s'ils sont instinctivement portés à se battre pour la reproduction des plus forts, ils sont cependant naturellement programmés pour limiter les conséquences de leur violence. Leurs combats ne sont pas mortels ; la lutte cesse aussitôt que la suprématie du plus fort apparaît avec clarté, l'autre manifestant sa soumission par la fuite ou en adoptant une posture rituelle d'apaisement qui stoppe automatiquement la violence du vainqueur. Cela suppose qu'un mécanisme d'inhibition intervient naturellement.

Les humains sont aussi portés à l'agression mais, n'étant pas physiquement constitués pour tuer, ils ne bénéficieraient pas naturellement des mécanismes d'inhibition qui les empêcheraient de le faire[2]. L'inhibition est d'autant moins forte que les hommes peuvent utiliser des armes et tuer à distance, donc sans danger et sans trop prendre conscience du mal qu'ils infligent. « Aucun homme normal n'irait à la chasse au lapin pour son plaisir, s'il devait tuer le gibier avec ses dents et ses ongles et atteignait ainsi à la réalisation complète de ce qu'il fait en réalité, » écrit Lorenz (1969, p. 257). Chez les humains, c'est évidemment la culture qui sera le principal régulateur d'agression. En fait, l'expression de la violence sera permise ou interdite par la moralité, elle-même issue des valeurs et normes de la communauté ambiante.

4.3 Les valeurs et les normes

Les facteurs culturels de comportements les plus déterminants sont les normes et les valeurs. Ces dernières sont des principes abstraits de comportement à partir desquels les humains déterminent ce qui est bien. Ces principes sont transmis par le milieu pendant que l'individu se développe, de sorte qu'ils finissent par apparaître comme naturels, comme allant de soi. Dans les sociétés occidentales contemporaines, les valeurs les plus importantes, l'égalité, le respect des individus, interdisent normalement la violence, mais d'autres valeurs encouragent aussi la concurrence pour le pouvoir et la richesse, de sorte que la violence demeure une tentation permanente. Ces valeurs antagonistes doivent être appliquées dans un souci de justice et d'équité qui n'est pas toujours facile à préserver.

Les normes sont également des règles de conduite qu'on acquiert durant la période de maturation. Elles indiquent ce que doit être un comportement pour être socialement acceptable. Elles définissent les limites de ce qui est permis. Les normes et les valeurs ne s'opposent pas à toute violence ou à toute agression. Comme celle-ci peut avoir des effets bénéfiques, ces mécanismes de régulation sociale vont plutôt baliser les comportements violents en indiquant dans quelles conditions ils sont interdits, permis ou même recommandés.

2. C'est *grosso modo* la thèse de Konrad Lorenz (1969).

4.4 Les agents de socialisation

On appelle agents de socialisation les principaux véhicules des apprentissages sociaux. Ce sont d'abord la famille, puis les diverses institutions qui ont pour mission de guider le développement ultérieur de l'individu, comme l'école et les institutions religieuses. Enfin, en raison de leur omniprésence, on inclut volontiers les médias, en particulier la télévision, dans les agents de socialisation.

4.4.1 La famille

La famille est le lieu par excellence de la socialisation et de la transmission des valeurs et des normes. C'est elle qui a pour tâche de donner les tout premiers rudiments de la moralité. Sa capacité éducatrice dépend des normes et valeurs des parents, de leur capacité à les transmettre et de l'importance qu'ils accordent à leur tâche d'éducateur.

La taille et la structure de la famille semblent avoir une influence importante dans le succès du processus de socialisation. On peut croire que les familles plus grandes d'autrefois, dans lesquelles vivaient plusieurs adultes (notamment les grands-parents), constituaient un milieu plus favorable à la transmission et au renforcement des valeurs et des normes de conduite. Les familles modernes sont maintenant plus petites. Le modèle type actuel est celui d'un père et d'une mère qui donnent priorité à leur vie professionnelle et qui travaillent à l'extérieur de la maison. De plus en plus de familles sont constituées de parents désunis, qui se partagent à des rythmes divers la garde de leurs enfants. Beaucoup d'autres sont monoparentales et nombreuses sont celles qui vivent près du seuil de pauvreté. Ces conditions sont évidemment moins favorables à la transmission des valeurs et à la formation de citoyens modèles.

On peut croire que la famille joue un rôle essentiel dans l'évolution de la violence dans une société comme la nôtre. Toutefois, la nature de ce rôle n'apparaît pas clairement chez les auteurs. Les enfants qui deviennent violents sont-ils des enfants à qui on n'a pas transmis adéquatement les règles de conduite, faute de compétence ou de temps passé à leur côté ? Ou sont-ils des enfants frustrés, incapables de satisfaire les aspirations ordinaires de leur société à cause des conditions socio-économiques dans lesquelles ils vivent ? Ou sont-ils au contraire des enfants rois à qui on a tout donné et qui sont devenus incapables de discipline personnelle, incapables de supporter la moindre frustration ?

4.4.2 L'école et la religion

Après la famille, l'école est sans doute l'institution de socialisation la plus importante parce qu'elle s'adresse à des enfants non encore tout à fait socialisés et qu'elle a précisément pour mission de les préparer à la vie adulte. En plus d'être une institution d'enseignement formel, elle est le premier milieu de la vie sociale non familiale, le lieu des premières confrontations, des premières compétitions avec la société plus élargie.

Dans la plupart des pays industrialisés, l'école a considérablement évolué depuis les dernières décennies. Elle est devenue plus grande et regroupe couramment des milliers d'élèves. Les structures de regroupement des élèves ont également changé : ceux-ci appartiennent à plusieurs groupes et ont affaire à plusieurs professeurs et les liens sociaux sont souvent plus lâches et moins stables.

La religion a traditionnellement pour mission de développer et de transmettre les croyances et les comportements concernant le sens de la vie et le bien ultime des individus, c'est-à-dire son destin spirituel. Elle fait normalement référence à un être suprême qui est à la fois le témoin omniprésent et le juge impartial de la moralité de toutes nos actions. Elle est de ce fait l'organe de contrôle social ultime.

La religion est aussi une institution qui s'est considérablement affaiblie. Chez nous, en plus d'avoir ses propres activités, elle était jusqu'à récemment liée de très près à l'école, dont elle empruntait les canaux de communication et d'influence. Dans nos sociétés, et c'est particulièrement le cas pour le Québec, l'église est de moins en moins présente et a de moins en moins de

crédibilité. Le nombre des croyants pratiquants a fortement diminué et les croyances religieuses et spirituelles inspirent de moins en moins les citoyens et les éducateurs. Les valeurs de justice, d'amour et de compassion ne sont certes pas disparues mais, avec l'affaiblissement de la présence religieuse, elles sont en train de perdre un promoteur et un défenseur de taille et on ne sera donc pas surpris de constater qu'elles ont perdu de leur vigueur.

4.4.3 Les amis

Quand l'enfant atteint un certain niveau de développement, il commence à se détacher graduellement de ses parents pour donner une importance croissante à ses relations avec certaines personnes de son âge. Celles qu'il a tendance à privilégier deviennent ses amis, ses compagnons de jeu et de vie, qui constituent pour lui un micro-milieu social de toute première importance. C'est au sein de ce groupe qu'il fait ses premières expériences de la vie sociale hors de la famille et avec ces personnes qu'il confronte les attitudes et les valeurs de la famille et de l'école et qu'il les met librement en pratique. C'est en référant à ces pairs que les philosophes anciens ont forgé le dicton : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*. On ne saurait exagérer l'influence de ce groupe de pairs, que les auteurs ont désigné comme le creuset des attitudes et un lieu par excellence de la définition de la réalité sociale. Les pairs et la personne qu'ils adoptent comme leader deviennent ainsi un facteur déterminant dans l'apprentissage et la commission de l'agression.

4.4.4 Les médias

En raison de leur omniprésence et de l'utilisation intensive qu'en font les enfants dans nos sociétés, on considère volontiers les médias de masse comme de puissants agents de socialisation. Nos enfants sont littéralement élevés en présence de la télévision. Une grande proportion y consacrent autant de temps qu'à l'école et plus de temps qu'à tout autre loisir. Nombreux sont ceux qui ont plus d'heures-contact avec les médias qu'avec leurs parents. La présence dans la plupart des foyers d'un deuxième téléviseur augmente la probabilité que l'enfant sélectionne lui-même ses émissions et soit laissé seul à les regarder. Plus encore, ce sont précisément les enfants les plus délaissés ou ceux qui sont le moins portés à la sociabilité qui s'adonnent le plus à l'écoute de la télé. Par la télévision, avant d'être en mesure de porter des jugements, les enfants sont exposés à une gamme très vaste de croyances et d'opinions et sont témoins d'à peu près tous les types de comportements, y compris des comportements violents, quelquefois d'une intensité qu'ils ne verront jamais dans la réalité.

Les études sur les médias et la violence sont très nombreuses. Le lecteur en trouvera une des meilleures recensions dans l'ouvrage de James Potter (1999), *On Media Violence*. Nous examinerons brièvement les principales conclusions qu'on peut tirer des recherches les plus importantes.

. . . . . .

5. Les effets qu'on redoute le plus de la télévision

5.1 Imitation et comportements antisociaux

L'effet qu'on redoute le plus de la diffusion de la violence est sans doute celui de susciter des comportements antisociaux. On confond très souvent les effets de comportement avec les effets d'imitation. L'imitation réfère toutefois plus à une modalité particulière du comportement qu'au comportement lui-même : c'est la reproduction, plus ou moins fidèle, du comportement d'un modèle. On trouve dans la littérature sur la violence quelques exemples d'imitation des médias, mais leur nombre est infime comparativement au nombre d'actes de violence diffusés.

L'expérience la plus souvent citée en ce qui concerne la reproduction des comportements est celle du *bobo doll*, de Bandura et ses collègues (1961). Dans cette expérience, l'auteur montre que les enfants peuvent reproduire des comportements violents qu'ils viennent de voir, surtout

si ces comportements ne conduisent pas à des conséquences malheureuses[3]. Selon Comstock (1989, p. 194), un auteur classique des effets de la télévision, le passage à l'acte de violence peut être favorisé par certaines caractéristiques du contenu médiatique. Comstock ramène ces modalités à trois dimensions principales : A) l'efficacité de l'agression, soit les conséquences positives auxquelles elle donne lieu pour l'agresseur ; B) la dimension normative de l'acte, c'est-à-dire le fait qu'il ne soit pas puni ou désapprouvé dans la présentation qu'on en fait ; C) la pertinence de la scène pour le spectateur, à savoir son degré de réalisme ou la probabilité que se présente dans la réalité une situation semblable à celle qui a conduit à l'agression. Comstock ajoute enfin une dimension de vulnérabilité (*susceptibility*) du spectateur, c'est-à-dire la probabilité que ce dernier se trouve dans des états psychologiques (en particulier la frustration) qui favorisent la violence.

Ces diverses modalités de la présentation médiatique sont certes intéressantes, mais elles ne tiennent pas compte d'un élément important qui rend la question beaucoup plus complexe : l'intention ultime de la présentation de la violence. En faisant l'hypothèse que le mal existe, on peut présenter la violence dans une visée moralisatrice, en montrant notamment à quel point l'agression peut faire du mal et comment les agresseurs sont punis, notamment par la violence elle-même, celle des représentants de l'ordre. La plupart des chercheurs qui comptabilisent la violence télévisée ne tiennent pas compte de cet aspect.

5.2 Les effets cognitifs

C'est avec raison qu'on craint les effets antisociaux, mais les comportements humains ne surgissent pas du néant et ne sont pas improvisés ; ils sont soumis à l'influence de multiples facteurs, qui relèvent de la personnalité et de la culture, de sorte que, si la violence télévisée ne conduit pas nécessairement au comportement antisocial, on peut se demander si elle n'affecte pas des facteurs susceptibles d'influencer le comportement.

Le premier des facteurs que nous pouvons considérer est la connaissance du comportement. L'exposition à la violence ne conduit pas toujours à l'agression, mais elle conduit toujours à la connaissance de comportements agressifs[4], dont plusieurs n'auraient pu être imaginés par la majorité des citoyens. Par les médias, le répertoire des comportements violents connus de chacun se trouve agrandi au niveau du répertoire des individus les plus violents. Ce répertoire leur sera accessible pour toutes les situations futures. Pour ce qui est des enfants, la télévision leur présente une foule de scènes et d'informations que les parents n'auraient jamais osé leur transmettre. Dès l'âge le plus tendre, les enfants apprennent à brutaliser, à utiliser une arme, blesser et tuer, et cela, avant d'avoir la maturité requise pour gérer ce type de connaissances.

5.3 Effet d'activation de l'agression

L'observation de l'agression peut aussi mettre l'individu dans un état physiologique d'excitation susceptible de hausser l'intensité de ses comportements jusqu'à les rendre violents. La violence commise n'est alors pas fonction du contenu des scènes mais plutôt une conséquence des sensations qu'elles provoquent. C'est le phénomène que les auteurs appellent l'activation (Zillmann, 1983). L'agression peut prendre alors pour cible tout objet ou toute personne qui se trouve à proximité, dans un phénomène de transfert d'excitation.

3. L'expérience est contestée par certains auteurs. La scène présentée aux enfants par des adultes consistait à frapper une poupée de caoutchouc avec un maillet. La plupart des enfants ont frappé la poupée avec le maillet, mais que pouvaient-ils faire d'autre ?

4. C'est notamment une des conclusions de l'expérience du *Bobo doll* de Bandura, citée plus haut.

5.4 Effet d'amorçage ou de contagion (*priming*)

L'observation de l'agression peut aussi servir à activer des réseaux cognitifs reliés à des pensées ou à des comportements agressifs. Plus simplement, la violence télévisée peut nous faire penser à la violence et nous prédisposer ainsi à l'agression. C'est le phénomène que les auteurs appellent l'activation (Berkowitz, 1974). C'est dans cette perspective que se situent, par exemple, certains travaux (Philips, D., 1979 ; Philips, D. P., 1983, 1986) qui montrent que la diffusion des suicides de personnes importantes provoquerait dans les jours suivants une espèce de vague de suicides. Ces mêmes travaux montreraient aussi que les grands combats de boxe sont suivis d'une hausse des homicides.

5.5 Réduire les inhibitions

L'inhibition réfère ici au blocage d'un comportement. Nous avons invoqué plus haut la thèse de Lorenz selon laquelle les animaux cessent de se battre aussitôt qu'un des combattants manifeste des signes de soumission : les postures ou signaux de soumission inhiberaient ici le comportement agressif pour l'empêcher de se poursuivre. Selon Lorenz (1969), chez les animaux, cette inhibition de l'agression est naturelle alors que, chez les humains, elle est plutôt donnée par la culture et elle serait de ce fait plus fragile. Il est relativement facile de constater que les humains normaux ne tuent pas aisément leurs semblables et qu'il leur faut généralement un certain courage pour le faire. Attenter à la vie ou à l'intégrité physique d'une personne humaine est l'objet d'un tabou qu'il n'est pas facile de violer. Dès lors, beaucoup de personnes sont incapables de tuer un animal. Même les militaires ne tuent pas la première fois sans une certaine hésitation et, même devant un ennemi qui les menace, certains sont incapables de le faire. C'est notamment pour cela qu'on les entraîne physiquement et psychologiquement au combat.

On constate que les médias, en nous familiarisant avec la violence, peuvent nous habituer à briser cet interdit. À ce propos, Potter (1999, p. 26) cite un nombre considérable d'études montrant une corrélation positive entre l'exposition à la violence et l'agression. Grossman, un colonel américain à la retraite, et DeGaetano (Grossman et DeGaetano, 1999) prétendent même que certains jeux vidéo sont, à quelques détails près, des répliques des instruments avec lesquels on entraîne les militaires à tuer par réflexe, à surmonter l'interdit sans faire intervenir la conscience.

5.6 La désensibilisation

Un autre effet qu'on peut craindre de la violence dans les médias est celui de la désensibilisation. Le concept de désensibilisation a une signification large. Il désigne d'abord une attitude de tolérance ou de résignation à la violence, mais il fait aussi référence à un effet d'accoutumance, un état d'insensibilité. La conséquence première de cet état est une difficulté à s'émouvoir, à ressentir les émotions recherchées normalement dans le spectacle de la violence, de sorte que les scènes doivent être de plus en plus violentes pour atteindre leur objectif de divertissement. C'est un peu ce qu'on peut observer chez les jeunes adultes, que les scènes considérées comme horribles par les plus vieux réussissent à peine à émouvoir.

Un autre aspect de la désensibilisation est ce que Bok (1998) appelle une « fatigue de compassion ». À force de voir de la violence, les gens apprendraient à ne pas ressentir la souffrance des autres et à porter leur attention plutôt sur leurs sensations visuelles, auditives ou même hormonales. Bok cite à ce propos le poète indien Rabindranath Tagore : « L'apathie et l'ignorance sont les pires formes de liens qu'on peut tisser entre les hommes ; ils sont des murs invisibles que nous transportons avec nous. » L'auteur cite aussi Denby : « Le danger n'est pas uniquement l'exposition aux images violentes... mais l'acceptation d'un environnement dégradé... » (p. 75).

Paradoxalement, il semble que ces effets de désensibilisation proviennent à la fois de la présence et de l'absence de la présentation des conséquences de la violence sur les victimes. L'absence de description peut finir par faire croire que les agressions médiatiques ne font réellement de mal à personne ou que le mal en question est sans intérêt. Mais les descriptions trop précises pourraient avoir un effet semblable en émoussant la sensibilité.

Après avoir lu ces propos de Bok, je trouve personnellement que cet effet de désensibilisation est trop souvent passé sous silence.

5.7 La peur et la perception de la réalité

Les effets de peur peuvent être considérés sur le plan personnel et sur le plan social. Au niveau individuel, les spectateurs, en particulier les enfants, peuvent être effrayés par les émissions qu'ils visionnent et en subir les conséquences psychologiques. Un enfant, par exemple, peut avoir des cauchemars pour avoir vu des scènes qui l'ont effrayé ; on a vu des adultes incapables d'aller nager dans la mer après avoir vu le film *Les dents de la mer…*

Sur un autre plan, la télévision a une telle importance que la présentation qu'elle fait du monde qui nous entoure peut finir par prendre le dessus sur la réalité, comme le démontrent les études de Gerbner et des tenants de la thèse d'incubation (*cultivation analysis)* (Gerbner, 1969 ; Gerbner *et al*, 1980). Selon Gerbner, la télévision diffuse tellement de violence que les *télévores* perçoivent leur milieu comme un monde mesquin et dangereux, dans lequel la règle de base est le chacun pour soi. Non seulement les relations sociales seraient alors empreintes de froideur ou d'hostilité mais, à cause de la peur sourde qu'ils ressentent confusément, les citoyens accorderaient une importance exagérée au problème de la sécurité et seraient portés à des attitudes politiques de droite pour donner préséance au respect de la loi et de l'ordre public.

6. Conclusion

La conclusion qui semble s'imposer d'elle-même à la suite de ce survol rapide de la problématique de l'agression est que la violence télévisée est nocive. Aux États-Unis, l'American Psychological Association, l'American Medical Association, la National Academy of Science, le Center for Disease Control and Prevention, qui sont des institutions de protection publique de toute première importance, ont pris position en ce sens. Et pourtant, même si la majorité des chercheurs semblent partager cette opinion, la question est encore objet de débats passionnés (Fowles, 1992, 1999 ; Freedman, 1988, 2002). En fait, le médium télévision est tellement présent dans notre société qu'il est extrêmement difficile de l'isoler comme cause précise de certains effets et, si beaucoup de travaux scientifiques semblent montrer une relation de causalité entre l'exposition à la télévision et la violence, non seulement cette relation n'est pas très marquée mais la méthodologie utilisée pour l'obtenir est presque toujours sujette à critique. Le problème est plus difficile encore quand il s'agit de montrer de façon précise que ce sont les scènes de violence qui sont responsables des comportements antisociaux.

De plus, les effets de la violence télévisée échappent à la conscience du téléspectateur. Rares en effet sont les individus qui se sentent poussés à l'agression en s'exposant à des contenus violents, contrairement, par exemple, à ce que la plupart ressentent en s'exposant à des contenus érotiques, de sorte que les effets nocifs de la télé ne correspondent pas à l'expérience télévisuelle de chacun.

Plus encore, la violence de nos sociétés semble diminuer. Certes, nous avons été témoins depuis quelques années d'actes d'agression inimaginables, au surplus souvent perpétrés par des adolescents ou même par des enfants, mais un examen de l'histoire de la violence dans les sociétés occidentales indique que, sur une longue période, la violence diminue (Chesnais, 1981). À

une échelle plus courte, on observe une diminution dramatique des crimes dans les grandes villes américaines, au moment où la violence n'a jamais été aussi présente à la télévision et dans les jeux vidéo, dans lesquels les jeunes s'amusent des heures durant à poser des comportements d'agression (Freedman, 2002). On ne doit donc pas s'étonner si les criminologues accordent une importance minime à la télévision.

D'autres observations contredisent en un certain sens les conclusions de chercheurs. La première génération d'enfants élevés avec la télévision a été la génération du *peace and love*, celle qui a combattu la guerre du Viêt-Nam, alors que nous avons été témoins de massacres épouvantables dans des régions du monde où la télévision était à peine entrée dans les foyers. La télé diffuse maintenant chez nous depuis cinquante ans et il est difficile de dire que nos standards d'évaluation et de tolérance de la violence se sont considérablement relâchés. On a plutôt des indices contraires : nous sommes incapables de supporter la violence conjugale, alors qu'elle était couramment présente avant l'avènement de la télévision sans provoquer de protestation. Nous sommes aujourd'hui tous opposés à la violence faite aux animaux ; nous avons aboli la chasse aux phoques et nous sommes prêts à dépenser une fortune pour sauver une baleine en péril…

Cela ne signifie certes pas que la télévision n'a pas d'effets sur les comportements agressifs, mais il faut admettre que la question est fort complexe et il y a manifestement encore place pour la recherche. Chose certaine, la télévision n'est pas responsable de la violence : elle pourrait tout au plus en être un facteur, dont il est difficile de déterminer l'importance.

Il me semble clair cependant que la violence à la télé est une source d'inquiétude légitime et on peut se demander pourquoi il est tellement nécessaire de démontrer sa nocivité. Après tout, ceux qui nous présentent toutes ces scènes d'agressions ne sont pas plus certains de son innocuité. On pourrait à la limite invoquer ici une espèce de principe de précaution, en prenant en considération ce que la violence rapporte et les risques auxquels elle nous expose. Car la violence télévisée n'est pas le plus souvent de qualité shakespearienne et la motivation première des créateurs et des diffuseurs n'est pas couramment de nous poser un problème existentiel. La violence s'inscrit dans le registre de nos penchants naturels ; sa diffusion est loin d'être de l'ordre de la nécessité car elle ne sert rien d'autre que la poursuite des profits monétaires. Et encore, il n'est même pas démontré que les rendements commerciaux des émissions diminueraient vraiment si on enlevait les séquences de violence inutiles. Uniquement parce qu'aux yeux d'un très grand nombre de citoyens elles sont simplement *shocking*.

Les recherches ne servent finalement qu'à justifier l'exploitation de cet attrait naturel éminemment rentable pour certaines entreprises.

Bibliographie

Ardrey, R. (1966). *L'Impératif territorial*. Stock.

Bandura, A., D. Ross, S. A. Ross (1961). « Transmission of aggression through imitation of aggressive models ». *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 63, 575-582.

Berkowitz, L. (1962). *Aggression : A Social Psychological Analysis*. New York : McGraw-Hill.

Berkowitz, L. (1974). « Some determinants of impulsive aggression ». *Psychological Review*, 81, 165-176.

Bok, S. (1998). *Mayhem : Violence as Public Entertainment*. Reading (Mass) : Addson-Wesley.

Comstock, G. (1989). *The Evolution of American Television*. Newbury Park : Sage Publications.

Chesnais, J.-C. (1981). *Histoire de la violence*. Robert Laffont.

Dollard, J., L.W. Doob, N.E. Miller, O.H. Mowrer et R. Sears (1939). *Frustration and Aggression*. New Haven, Conn. : Yale University Press.

Fowles, J. (1992). *Why Viewers Watch. A Reappraisal of Television's Effets*. Thousands Oaks : Sage Publications.

Fowles, J. (1999). *The Case for Media Violence*. Thousands Oaks : Sage Publications.

Freedman J. L. (1988). « Television violence and Aggression ». What the evidence shows. In S. Oskamp (dir.) *Television as a Social Issue. Applied Social Psychology Annual, 8*. Newbury Park : Sage Publications.

Freedman J. L. (2002). *Media Violence and its Effects on Aggression. Assessing the Scientific Evidence*. University of Toronto Press.

Gerbner, G. (1969). « Towards cultural indicators : The analysis of mass mediated message system ». *AV Communication Review*, 17, 137-148.

Gerbner, G., L. Gross, M. Morgan, et N. Signorielli (1980). « The mainstreaming of America : Violence profile nº 11 ». *Journal of Communication*, 30, 3, 10-29.

Grossman, D. et G. DeGaetano (1999). *Stop Teaching Our Kids to Kill : A Call for Action against TV, Movie and Video Game*. New York : Crown Publishers.

Lorenz, K. (1969). *L'Agression. Une histoire naturelle du mal*. Paris : Flammarion.

Morris, D. (1968). *Le Singe nu*. Paris : Éditions Bernard Grasset.

Morris, D. (1969). *Le Zoo humain*. Paris : Éditions Bernard Grasset.

Philips, D. (1979). « Suicide, motor vehicule fatalities and the mass media : Evidence toward a theory of suggestion ». *American Journal of Sociology*, 84, 1150-1174.

Philips, D. P. (1983). « The impact of mass media violence on U.S. homicides ». *American Sociological Review*, 48, 560-568.

Philips, D. P. (1986). « Natural experiments on the effects of mass media violence on fatal aggression ». In L. Berkowitz (dir.), *Advances in Experimental Social Psychology*. Vol.19, Orlando : Academic Press.

Potter, J. (1999). *On Media Violence*. Thousands Oaks : Sage Publications

Zillmann, D. (1983). « Arousal and aggression ». In R. G. Geen and E. I. Donnerstein (dir.), *Pornography and Social Aggression*. New York : Academic Press.

Principaux indicateurs de la violence présentée sur les réseaux généralistes de télévision au Canada

Guy Paquette et Jacques de Guise
professeurs
Département d'information et de communication
Université Laval

1. Introduction et objectif de l'étude[1]

On s'interroge depuis fort longtemps sur les effets que pourrait avoir, en particulier sur les jeunes, la violence à la télévision. La question revient dans l'actualité de façon récurrente, notamment quand des actes d'agression individuels se produisent quelque part dans le monde. On pense spontanément au drame de l'École polytechnique de Montréal ou aux tueries d'adolescents dans les écoles. Une majorité de chercheurs croient que les préoccupations du public sont fondées et que la présentation d'actes violents peut être en partie à l'origine des agressions dont nous sommes témoins, en particulier chez les enfants[2].

La présente étude se situe dans la foulée de cette préoccupation. Elle est la dernière d'une série d'analyses qui cherchent à dénombrer et à décrire les actes de violence diffusés par les principaux réseaux canadiens de télévision. Elle a pour objectif précis de montrer l'évolution de la présentation de la violence. Elle utilise évidemment la même méthodologie que pour les études précédentes, soit *grosso modo* l'approche américaine de George Gerbner (Gerbner, 1993 ; Gerbner *et al.*, 1976, 1978, 1980). Comme dans les études précédentes, l'analyse est toutefois un peu plus poussée que les analyses traditionnelles. D'abord, elle tient compte des heures de diffusion pour indiquer quelle quantité de violence est accessible aux enfants. En second lieu, elle compare la diffusion que font les réseaux selon leur statut et selon leur langue. Elle indique aussi la quantité de violence que véhiculent les divers formats d'émissions, ainsi que le pays d'origine des émissions violentes. Enfin, elle introduit ce que nous appelons un indice de toxicité des émissions, indice que nous décrivons plus loin. Enfin, contrairement à la plupart des autres chercheurs, nous analysons aussi les actes de violence psychologique.

Notre étude comporte deux parties. Nous décrivons d'abord la méthodologie que nous avons utilisée, pour ensuite présenter les résultats que nous avons obtenus.

1. Nathalie Lachance et Jean-François Rivard, professionnels de recherche, ont largement contribué à la réalisation de cette étude qui a été financée par une subvention du réseau de télévision TQS au Centre d'études sur les médias, de l'Université Laval.

2. La question est encore âprement débattue, notamment à l'occasion de la parution récente de l'ouvrage de Jonathan Freedman (2002).

2. Méthodologie

2.1 La méthodologie de Gerbner

Il y a plusieurs façons de mesurer la quantité de violence à la télévision (Signorielli, 1984 ; Cumberbach *et al.*, 1987 ; Cumberbach *et al.*, 1988 ; *National Television Violence Study*, 1997, 1998), mais il s'agit dans tous les cas d'analyse de contenu. Ce sont les émissions qui sont généralement analysées. La méthode que nous avons retenue s'inspire de celle de George Gerbner et de ses collaborateurs (Signorielli, 1984). Elle a longtemps été la plus utilisée aux États-Unis et dans plusieurs autres pays. Elle se situe dans le contexte de l'analyse d'incubation (*cultivation analysis*, Signorielli et Morgan, 1990 ; Shanahan et Morgan, 1999), qui a pour objet de décrire la présentation que fait la télévision de la réalité sous un certain nombre de ses aspects. Nous n'avons retenu de cette méthode que les éléments directement pertinents à la violence.

Gerbner se donne pour objectif de présenter un indice de violence. Cet indice est calculé à l'aide de divers éléments : le pourcentage des émissions de fiction contenant de la violence, le nombre de séquences de violence par émission, le nombre de séquences de violence par heure de diffusion, le pourcentage de personnages impliqués dans des activités violentes et le pourcentage de personnages impliqués dans des meurtres[3]. Nous n'avons gardé de cette méthode que le nombre d'actes violents et le nombre d'actes par heure de diffusion, qui sont les deux mesures les plus significatives. Le nombre d'actes violents indique la quantité brute de violence télévisée. Le nombre d'actes à l'heure est une mesure plus qualitative, qui relativise la donnée brute en tenant compte de la durée de diffusion.

3. Définitions et unité d'analyse

3.1 La violence physique

Nous avons conservé la définition de la violence physique que suggère Gerbner, soit *tout acte explicite de force destiné à blesser ou à tuer ou l'expression de toute menace sérieuse de blessure ou de mort à l'endroit d'un personnage*. Tout acte qui correspond à cette définition est considéré comme violent, *quel que soit le contexte* (réaliste ou fictif, comique ou sérieux) dans lequel il se situe. Nous avons ajouté à cela les crimes, comme le vol, la fraude et le vandalisme. Comme l'analyse porte sur les contenus de fiction, les phénomènes naturels, les accidents qui blessent ou qui tuent sont également pris en compte, parce qu'ils sont amenés de façon intentionnelle par un scénariste et ne sont donc pas dus au hasard.

L'unité d'analyse est l'acte de violence. Ce dernier est défini comme tout geste, toute action, destinés à blesser ou tuer, ou tout geste correspondant à la définition de violence physique que nous avons donnée plus haut. Cette unité d'analyse est différente de celle de Gerbner, qui considère non pas des actes, mais des « séquences de violence », de sorte que, dans cette étude, *chaque geste violent est considéré comme un acte de violence.*

3.2 La violence psychologique

Par violence psychologique, nous entendons *tout acte visant à porter atteinte à l'intégrité psychologique ou morale de l'individu ou à provoquer chez ce dernier un état psychologique indésirable comme l'angoisse, la peur, l'humiliation, la dévalorisation, le rejet (retrait d'amour), l'atteinte à la réputation, la dérision, la culpabilité, tous des états qui sont générateurs d'une souffrance qui ne se manifeste pas sur le plan physique.*

3. Cet index est constitué des cinq éléments suivants: V = (% E) + 2(V/E) + 2(V/H) + %PV + %PM%
E = pourcentage des émissions de fiction contenant de la violence ; (V/E) = nombre d'actes violents par émission ; (V/H) = nombre d'actes violents à l'heure ; %PV = pourcentage des personnages principaux impliqués dans la violence ; %PM = pourcentage des personnages principaux impliqués dans des homicides.

L'acte de violence psychologique, tout comme l'acte de violence physique, est défini comme un geste isolé ou une succession ininterrompue d'actes. La violence psychologique est le plus souvent constituée de paroles.

3.3 Le format des émissions

Comme dans les études précédentes, nous avons fait une analyse des actes de violence selon le format des émissions de fiction. Les formats que nous considérons sont les films, les téléromans, les téléséries et les émissions pour enfants. Nous n'avons pas analysé depuis 1998 les dessins animés parce que nous connaissons *grosso modo* déjà leur niveau de violence, mais surtout parce que la violence y est le plus souvent présentée sous une forme comique et de façon tout à fait irréaliste.

3.4 Les caractéristiques des actes violents

Notre analyse a aussi porté sur une description sommaire des actes de violence. Ces caractères ont servi à constituer l'indice de toxicité. Les paramètres retenus sont les suivants :

- les types d'actes de violence (homicide, tentative d'homicide, blessure, etc.) ;
- la gravité des blessures infligées (mortelles, très graves, etc.) ;
- la moralité de l'acte violent ;
- l'utilisation d'une arme ;
- le caractère criminel ou non de l'action ;
- l'approbation ou non de l'action (acte récompensé ou puni, conséquences heureuses ou malheureuses pour celui qui commet la violence).

3.5 Les caractéristiques de la présentation de la violence

En tenant compte de l'hypothèse de désensibilisation, nous avons comptabilisé certains éléments relatifs au scénario et à la présentation que fait la télévision de la violence. Les éléments retenus sont :

- la gratuité de la présentation de la violence ;
- l'intensité de la présentation ;
- la description des souffrances de la victime ;
- l'intensité dramatique de la scène.

3.6 Le corpus

Les émissions analysées sont les émissions de fiction qui ont été diffusées durant une semaine des années 1993, 1994, 1995, 1998, 1999, 2000 et 2001. Ces émissions sont présentées aux heures de grande écoute, soit de 18 h à 23 h du lundi au vendredi et de 6 h à 23 h le samedi et le dimanche. Les périodes d'analyse ont été sélectionnées à l'insu des diffuseurs, durant le mois de mars de chaque année parce que les émissions de cette période ne semblaient présenter aucun caractère particulier et pouvaient être considérées comme représentatives de ce qui est habituellement proposé à la télévision canadienne. Les émissions ordinaires ont parfois été remplacées par des émissions spéciales – par exemple, la diffusion des championnats de patinage. Nous avons alors utilisé les émissions de la même plage horaire de la semaine précédente[4].

Les réseaux concernés sont les six principaux réseaux canadiens : Radio-Canada, TVA, TQS, CBC, CTV et Global Television. Au total, nous avons analysé 639 heures de diffusion. Le nombre d'heures varie selon les années et selon les réseaux. Nous en présentons la ventilation dans les deux tableaux à la page suivante.

3.7 Le codage

Nous avons commencé les analyses en 1993. Les émissions de cette année-là ont été analysées par une équipe de cinq codeurs. Chaque émission a été analysée et codée à deux reprises

4. Pour l'année 2001, l'échantillon a été établi selon la méthode d'une semaine composite. Les sept journées du corpus ont été choisies aléatoirement au cours d'une période de trois semaines du mois de mars.

Tableau 1

Nombre d'heures et nombre d'émissions analysées

	1993	1994	1995	1998	1999	2000	2001
Heures	87,5	88,6	86,6	108,0	83,2	92,9	92,2
Émissions	129	149	171	175	118	136	123

Tableau 2

Nombre d'heures de diffusion analysées par réseau

	SRC	TQS	TVA	CBC	CTV	GLOBAL	TOTAL
1993	7,3	16,5	17,5	17,6	17,8	10,8	87,5
1994	7,7	20,3	16,8	8,9	18,6	16,3	88,6
1995	9,1	14,0	20,4	9,7	20,8	12,6	86,6
1998	13,9	18,3	19,1	11,1	20,8	24,8	108,0
1999	10,5	13,7	16,2	12,6	9,3	20,9	83,2
2000	12,6	13,4	15,3	11,4	17,7	22,5	92,9
2001	9,5	15,9	21,6	7,3	15,7	22,2	120,7
Total	70,6	112,1	126,9	78,6	120,7	130,1	639,0

par des personnes spécifiquement formées pour cette tâche et travaillant indépendamment l'une de l'autre. Au début de l'opération, le codage a causé certains problèmes. Ceux-ci ont été soumis par téléphone directement aux collaborateurs de monsieur Gerbner (à Philadelphie), qui ont accepté avec générosité de donner leurs conseils et leurs avis[5].

3.8 Les indicateurs

Nous utilisons dans la présente communication trois indicateurs : le nombre brut d'actes de violence (n), le nombre d'actes par heure de diffusion (n/h) et un indice de toxicité des émissions (tox). Le nombre d'actes (n) permet d'estimer la quantité totale de violence résultant des choix de programmation des diffuseurs. Le second indicateur, le nombre d'actes par heure de diffusion (n/h), permet de raffiner l'analyse puisqu'il tient compte du nombre d'heures d'émissions de fiction diffusées. Ainsi, deux réseaux peuvent présenter des profils forts distincts – malgré un nombre équivalent d'actes de violence (n) – en raison du plus ou moins grand nombre d'émissions de fiction mises à l'horaire. Enfin, l'indice de toxicité a été élaboré pour essayer de rendre compte de la nocivité potentielle de la violence présentée. Dans la méthode de Gerbner, toutes les scènes de violence sont considérées comme équivalentes, de sorte

5. Les données de 1994, 1995, et 1998 ont été codées par un nombre plus restreint de personnes, parmi lesquelles, toutefois, il y avait toujours au moins deux personnes provenant du noyau initial. Les émissions des trois dernières années (1999, 2000 et 2001) ont été codées par une seule personne, une codeuse du noyau initial qui est devenue l'experte par excellence de ce type de travail. En 1998, à des fins de vérification, une partie des émissions ont été recodées intégralement, afin d'assurer l'homogénéité des résultats. Cette opération a démontré que le taux d'erreur était inférieur à 1 %.

Tableau 3

Valeurs attribuées aux différents types d'actes pour l'indice de toxicité

Homicide	**10**	**Tentative de viol**	**7**	**Menace physique**	**6**
Viol	**9**	**Tentative d'inceste**	**7**	**Violence non criminelle**	**4**
Inceste	**9**	**Tentative de blessure**	**6**	**Autre violence physique**	**4**
Blessures	**8**	**Violence verbale**	**6**	**Vandalisme**	**2**
Tentative d'homicide	**7**	**Enlèvement**	**6**	**Vol**	**1**

que, par exemple, des agressions comme celles de *Terminator II* sont mises sur le même pied que celles de dessins animés tel *Road Runner*. C'est dans le but de qualifier cette violence selon qu'elle était susceptible de susciter des effets plus ou moins dangereux que nous avons construit l'indice de toxicité. Ce dernier est constitué des composantes suivantes :

- le type d'acte (TA) ;
- son degré de gratuité dans le scénario (GA) ;
- la raison ou le mobile de l'acte (R) ;
- sa moralité (M) ;
- le degré de son approbation (A) ;
- l'intensité dramatique de la scène (I).

Nous avons accordé aux divers types d'acte **une valeur de gravité** de 0 à 10 (voir tableau 3 ci-dessus). Cette échelle permet d'attribuer un poids à chaque acte de violence en fonction de sa gravité. Un homicide n'est pas équivalent à une bousculade ou à une agression verbale et cette hiérarchisation permet de nuancer les portraits que l'on peut tirer du codage des actes[6].

La seconde composante de l'indice, **la gratuité de l'acte**, réfère à la place plus ou moins nécessaire de l'acte dans le scénario. Elle a été évaluée selon trois grandes catégories :

- un acte jugé tout à fait gratuit : 10
- un acte plus ou moins gratuit : 5
- un acte tout à fait justifié : 0

Comme son nom l'indique, **la raison** (ou mobile) **de l'acte** prend en considération la motivation qui dicte le comportement violent. Nous avons ici les catégories suivantes[7] :

- la recherche d'un gain ou d'un bénéfice personnel : 5
- la colère : 3
- la riposte à une agression : 3
- l'instabilité mentale : 0
- la légitime défense : 0
- un accident : 0

La moralité de l'acte indique son degré de conformité aux normes de la société. Les actes sont jugés moraux (1) ou immoraux (2). Ainsi, la menace faite par un voleur sur une victime est classée « immorale » alors que le coup de feu tiré par un policier dans une fusillade avec des criminels est considéré comme moralement acceptable.

6. Les valeurs correspondent à la moyenne des évaluations de trois analystes en fonction de la grille de codage. Par exemple, « autre violence physique » (explosion d'un volcan, etc.) s'est vue attribuer un poids équivalent à « violence non criminelle » (violence symbolique telle que la destruction d'une photo ou d'un objet ayant une grande importance pour un personnage).

7. Le poids relatif attribué aux différents mobiles s'appuie sur la notion de responsabilité telle qu'elle est employée en cour lors de poursuites en vertu du code criminel. La victime d'une tentative de viol qui tue son agresseur (lors de l'agression) commet un acte coté zéro (0) car elle agit en légitime défense, alors que celui de son agresseur sera coté cinq (5).

L'approbation sert à évaluer dans quelle mesure l'acte de violence – du point de vue de son auteur – est valorisé ou récompensé (2) de quelque façon ou dévalorisé ou puni (1) dans le contexte où il est commis.

Enfin, **l'intensité dramatique de la présentation** correspond au degré de force de l'émotion qu'elle est susceptible de susciter chez le spectateur. L'échelle d'intensité va de 1 à 5.

L'indice est calculé en tenant compte d'un jugement que nous avons porté sur l'importance de ses composantes. Après discussion et réflexion, nous en sommes venus à la formule suivante :

$$TOX = ([TA + GA + R] \times M \times A \times I) / 5$$

TOX signifie indice de toxicité ; TA : type d'acte ; GA : gravité de l'acte ; R : raison de l'acte ; M : moralité ; A : approbation ; I : intensité de la scène.

Seuls les actes de violence recensés dans les émissions dont le ton est « sérieux » (par opposition à « comique » ou à un mélange des deux genres) sont pris en considération. Le score obtenu est divisé par 5 de manière à ramener l'échelle à un maximun de 100 points. L'indice est compilé depuis 1998[8].

4. Résultats : vue d'ensemble

4.1 La violence physique

Les données que nous avons accumulées depuis 1993 indiquent que les émissions n'ont jamais été aussi violentes qu'en 2001 (tableau 4 et figure 1). Pour les sept années considérées, le nombre des actes de violence physique est presque toujours en augmentation. De 1993 à 2001, les actes violents ont augmenté de 378 % et le nombre d'actes de violence à l'heure, de 355 %. Pour les six dernières années analysées, les actes augmentent en moyenne de 34,3 % et les actes à l'heure, de 32 %.

4.2 La violence psychologique

Les actes de violence psychologique sont moins nombreux que les actes physiques, surtout dans les années 1994-1999 (tableau 5 et figure 2). On observe toutefois une augmentation considérable depuis l'année 2000 ; l'année 2001 est la plus violente, du point de vue tant de la quantité brute des actes que des actes à l'heure. Le nombre d'actes s'est multiplié par 2,7 entre 1994 et 2001 ; le nombre d'actes à l'heure a suivi la même tendance (+ 257 %).

Tableau 4

Nombre brut d'actes de violence physique, nombre d'actes par heure[9] et taux annuel de croissance pour la période 1993-2001

	1993	1994	1995	1998	1999	2000	2001	total
Actes physiques	772	1 576	1 989	2 894	2 446	2 928	3 689	16 294
Actes physiques/h	8,8	17,8	23,0	26,8	29,4	31,5	40,15	25,3
Taux d'accroissement (%)								**(93/01)**
Actes physiques		104,1 %	26,2 %	45,5 %	-15,5 %	19,7 %	26,0 %	378 %
Actes physiques/h		102,3 %	29,2 %	16,6 %	9,6 %	7,2 %	27,1 %	355 %

8. Il ne peut être calculé pour les années antérieures car la variable *raison* ou *mobile de l'acte violent* n'a été introduite qu'en 1998.

9. Le nombre d'actes à l'heure correspond au nombre brut d'actes recensés divisé par la durée totale des émissions de fiction constituant le corpus.

Figure 1

Évolution de la quantité de violence physique présentée sur l'ensemble des réseaux

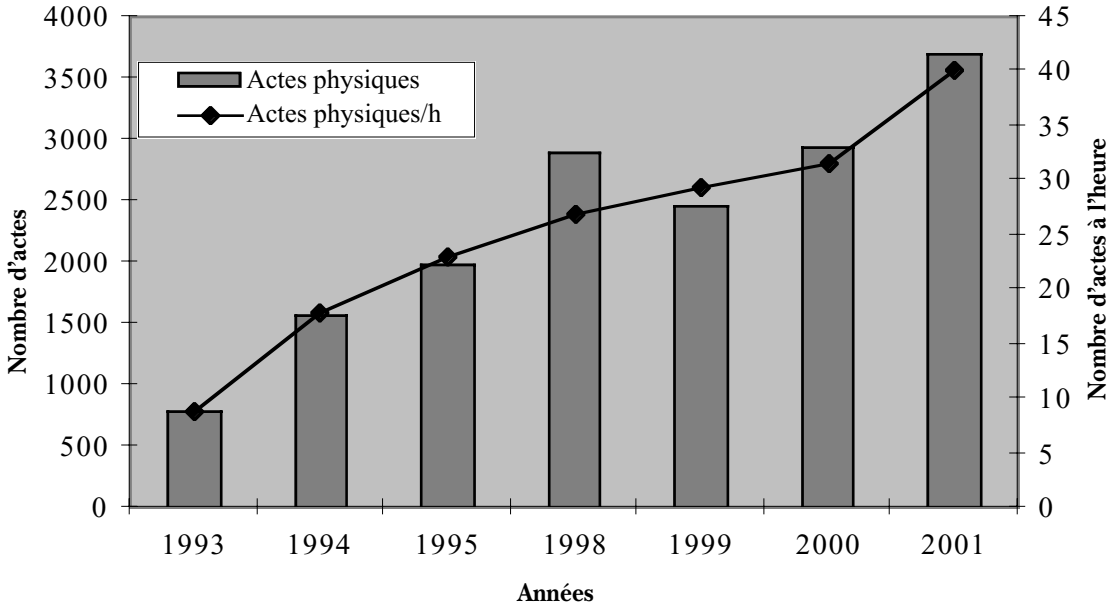


Tableau 5

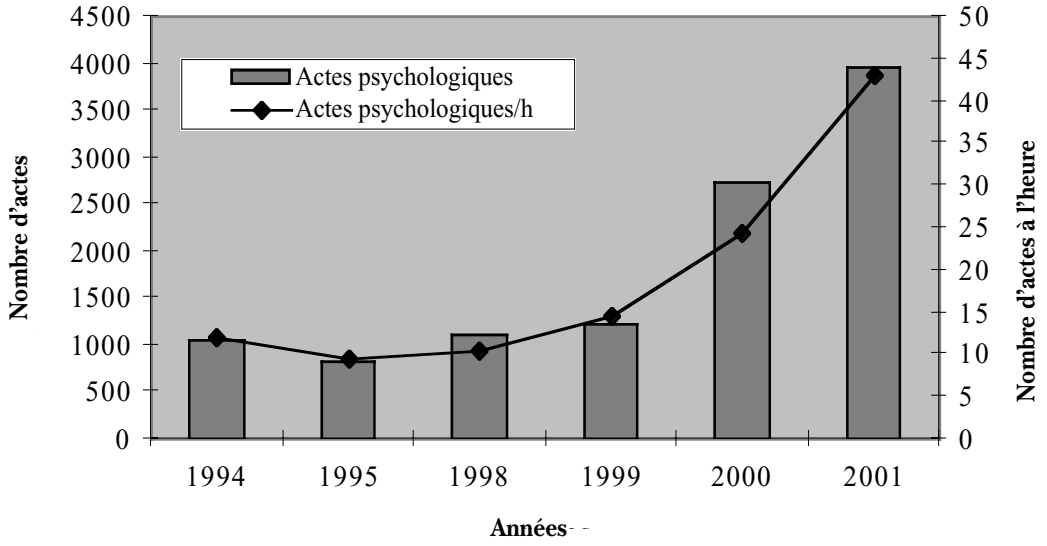
Nombre brut d'actes de violence psychologique et nombre d'actes par heure et taux annuel de croissance pour la période 1994-2001[10]

	1994	1995	1998	1999	2000	2001	total
Actes psychologiques	1 063	817	1 119	1 215	2 722	3 947	10 883
Actes psychologiques/h	12,0	9,4	10,4	14,6	24,5	42,9	19,0
Taux d'accroissement (%)							**(94/01)**
Actes psychologiques		-23,1	37,0	8,6	124,0	45,0	271,3
Actes psychologiques/h		-27,7	9,6	28,8	40,4	42,9	257,5

10. L'analyse des actes de violence psychologique a débuté en 1993, mais nous n'avons conservé les données qu'à compter de 1994 lorsque les paramètres de codage ont été définitivement établis.

Figure 2

Évolution de la quantité de violence psychologique présentée sur l'ensemble des réseaux



4.3 L'évolution comparative de la violence physique et de la violence psychologique

Nous avons recensé 26 405 actes de violence entre 1994 et 2001. Les actes de violence physique sont beaucoup plus nombreux (58,8 %), mais l'augmentation sensible du nombre d'actes de violence psychologique depuis 1999 semble marquer la fin de cette prédominance (figure 3. Il faut signaler que les actes de violence psychologique sont non seulement plus nombreux en 2001 (3 947 actes comparativement à 3 689 actes physiques) mais que leur nombre à l'heure (42,9) surpasse également le nombre d'actes physiques à l'heure (40,1).

Figure 3

Évolution du nombre d'actes physiques et psychologiques recensés annuellement depuis 1994

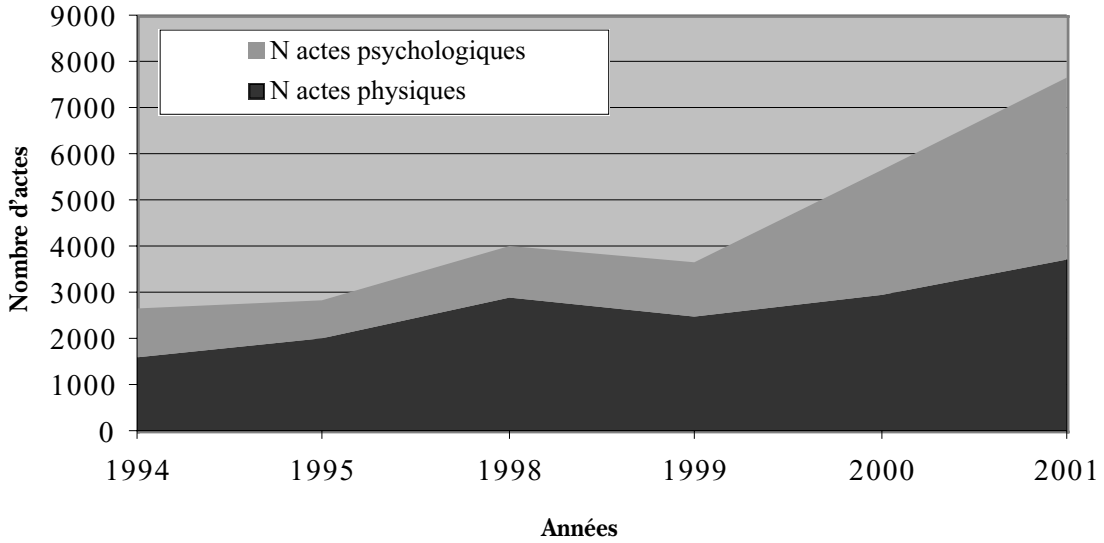
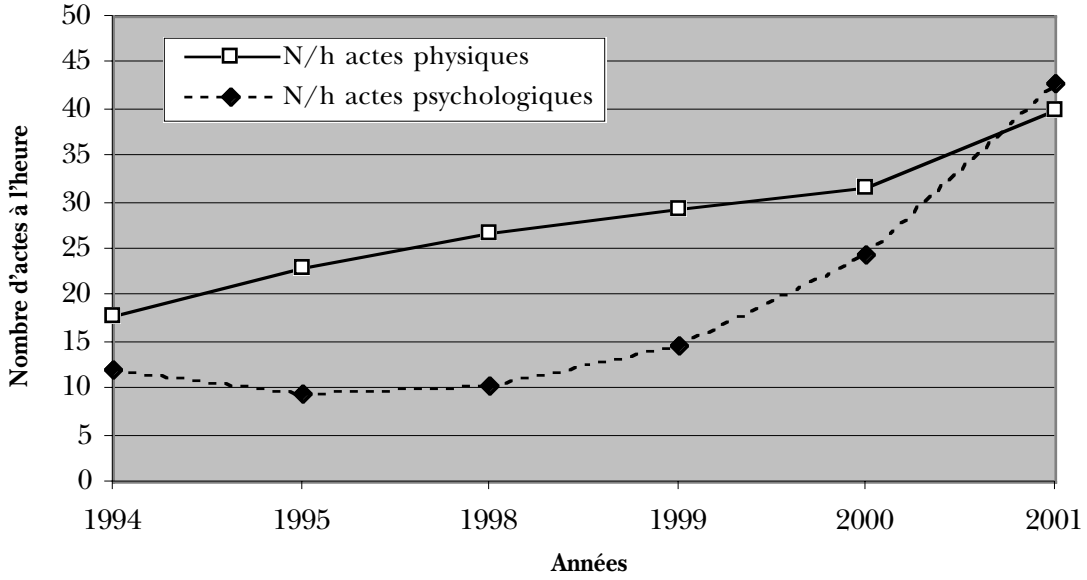


Figure 4

Évolution du nombre d'actes physiques et psychologiques à l'heure recensés annuellement depuis 1994



4.4 L'indice de toxicité

Rappelons tout d'abord que l'indice de toxicité ne peut être calculé que pour les années 1998 à 2001. Nous avons recensé un total de 21 016 actes de violence au cours de cette période. De ce nombre, 15 634 actes répondent au critère selon lequel ils doivent avoir été présentés dans des émissions dont le ton est « sérieux ». L'indice moyen de toxicité par acte est de 14,9/100. Le score maximal observé est de 80/100. La valeur de l'indice de toxicité est indirectement confirmée par les résultats calculés en fonction de la classification des émissions, de même qu'elle est cohérente avec les indications données au public en matière de violence (tableaux 6 et 7 ci-dessous).

Tableau 6

Indice de toxicité en fonction de la classification des émissions

	≤ 8 ans	Général	≥ 13 ans	≥ 16 ans	≥ 18 ans	Non classé	∑
Moyenne	11,0	13,7	15,5	19,9	20,6	11,4	14,9
(Nombre d'actes)	(922)	(5 672)	(6 166)	(1 498)	(437)	(939)	(15 634)

Tableau 7

Indice de toxicité en fonction des indications accompagnant certaines émissions

	Pour enfant	Déconseillé aux enfants	Violence	Violence et érotisme	Non classé
Moyenne	5,6	13,5	19,3	23,6	12,8
(Nombre d'actes)	(19)	(1 065)	(4 670)	(189)	(9 656)

Tableau 8

Indice de toxicité, nombre d'actes de violence et produits compilés de 1998 à 2001

	1998	1999	2000	2001	∑
Toxicité	17,0	18,1	15,7	11,7	14,9
Nombre d'actes	2 841	2 748	4 319	5 726	15 634
Produits	48 297	49 739	67 808	66 994	232 947

Par ailleurs, s'il est vrai que le nombre d'actes de violence ainsi que leur nombre à l'heure sont en progression continue, on constate que leur niveau moyen de toxicité est en diminution depuis les deux dernières années : 15,7 en 2000, puis 11,7 en 2001 (tableau 8). L'examen des produits (nombre d'actes multiplié par l'indice moyen de toxicité) montre cependant que la toxicité totale a atteint un sommet pour les émissions diffusées en 2000 et 2001.

. . . . . .

5. La violence selon le statut des réseaux

5.1 La violence physique

Étant plus nombreux, les réseaux privés diffusent évidemment plus d'actes de violence physique que les réseaux publics. Mais la différence n'est pas proportionnelle au nombre de réseaux puisque les réseaux privés, qui ne constituent que les deux tiers de l'ensemble, présentent 90 % des actes de violence (tableau 9).

Nous constatons aussi une différence importante dans l'évolution du nombre des actes : de 1993 à 2001, la violence physique s'est accrue de 432 % dans les réseaux privés, alors qu'elle était de seulement 6 % dans les réseaux publics.

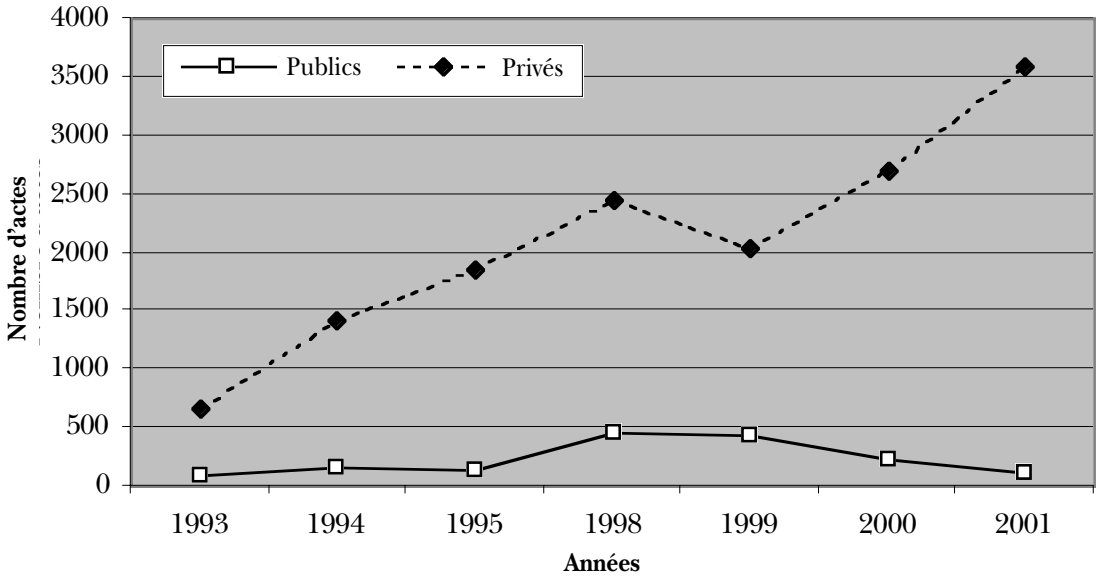
Tableau 9

Actes de violence physique selon le statut des réseaux

	Nombre d'actes			Pourcentage	
	Publics	Privés	Total	Publics	Privés
1993	98	674	772	12,7	87,3
1994	157	1 419	1 576	10,0	90,0
1995	132	1 857	1 989	6,6	93,4
1998	458	2 436	2 894	15,8	84,2
1999	423	2 023	2 446	17,3	82,7
2000	232	2 696	2 928	7,9	92,1
2001	104	3 585	3 689	2,8	97,2
Total	1 604	14 690	16 294	9,8	90,2

Figure 5

Évolution des actes de violence physique selon le statut des réseaux



Le nombre d'actes de violence à l'heure (voir figure 5) révèle que les réseaux privés diffusent à peu près trois fois plus de violence que les réseaux publics. Les différences sont particulièrement grandes pour les deux dernières années. Depuis que nous avons commencé nos observations, en 1993, le nombre des actes à l'heure a augmenté de 68 % dans les réseaux publics, mais cette augmentation est peu significative en raison de leur tout petit nombre (3,7 en 1993 comparativement à 6,2 en 2001). Dans les réseaux privés, le nombre d'actes à l'heure a crû de manière spectaculaire : 341 % entre 1993 et 2001 (tableau 10 et figure 6). Cette situation est attribuable au plus grand nombre d'émissions de fiction diffusées, mais surtout au fait que celles-ci sont de plus en plus violentes.

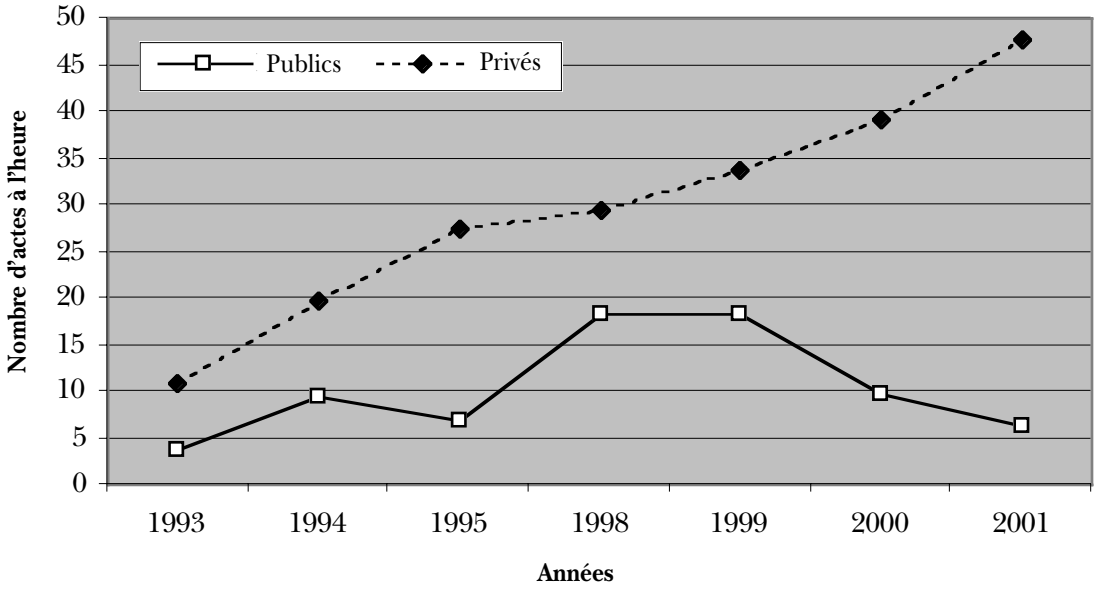
Tableau 10

Actes de violence physique à l'heure selon le statut des réseaux

	Nombre actes/heure		Taux d'accroissement (%)/année	
	Publics	Privés	Publics	Privés
1993	3,7	10,8		
1994	9,4	19,7	154,1	82,4
1995	7,0	27,4	-25,5	39,1
1998	18,3	29,4	162,0	7,2
1999	18,3	33,7	-0,1	14,6
2000	9,7	39,1	-47,2	16,2
2001	6,2	47,6	-36,0	21,7
Total	10,4	26,7	67,6	340,6

Figure 6

Évolution du nombre d'actes de violence physique à l'heure selon le statut des réseaux



En considérant ces données, on constate que, si la télévision canadienne est violente, c'est surtout à cause des émissions des réseaux privés. La programmation d'émissions à haut niveau de violence est probablement liée à des considérations commerciales – elles-mêmes étant fonction des succès d'audience. On ne peut que s'interroger sur l'efficacité des mesures prises par les autorités et par les réseaux privés à la suite des pressions qui ont été faites par le public dans les années passées en faveur d'une réduction des contenus violents.

5.2 La violence psychologique

Comme le montre les figures 7 et 8, les actes de violence psychologique sont, eux aussi, beaucoup plus nombreux sur les réseaux privés (77%) que sur les réseaux publics mais l'écart est moins important qu'il ne l'est dans le cas des actes physiques. Dans le cas du nombre d'actes de violence psychologique à l'heure, on observe que les réseaux publics et les réseaux privés sont à peu près à égalité, avec un taux global (moyenne *n a/h* 1994-2001) de 17 actes de violence à l'heure. Cela signifie que les réseaux publics diffusent moins d'émissions violentes du point de vue psychologique, mais que celles qu'ils présentent sont tout aussi violentes que celles des réseaux privés.

Figure 7

Évolution du nombre d'actes de violence psychologique selon le statut des réseaux

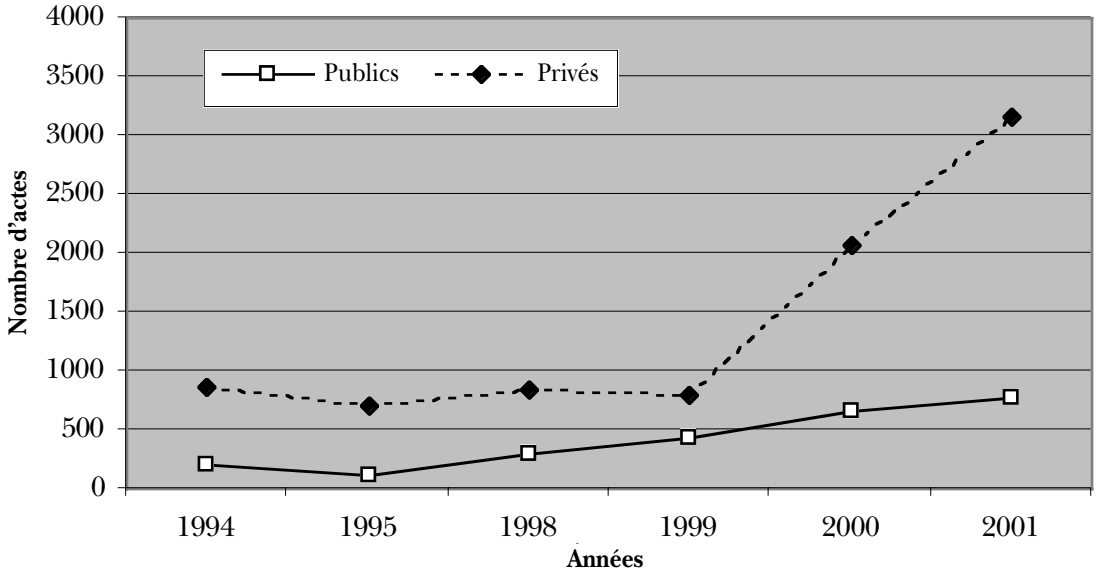
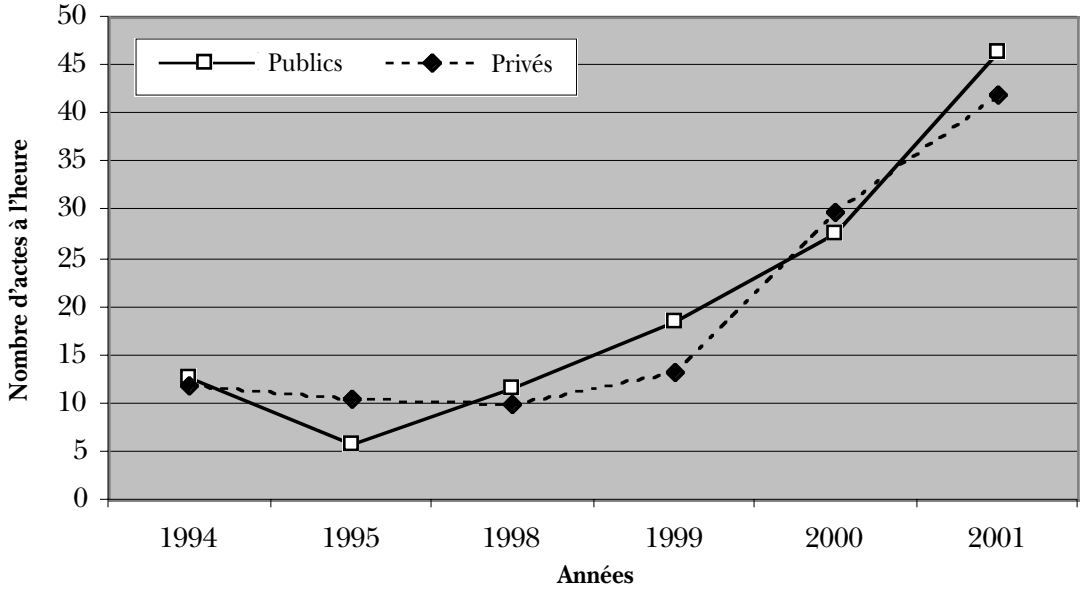


Figure 8

Évolution du nombre d'actes de violence psychologique à l'heure selon le statut des réseaux



5.3 L'indice de toxicité

Enfin, l'indice de toxicité pour les réseaux privés est 45 % plus élevé que celui des réseaux publics pour la période 1998-2001 (tableau 11). Cela signifie que non seulement les réseaux privés véhiculent plus d'actes de violence, mais que le type de violence présenté dans leurs émissions est potentiellement plus nocif. Les différences entre les réseaux sont statistiquement significatives ($p < ,001$) pour chacune des années considérées.

Tableau 11

Indice de toxicité en fonction du type de réseau de 1998 à 2001

	1998	1999	2000	2001	∑
Réseaux publics	14,1	10,3	11,4	7,7	10,8
Réseaux privés	17,7	19,4	16,5	12,3	15,7

6. La violence selon la langue de diffusion

6.1 La violence physique

Pour les sept années analysées, nous constatons que les stations de langue française diffusent beaucoup plus d'actes de violence physique que les réseaux de langue anglaise (figure 9). Elles présentent précisément 62,9 % de tous les actes de violence de l'écran, même s'il y a un peu plus d'heures de diffusion en anglais qu'en français (329 comparativement à 310). Les actes de violence à l'heure sont évidemment plus nombreux

Figure 9

Évolution du nombre d'actes de violence physique selon la langue de diffusion

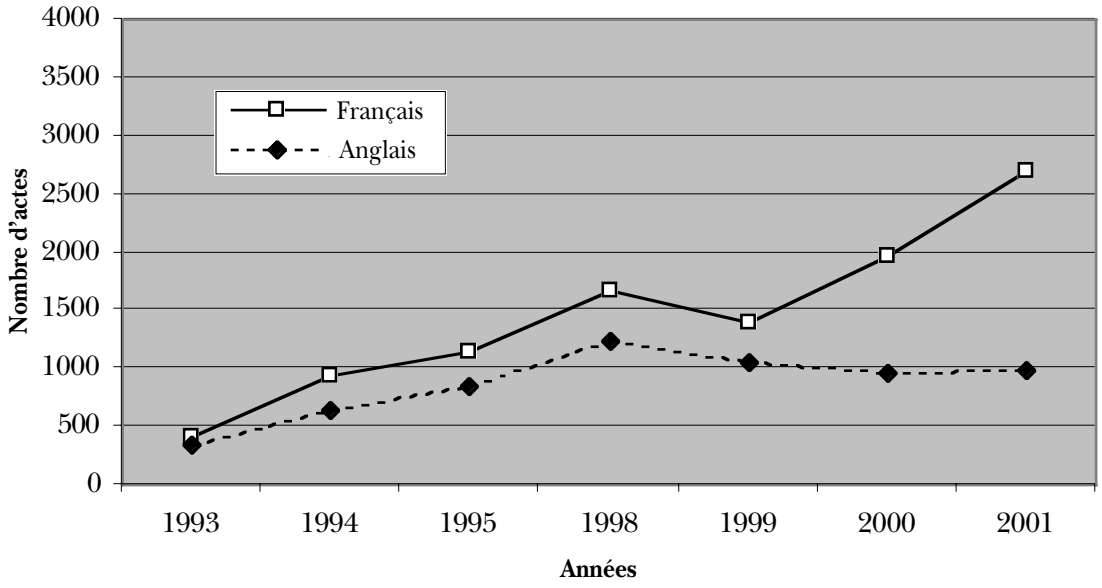
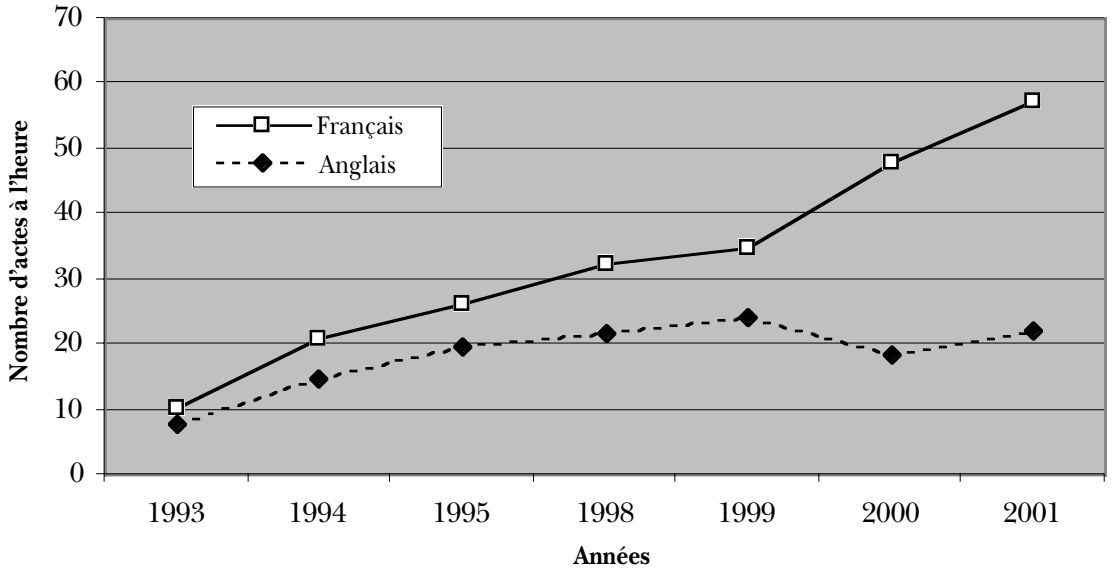


Figure 10

Évolution du nombre d'actes de violence physique à l'heure selon la langue de diffusion



dans les réseaux de langue française (33,1en regard de 18,4), ce qui signifie que les émissions qu'ils présentent sont beaucoup plus violentes (figure 10). Enfin, soulignons que, dans les réseaux de langue anglaise, la violence est à la baisse alors qu'elle est en forte hausse dans les réseaux de langue française.

Il est difficile d'expliquer pourquoi les réseaux de langue française sont porteurs de plus de violence que les réseaux de langue anglaise. La plus grande quantité de violence est en partie attribuable au fait que les réseaux de langue française présentent plus de films, qui sont les plus importants vecteurs de violence (tableau 12). Il est par ailleurs vraisemblable que les réseaux plus récents, tel TQS, diffusent davantage de films compte tenu de la plus faible disponibilité de budgets de production.

Tableau 12

Nombre d'émissions par format selon la langue de diffusion

	Films	Téléséries	Téléromans	Éducatives	Enfants	Autres	∑
Anglais	25	346	94	21	44	79	609
Français	112	75	107	0	13	8	315

6.2 La violence psychologique

On observe qu'il y a plus de violence physique dans les réseaux de langue française, mais cela ne diminue pas pour autant le nombre d'actes de violence psychologique. Les réseaux de langue française ont diffusé 53,8 % de tous les actes observés (figure 11). Il en est de même pour l'indicateur du nombre d'actes de violence psychologique à l'heure (figure 12 et tableau 13). Les deux types de réseaux présentent donc un profil identique pour ce qui est de la violence psychologique, tout en se distinguant significativement sur le plan de la violence physique.

Figure 11

Évolution du nombre d'actes de violence psychologique selon la langue de diffusion

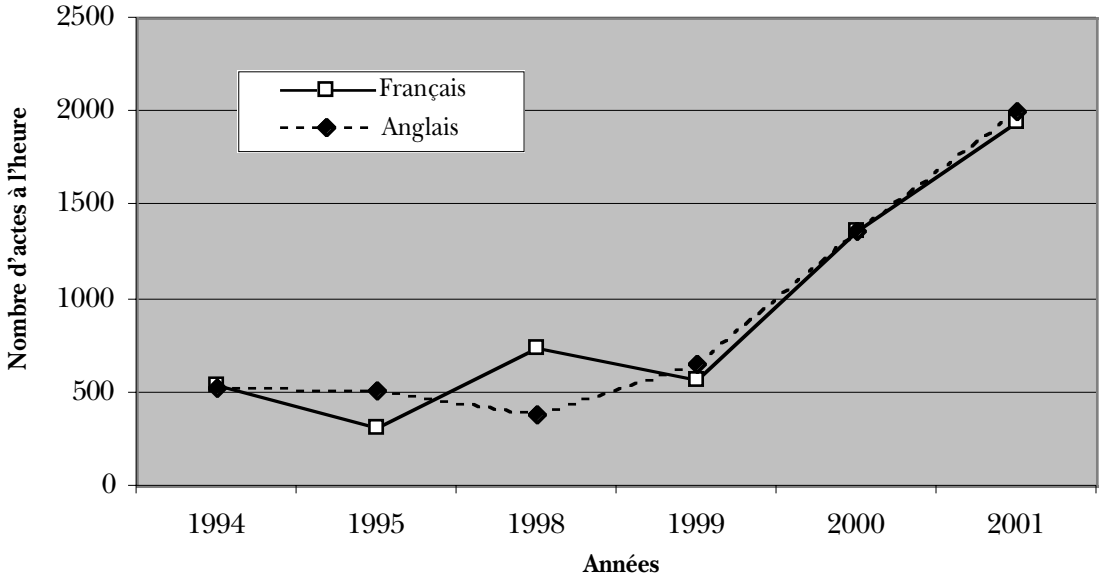


Figure 12

Évolution du nombre d'actes de violence psychologique à l'heure selon la langue de diffusion

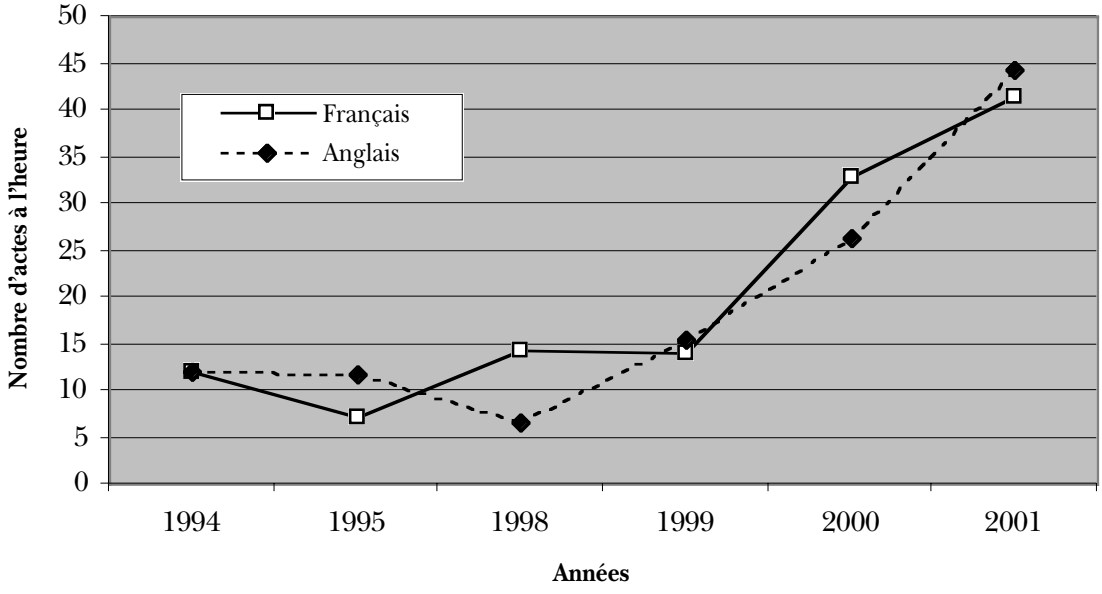


Tableau 13

Nombre d'actes de violence psychologique à l'heure selon la langue de diffusion

	1994	1995	1998	1999	2000	2001	Moyenne
Anglais	11,9	11,8	6,7	15,4	26,4	44,4	19,4
Français	**12,1**	**7,1**	**14,3**	**13,9**	**32,9**	**41,4**	**20,3**

6.3 L'indice de toxicité

Les réseaux de langue française se distinguent significativement ($p < ,001$) de leurs vis-à-vis de langue anglaise par des indices de toxicité plus élevés, sauf pour l'année 1998 (tableau 14). On constate d'ailleurs que la toxicité moyenne des émissions diffusées par les réseaux de langue anglaise est en diminution constante depuis cette période. La même tendance semble maintenant se manifester sur les réseaux de langue française.

Tableau 14

Indice de toxicité des émissions selon la langue

	1998	1999	2000	2001	Moyenne
Anglais	17,3	15,3	12,5	9,5	13,0
Français	16,7	19,3	17,7	12,8	16,0

7. La violence dans les divers réseaux

7.1 La violence physique

Comme le montre le tableau 15 et la figure 13, c'est TQS qui diffuse le plus de violence. Pour les sept années observées, ce réseau, qui se qualifie lui-même de « mouton noir », a présenté à lui seul plus de 6 000 actes de violence, soit 38 % du total. Suivent, mais de loin, les réseaux TVA et Global. C'est dans ces trois réseaux qu'on constate également une hausse récente, le nombre de l'année 2001 étant, dans les trois cas, le plus élevé. TQS est également le réseau qui diffuse le plus d'actes de violence à l'heure, presque deux fois plus que TVA (57,3 comparativement à 28,5). La Société Radio-Canada est de loin le réseau le moins violent (tableau 16 et figure 14 à la page suivante).

Tableau 15

Nombre d'actes de violence physique dans les divers réseaux

	SRC	TQS	TVA	CBC	CTV	GLOBAL	TOTAL
1993	19	130	273	79	209	62	772
1994	42	479	416	115	284	240	1 576
1995	7	660	474	125	554	169	1 989
1998	178	729	759	280	315	633	2 894
1999	29	1 239	135	394	196	453	2 446
2000	181	1 049	745	51	274	628	2 928
2001	41	1 819	839	63	180	747	3 689
Total	497	6 105	3 641	1 107	2 012	2 932	16 294

Figure 13

Évolution du nombre d'actes de violence physique selon les divers réseaux

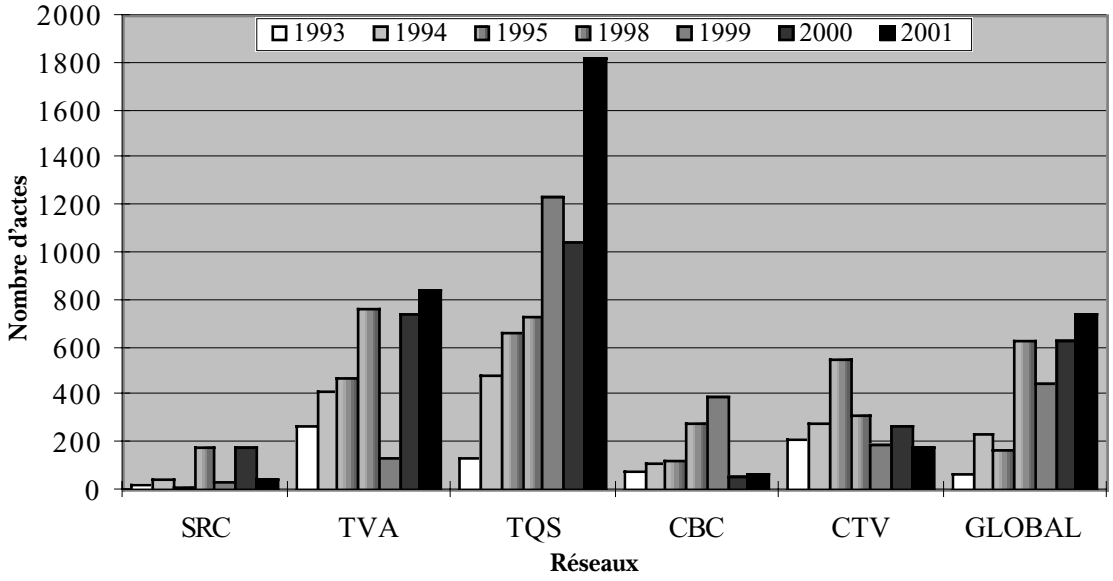


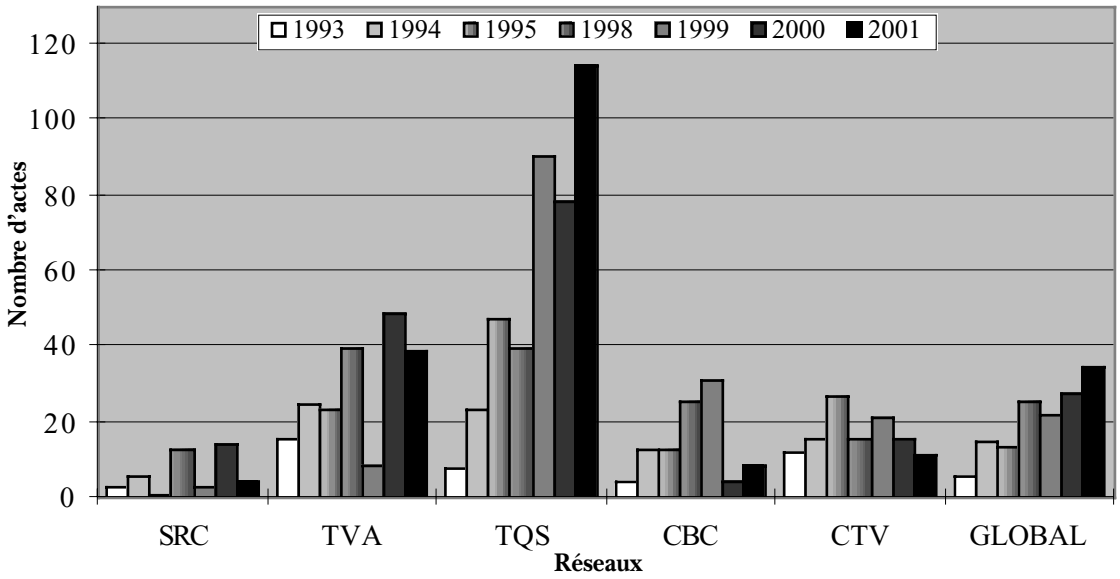
Tableau 16

Actes de violence physique à l'heure dans les différents réseaux

	SRC	TQS	TVA	CBC	CTV	GLOBAL	Moyenne
1993	2,6	7,9	15,6	4,5	11,8	5,8	8,0
1994	5,4	23,6	24,8	12,9	15,3	14,7	16,1
1995	0,8	47,1	23,2	12,9	26,7	13,4	20,7
1998	12,9	39,8	39,8	25,2	15,2	25,6	26,4
1999	2,8	90,2	8,4	31,2	21,0	21,7	29,2
2000	14,4	78,2	48,7	4,5	15,5	27,9	31,5
2001	4,3	114,4	38,9	8,7	11,5	34,7	35,4
Moyenne	6,2	57,3	28,5	14,3	16,7	20,5	23,9

Figure 14

Évolution des actes de violence à l'heure dans les divers réseaux



7.2 La violence psychologique

La situation est différente du point de vue des actes de violence psychologique comme en témoigne les données rapportés au tableau 17 et à la figure 15). Dans ce domaine, pour les six années étudiées, ce sont Global et TVA qui en diffusent le plus (2 277 et 2 172), suivis de CTV (2 085). Mais c'est Radio-Canada qui est en tête du peloton pour le nombre d'actes à l'heure (figure 16). Cette situation est probablement due aux nombreux téléromans, dans lesquels – on le verra plus loin – la violence psychologique est prédominante. C'est le seul réseau qui diffuse plus de violence psychologique que de violence physique.

Tableau 17

Nombre d'actes de violence psychologique dans les divers réseaux

	SRC	TQS	TVA	CBC	CTV	GLOBAL	TOTAL
1994	120	143	280	90	287	143	1 063
1995	45	90	175	66	317	124	817
1998	245	205	286	43	83	257	1 119
1999	149	209	204	278	166	209	1 215
2000	436	491	431	229	494	641	2 722
2001	419	731	796	360	738	903	2 849
Total	1 414	1 869	2 172	1 066	2 085	2 277	10 883

Figure 15

Actes de violence physique et psychologique dans les divers réseaux

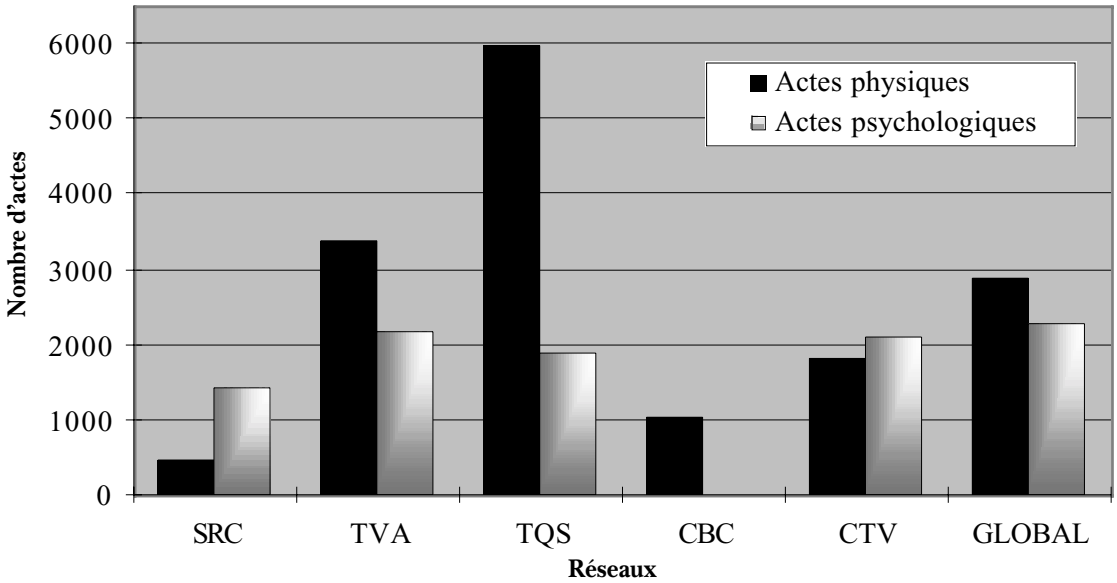
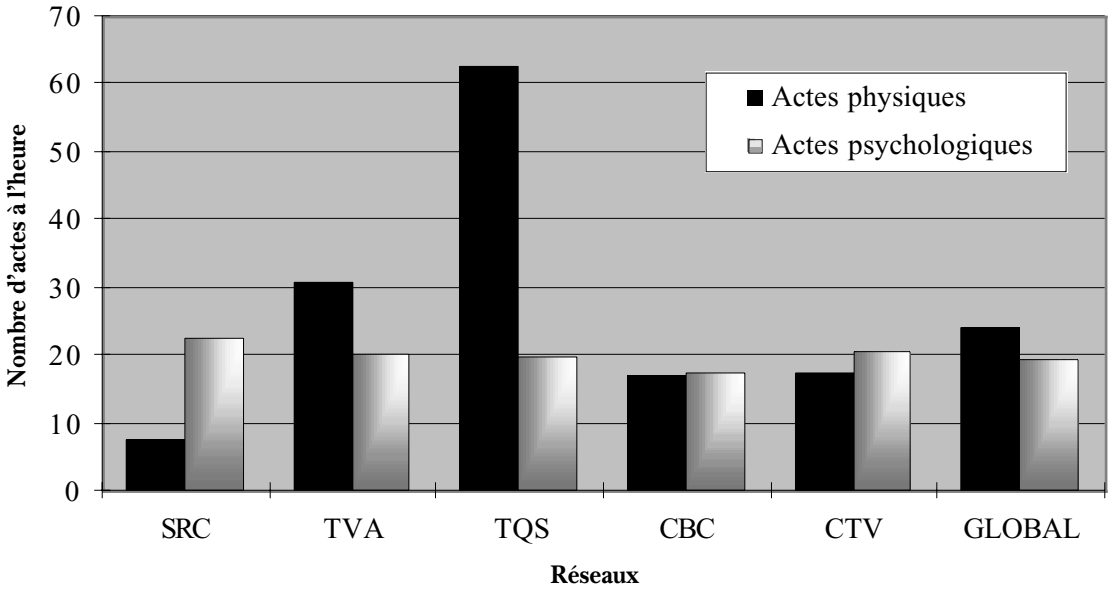


Figure 16

Actes de violence physique et psychologique à l'heure selon les divers réseaux



7.3 L'indice de toxicité

Les réseaux peuvent être regroupés en deux catégories en ce qui concerne la toxicité moyenne des actes de violence. TQS (17,5), TVA (15,3) et Global (14,9) se distinguent d'ailleurs significativement ($p < ,001$) de la Société Radio-Canada (10,7), de CBC (10,8) et de CTV (11,0). On notera cependant que l'indice est en forte baisse (-25,6 % en moyenne) depuis 2000 pour tous les réseaux (tableau 18).

Par ailleurs, l'addition de la toxicité de chacun des actes de violence diffusés permet d'avoir une idée plus juste encore de la part de chacun des réseaux. Par exemple, la Société Radio-Canada est le réseau dont l'indice de toxicité est non seulement le plus faible, mais l'un de ceux où l'on a recensé le moins d'actes de violence. TQS, à l'inverse, arrive bon premier pour chacun de ces indicateurs. La figure 17 montre que TQS, GLOBAL et TVA influencent lourdement le panorama de la toxicité de la violence. Dans les faits, ces trois réseaux accaparent 80,9 % de la toxicité des émissions. TQS, à lui seul, en véhicule 43,9 %.

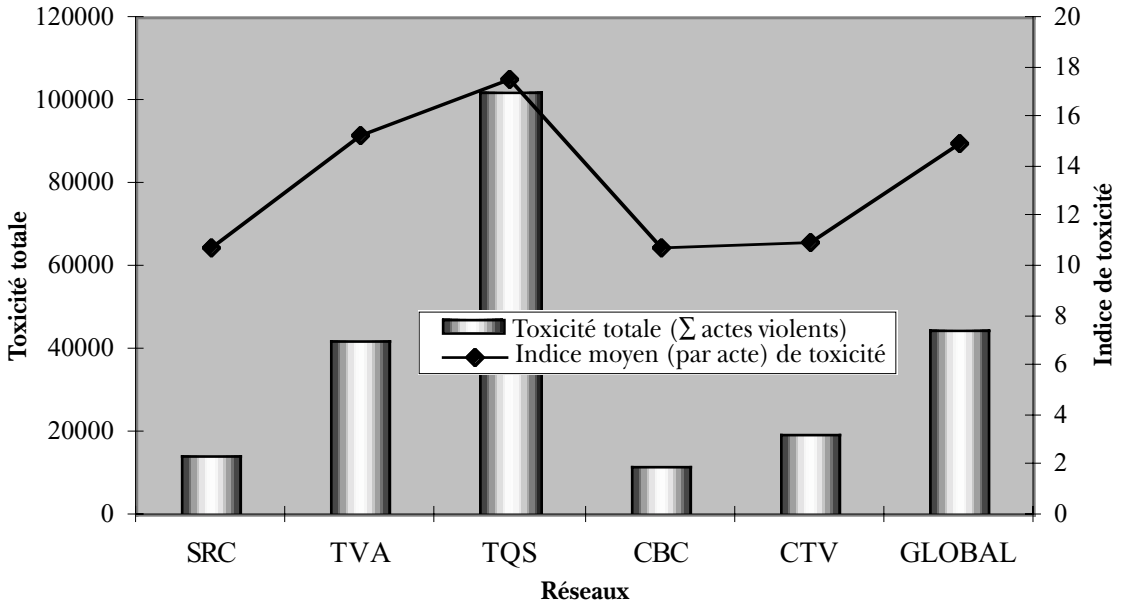
Tableau 18

Indice de toxicité des émissions pour chacun des réseaux

	1998	1999	2000	2001	Moyenne
SRC	10,8	10,5	12,6	8,0	10,7
TVA	20,0	14,8	17,8	10,0	15,3
TQS	16,6	21,1	19,4	14,6	17,5
CBC	18,3	10,1	8,3	7,3	10,8
CTV	13,1	9,8	12,5	9,0	11,0
GLOBAL	18,7	19,7	13,5	10,7	14,9

Figure 17

Toxicité totale diffusée et indice moyen de toxicité des différents réseaux (1998-2001)



. . . . . .

8. La violence et le format des émissions

8.1 La violence physique

Au total, ce sont les films qui véhiculent le plus d'actes de violence physique, ne serait-ce que parce qu'ils durent plus longtemps que les autres émissions (tableau 19). Mais c'est aussi le film qui est le format le plus violent, avec 47,3 actes de violence à l'heure (figure 18), soit deux fois plus que la télésérie (22,8). Les téléromans ne présentent que 4,8 actes de violence à l'heure. Par ailleurs, le tableau 19 montre que les émissions pour enfants et les émissions éducatives ne présentent à peu près pas de violence, mais il faut rappeler que les dessins animés n'ont pas été analysés.

On constate que la violence est en croissance dans les films et dans les téléséries. Dans les films, elle paraît même s'accroître avec une étonnante régularité[11].

Tableau 19

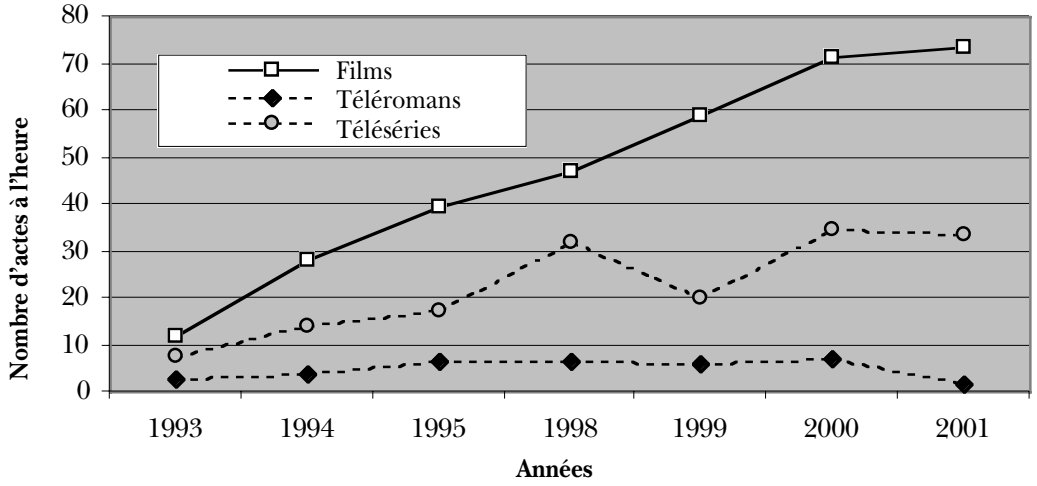
Nombre d'actes de violence physique selon les formats

	Films	Téléromans	Téléséries	Émissions éducatives	Émissions pour enfants	Autres
1994	944	69	564	7	6	–
1995	1310	110	670	12	26	–
1998	1498	192	1161	–	14	29
1999	1601	100	716	–	5	20
2000	1723	179	889	–	–	137
2001	2724	31	822	–	12	100
Total	9800	681	4822	19	63	286

Note : Certaines émissions n'ont pu être classées dans les formats.

Figure 18

Évolution du nombre d'actes de violence physique à l'heure selon les divers formats d'émission



11. Il ne faut cependant pas oublier que les années 1996 et 1997 n'ont pas été analysées.

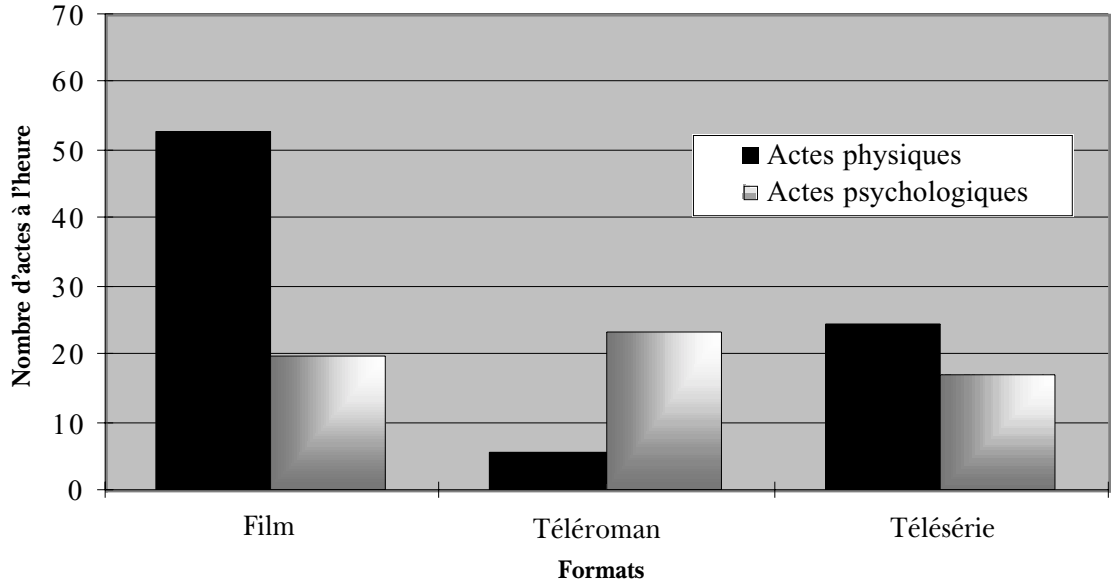
Il semble y avoir une relation entre le coût de production d'un format et la quantité de violence qu'il véhicule. La mise en scène de la violence physique coûte relativement cher parce qu'elle implique souvent des effets spéciaux. Ce sont d'ailleurs les films qui ont les plus gros budgets qui véhiculent le plus de violence physique, puis les téléséries et les téléromans.

8.2 La violence psychologique

Ce sont les téléromans qui présentent le plus d'actes de violence psychologique à l'heure, suivis des films et des téléséries (figure 19). Fait intéressant à noter, dans les téléromans, la violence psychologique l'emporte largement sur la violence physique. Pour expliquer ce phénomène, on peut avancer ici aussi l'hypothèse des coûts de production. Si la violence physique signifie souvent une mise en scène coûteuse, la violence psychologique n'est le plus souvent qu'un dialogue entre deux ou trois personnages et constitue un matériau dramatique facilement utilisable.

Figure 19

Actes de violence physique à l'heure et psychologique à l'heure selon les divers formats d'émission



8.3 L'indice de toxicité

L'indice de toxicité indique que les formats qui contiennent le plus d'actes de violence sont également ceux qui présentent les scènes qu'on pourrait considérer comme les plus dangereuses. Les données présentées au tableau 20 indiquent que les films arrivent largement en tête à cet égard, mais on constate une forte diminution de leur toxicité en 2001. Rappelons qu'au cours de cette même année le film devançait encore largement tous les autres formats quant au nombre d'actes de violence qu'on y a recensés (61,4 %).

Tableau 20

Indice de toxicité selon les formats (1998 à 2001)

	Films	Téléséries	Téléromans	Émissions éducatives	Émissions pour enfants[12]
1998	19,6	16,6	12,5	0,2	0,2
1999	20,7	17,2	8,5	–	12,2
2000	19,7	13,7	11,0	–	0,2
2001	13,3	10,0	7,4	–	5,4
Total	17,1	13,8	9,9	0,2	5,9

9. La violence en fonction de l'origine des émissions

9.1 La violence physique

La violence physique des réseaux canadiens est d'abord d'origine américaine: 83 % des actes prennent place dans des émissions produites aux États-Unis. Seulement 11 % des actes originent d'émissions produites au Canada (tableau 21 et figure 20 ci-après).

Tableau 21

Pourcentage des actes de violence physique selon l'origine des émissions

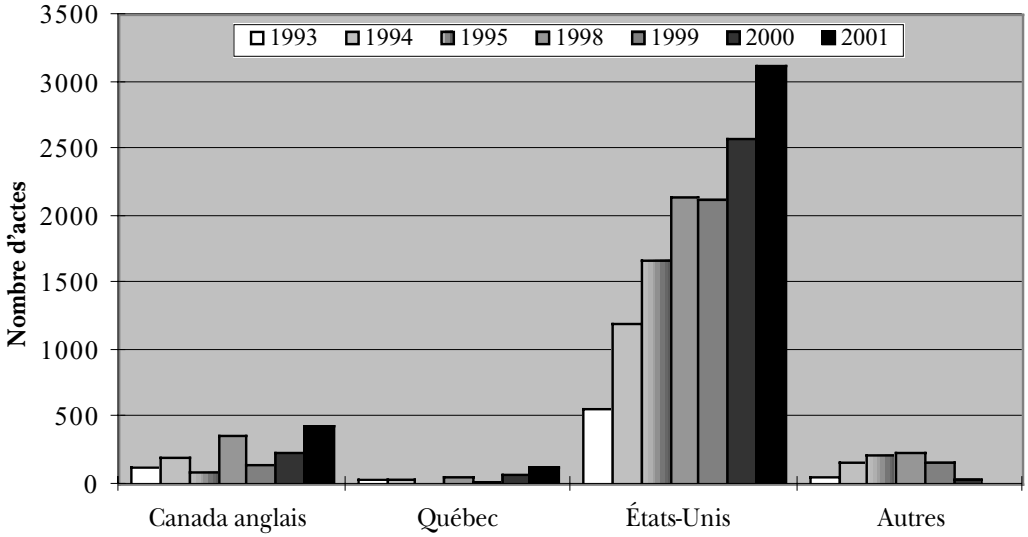
	Canada anglais	Québec	Canada total	États-Unis	Autres
1993	15,4	3,8	19,2	73,4	7,4
1994	12,1	1,9	14,0	75,8	10,2
1995	4,4	0,5	4,8	84,3	10,9
1998	12,7	2,1	14,8	76,7	8,5
1999	6,0	0,9	6,9	86,6	6,5
2000	8,1	2,2	10,3	88,6	1,1
2001	12,0	3,4	15,4	84,4	0,2
Moyenne	9,7	2,1	11,8	82,8	5,4

Note : Certaines émissions n'ont pu être codées selon leur origine.

12. Il ne faut donc pas s'alarmer de la « force » des coefficients pour certaines années dans le cas des émissions pour enfants car le coefficient n'est calculé que sur de très petits nombres (8 actes en 1998, 71 en 2001).

Figure 20

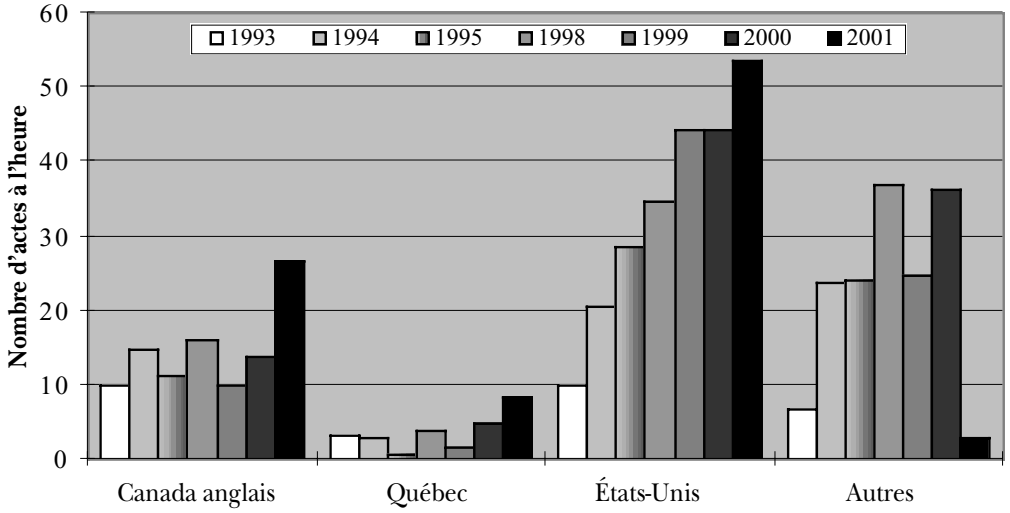
Évolution du nombre d'actes de violence physique selon l'origine des émissions



Ce sont aussi les émissions d'origine américaine qui véhiculent le plus d'actes de violence à l'heure, soit plus du double des émissions canadiennes. La figure 21 concernant l'évolution des actes de violence montre que ceux-ci sont en hausse constante. Les actes de violence d'origine américaine ont augmenté de 660 % entre 1993 et 2001. Si l'on considère tous les actes de violence physique commis, on constate que les émissions américaines en produisent 82,8 %. Le Québec ne produit que 2,1 % de ce total.

Figure 21

Évolution du nombre d'actes de violence physique à l'heure selon l'origine des émissions



9.2 La violence psychologique

Ce sont les émissions américaines qui présentent encore le plus grand nombre d'actes de violence psychologique (figure 24), mais c'est dans les émissions produites au Québec qu'on trouve le plus grand nombre d'actes de violence à l'heure (tableau et figure 22). Toutefois, les différences entre les principales régions d'origine sont beaucoup moins marquées que pour la violence physique. La première place du Québec dans la production de la violence psychologique vient manifestement du grand nombre de téléromans québécois, format qui véhicule beaucoup de violence de cette nature. Tel que le montre la figure 23, le Québec est la seule région dont les émissions contiennent plus de violence psychologique que de violence physique (24,4 actes à l'heure comparativement à 4,0, soit cinq fois plus).

On constate ici aussi une progression régulière de la violence psychologique dans toutes les régions mentionnées. L'augmentation est particulièrement importante pour les deux dernières années dans toutes les régions.

Tableau 22

Actes de violence psychologique à l'heure selon le pays de production

	Canada anglais	Québec	Canada total	États-Unis	Autres	Total
1994	6,9	13,6	9,9	13,4	7,2	12,0
1995	4,8	8,3	6,8	10,7	6,8	9,4
1998	10,2	17,1	13,7	10,4	2,2	10,2
1999	9,8	14,5	11,7	10,6	19,0	11,5
2000	22,5	40,3	30,2	29,2	28,0	29,4
2001	40,2	44,4	42,3	43,1	45,7	42,8
Moyenne	16,8	24,4	20,3	20,2	13,9	19,8

Figure 22

Évolution du nombre d'actes de violence psychologique à l'heure selon l'origine des émissions

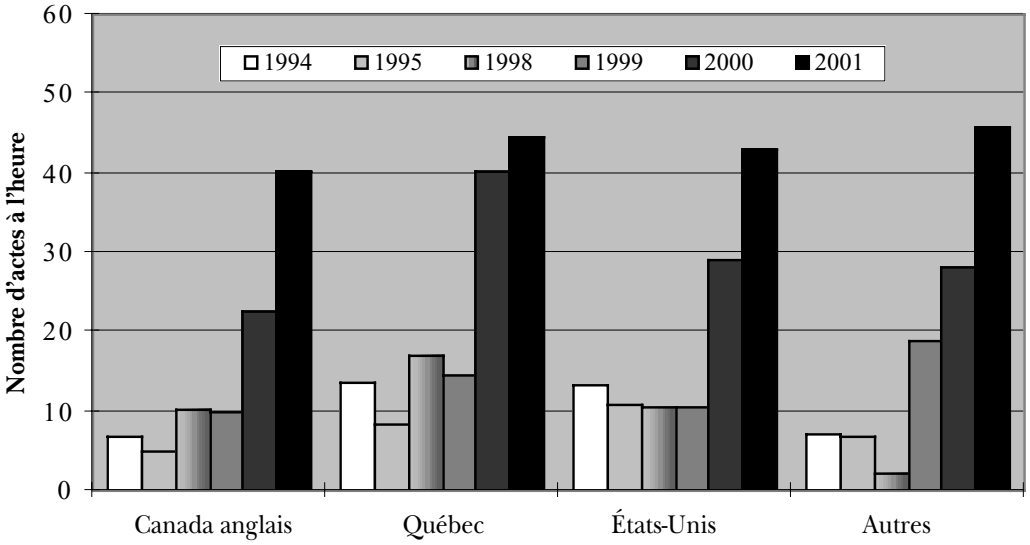


Figure 23

Actes de violence physique et psychologique à l'heure selon l'origine des émissions

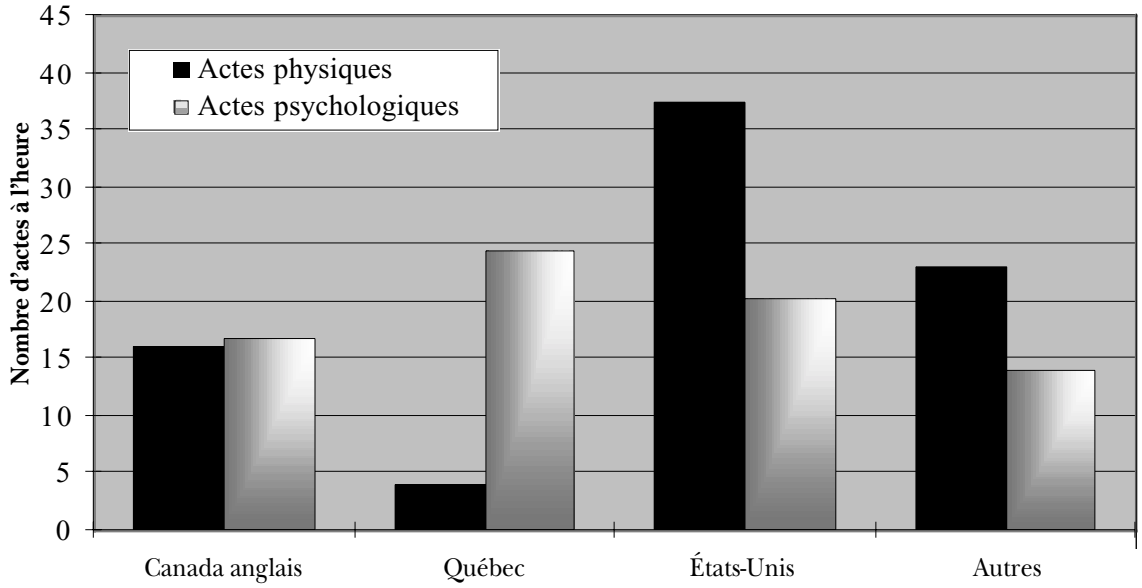
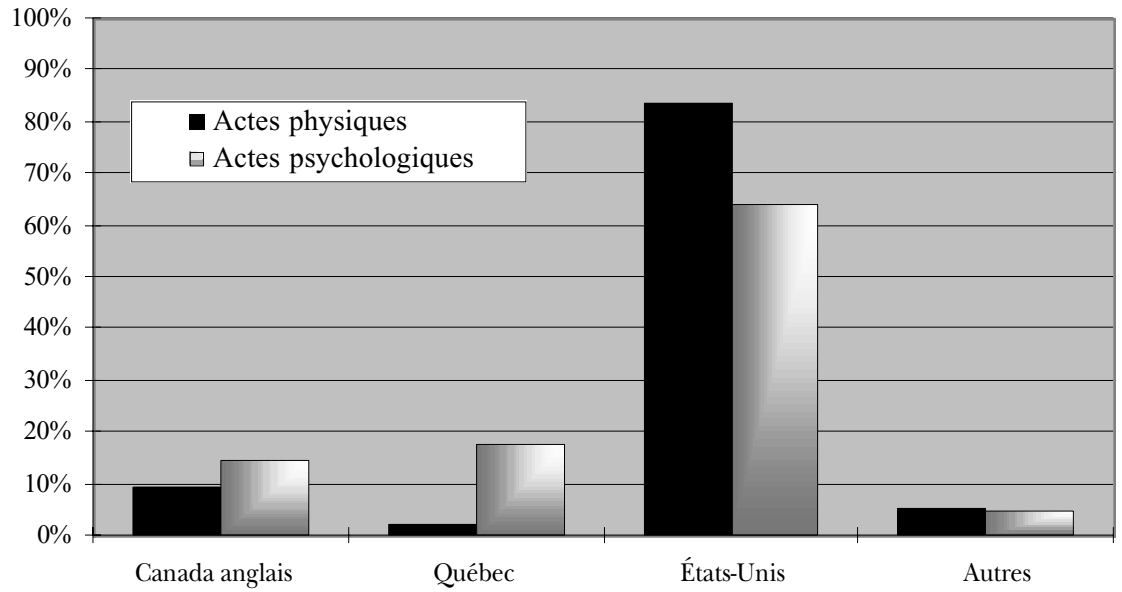


Figure 24

Pourcentage des actes de violence physique et psychologique selon l'origine des émissions



9.3 L'indice de toxicité

Nous avons vu précédemment que la violence recensée sur les réseaux canadiens provient principalement des États-Unis (82,8 %). Cette violence est également plus toxique (tox = 16,5) que celle des émissions produites au Québec (tox = 9,7) ou au Canada anglais (tox = 10,5). Dans les faits, 84,5 % de la toxicité mesurée provient d'émissions importées au Canada et dont la quasi-totalité origine des États-Unis (tableau 23).

Tableau 23

Indice de toxicité selon l'origine des émissions

	Québec	Canada (anglais)	États-Unis	Autres
1998	9,2	10,6	19,7	19,0
1999	10,2	8,9	20,2	12,2
2000	11,8	11,8	17,3	8,5
2001	7,5	10,0	12,7	6,1
Moyenne	9,7	10,5	16,5	14,9
∑ toxicité	13 642	22 303	186 793	8 352

10. La violence selon l'heure de diffusion[13]

10.1 La quantité d'actes violents

Un grand nombre (39 %) des actes de violence physique figurent dans les émissions qui sont mises à l'antenne avant 20 h. Dans les faits, 87,9 % des actes de ce type surviennent dans des émissions programmées avant 21 h(figure 25 et tableau 24). C'est aussi avant 20 h qu'on trouve le plus d'actes de violence à l'heure (37,3) (voir la figure 26).

13. Les actes de violence sont comptabilisés en fonction de l'heure où une émission débute. Ainsi, un film qui débute à 20 h et qui se termine à 22 h verra l'ensemble de ses actes attribués au regroupement « avant 21 h ». Nous sommes conscients que cette procédure fausse en partie la lecture de la situation, mais les données disponibles ne permettent pas une meilleure précision.

Figure 25

Nombre d'actes de violence physique et psychologique selon l'heure de diffusion

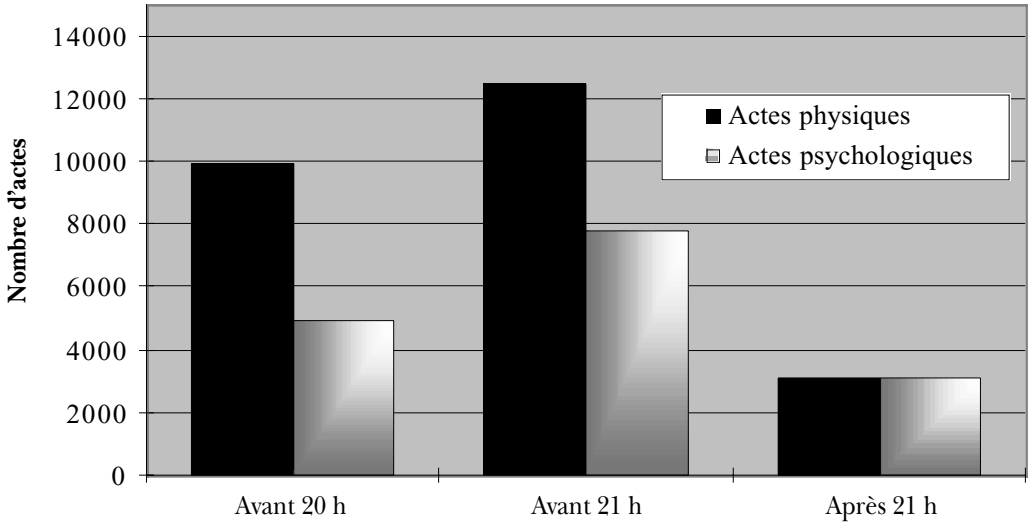


Figure 26

Nombre d'actes de violence physique et psychologique à l'heure selon l'heure de diffusion

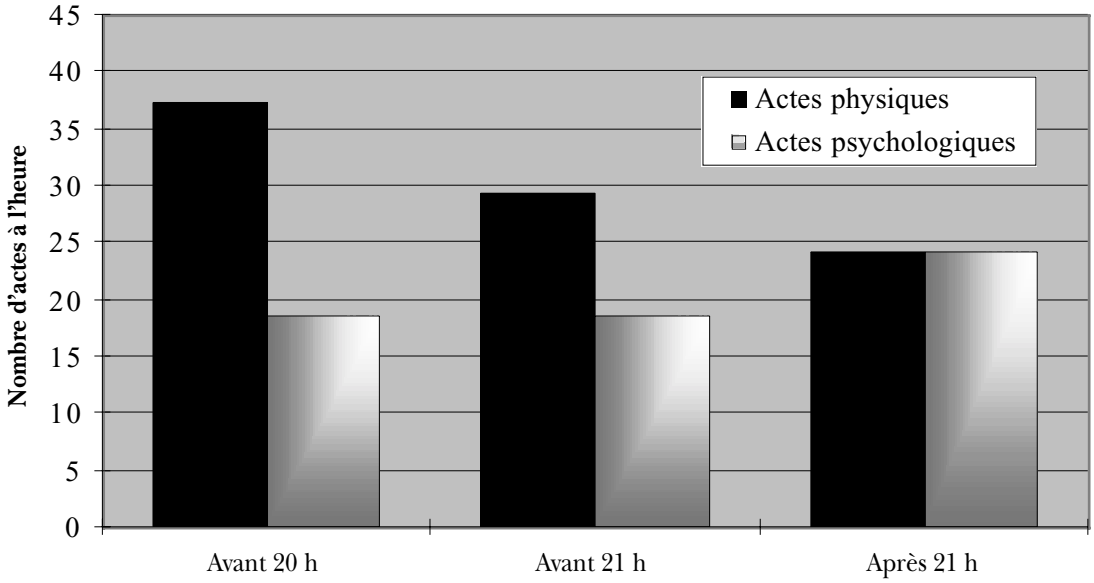


Tableau 24

Pourcentage d'actes de violence physique et psychologique selon les heures de diffusion

	Avant 20 h	Avant 21 h	Après 21 h
Physique	38,9	87,9	12,1
Psychologique	31,0	80,5	19,5

Le profil de diffusion des actes de violence psychologique se distingue peu de celui de la diffusion des actes de violence physique. Au total, 80,5 % des actes de nature psychologique sont issus d'émissions mises à l'antenne avant 21 h (tableau 24). Sauf pour ce qui est du nombre des actes de violence, le profil de présentation de la violence psychologique n'est donc guère différent de celui de la violence physique. Par ailleurs, alors que le nombre d'actes physiques à l'heure décroît progressivement, le nombre d'actes de violence psychologique suit une tendance inverse. Un type de violence sert-il de substitution à l'autre et, si oui, la violence physique est-elle une « affaire de jeunes » – compte tenu des heures auxquelles elle est surtout diffusée – alors que la violence psychologique s'adresserait à un public plus âgé ?

10.2 L'indice de toxicité

Comme on peut le voir au tableau 25, les valeurs de l'indice de toxicité sont plus élevées pour les émissions débutant avant 21 h (tox = 16) ou avant 20 h (tox = 15,1) que pour celles mises en ondes à compter de 21 h (tox = 13.3). Plus révélatrice encore, la somme compilée de la toxicité des actes montre que la période d'avant 20 h est particulièrement élevée puisqu'elle représente 57,8 % du total.

L'examen de la programmation télévisuelle[14] permet de constater que plusieurs émissions ont des cotes ou des indications qui auraient dû normalement les reléguer à des heures plus tardives (voir les tableaux 26 et 27). On ne peut à nouveau que s'interroger sur la valeur des engagements pris par certains télédiffuseurs en regard de l'exposition des enfants à des contenus qui ne leur sont pas destinés.

Tableau 25

L'indice de toxicité selon l'heure de diffusion

	Avant 20 h	Entre 20 h et 21 h	Après 21 h
1998	15,2	19,0	17,9
1999	18,5	18,9	11,7
2000	16,6	12,9	15,8
2001	12,6	10,0	10,4
Moyenne	15,1	16,0	13,3
∑ toxicité	134 525	50 595	47 610

14. Trois cents émissions contenant au moins un acte de violence sur un total de 552 pour la période 1998-2001.

Tableau 26

Nombre d'émissions en fonction de leur classement et du début de l'heure de diffusion (1998-2001)

	Avant 20 h	Entre 20 h et 21 h	Après 21 h
Non classée	13	6	13
Général	80	53	25
8 ans et moins	6	4	1
13 ans et plus	25	26	39
16 ans et plus	2	4	1
18 ans et plus	–	1	1

Tableau 27

Nombre d'émissions en fonction des indications données et du début de l'heure de diffusion (1998-2001)

	Avant 20 h	Entre 20 h et 21 h	Après 21 h
Non classée	108	75	65
Pour enfants	3	–	–
Déconseillée aux enfants	7	1	6
Violence	8	16	7
Violence et érotisme	–	2	–

Conclusion

Les actes de violence sont extrêmement nombreux à la télévision canadienne et, d'année en année, leur nombre ne cesse de croître. Si, comme le prétendent de nombreux chercheurs, cette violence est susceptible d'avoir des effets antisociaux, on peut conclure que les inquiétudes du public sont fondées. Les mesures préconisées pour en contrôler la prolifération à la télévision n'ont donc pas été efficaces.

Les préoccupations du public concernent d'abord l'exposition des jeunes à violence. À ce propos, si la violence est susceptible d'être nocive, le public a aussi raison d'être inquiet puisqu'une forte majorité des actes de violence sont diffusés pendant que les enfants sont à l'écoute, avant 20 h ou avant 21 h. C'est d'ailleurs à ces heures que l'indice de toxicité des émissions est le plus élevé.

Ce sont les réseaux privés – les réseaux commerciaux – qui diffusent le plus de violence, ce qui semble montrer que sa présentation est rentable. Cette rentabilité nous renvoie au phénomène de la demande : manifestement, la violence plaît ; elle attire le public, le même public qui manifeste des inquiétudes à son sujet.

Les réseaux de langue française sont plus violents que ceux de langue anglaise. Est-ce à cause de la demande du public francophone ? ou à cause de la fragilité de la rentabilité des réseaux francophones ? C'est peut-être aussi à cause de la situation des réseaux de langue anglaise, qui retransmettent plus de *sit-coms* et qui présentent moins de films, le format le plus violent. L'explication de la violence sur les réseaux de langue française n'est pas évidente mais encore faut-il rappeler que c'est le réseau TQS qui en est le principal responsable.

La violence télévisée est partie intégrante de la culture contemporaine. Elle provient pour une très grande part de la télédiffusion des films, ceux-là mêmes qui ont fait courir les foules quelques années auparavant. Ces films sont souvent eux-mêmes tirés d'œuvres littéraires qui ont eu du succès et qui sont souvent encore sur le marché. Les téléséries sont également porteuses de violence. Si les téléromans en contiennent peu, on peut facilement croire que c'est en raison de leur budget trop modeste. Car on constate que, plus le format coûte cher, plus il est susceptible de véhiculer de la violence. Les téléromans semblent compenser leur peu de violence physique par un surcroît de violence psychologique.

Notre violence est pour une très large part importée des États-Unis, qui produisent pour nous, mais aussi pour la planète entière. Les émissions produites au Canada et au Québec, en particulier, ne contiennent que peu de violence physique. Par contre, elles font largement appel à la violence psychologique. Bien que les conséquences à long terme de cette forme de violence soient fort peu documentées, nous n'estimons pas qu'il s'agisse là d'une solution plus acceptable. Il ne saurait être question d'épurer les contenus télévisuels de toute forme de violence, mais, à trop insister sur ses représentations les plus manifestes (violence physique), on risque de banaliser l'agression psychologique, voire de la rendre socialement acceptable.

Bibliographie

CUMBERBACH, G., G. HARDY, M. LEE, I. JONES (1987). *The Portrayal of Violence on British Television.* Londres : BBC.

CUMBERBACH, G., I. JONES, M. LEE (1988). « Measuring violence on television. » *Current Psychological Research and Review*, 7, p. 8-23.

FREEDMAN, J. L. (2002). *Media Violence and its Effects on Aggression. Assessing the Scientific Evidence.* Toronto: University of Toronto Press.

GERBNER, G. (1993). *Violence in Cable-Oriented Television Program. A Report to the National Cable Television Association.* Texte inédit, The Annenberg School for Communication, University of Pennsylvania.

GERBNER, G., L. GROSS (1976). « Living with television : The violence profile. » *Journal of Communication*, 26, 1, p. 173-199.

GERBNER, G., L. GROSS, M. JACKSON-BEECK, S. JEFFREY-FOX, N. SIGNORIELLI (1978). « Cultural indicators: The violence profile nº 9. » *Journal of Communication*, 28, 3, p. 177-207.

GERBNER, G., L. GROSS, M. MORGAN, N. SIGNORIELLI (1980). « The mainstreaming of America: Violence profile nº 11. » *Journal of Communication*, 30, 3, p. 10-29.

National Television Violence Study 1 (1997). Thousands Oaks : Sage Publications.

National Television Violence Study 2 (1998). Thousands Oaks : Sage Publications.

SHANAGAN, J., M. MORGAN (1999). *Television and Its Viewers. Cultivation Theory and Research.* Cambridge University Press.

SIGNORIELLI, N. (1984). « The measurement of violence in television programming : Violence indices. » In J. R. DOMINICK et J. E. FLETCHER (dir.), *Broadcasting Research Methods*, Boston, Allyn and Bacon.

SIGNORIELLI, N., M. MORGAN (1990). C*ultivation Analysis. New Directions in Media Effects Research.* Newbury Park : Sage Publications.

La perception de la violence : de la réalité de l'analyste à celle du spectateur

Guy Paquette
professeur
Département d'information et de communication
Université Laval

1. Problématique

Même si la question des effets de la violence présentée au cinéma et à la télévision est vieille de 50 ans, force est d'admettre que l'apparent consensus sur ses effets négatifs – en particulier chez les jeunes – demeure fragile. Aux études expérimentales dont on pouvait déplorer l'artificialité ont succédé divers travaux allant des études corrélationnelles aux analyses de programmation.

Nos propres travaux (de Guise et Paquette, 1999; Paquette, 1997) se sont fortement inspirés de ceux qui ont été menés pendant vingt ans aux États-Unis par Gerbner et ses collaborateurs (Gerbner et Signorielli, 1990). Les études réalisées au Canada comme aux États-Unis ont permis d'établir que le nombre d'actes de violence présentés à la télévision a considérablement augmenté en dépit d'une opinion publique pourtant fortement soucieuse de la question et de l'engagement des radiodiffuseurs à modifier leur programmation en conséquence.

Au Canada, sur les principaux réseaux de télévision[1], le nombre d'actes de violence physique est passé de 8,8 actes par heure en 1993 à 45,9 actes par heure en 2001 (Paquette et de Guise, 2002). Cette augmentation est par ailleurs attribuable essentiellement aux réseaux privés dont la part d'auditoire est également en augmentation constante. Plus de violence au total[2], mais aussi plus de téléspectateurs exposés à des émissions de fiction utilisant la violence comme objet ou support narratif. Par ailleurs, l'attention dévolue à l'omniprésence des scènes de violence ne concerne généralement que la violence physique – meurtres, coups et blessures – plus particulièrement lorsqu'elle apparaît inutile et qu'elle est donnée en spectacle dont l'intensité dramatique semble s'accroître année après année. Une autre forme de violence, plus subtile, de nature psychologique et dont les manifestations sont le plus souvent verbales, est pourtant elle aussi en forte croissance.

De fait, le nombre d'actes de violence psychologique s'est accru plus rapidement encore que le nombre d'actes de violence physique. De 1994 à 2001, la violence physique s'est multipliée par 2,2 pendant que la violence psychologique augmentait dans un rapport de 2,7. Les actes de nature psychologique représentent près de 40 % du nombre total des actes de violence relevés entre 1994 et 2001. Très peu d'études ont pris en considération ce type de violence (Potter, 1998), encore moins ses effets potentiels. On peut avancer que sa présence émeut peu l'opinion

1. Les réseaux généralistes, soit SRC, TVA, TQS, CBC, CTV et Global.
2. En 1993, 772 actes de violence physique ont été recensés comparativement à 3509 en 2001 pour des corpus équivalents.

publique, probablement parce qu'elle semble moins nocive, mais aussi parce qu'elle passerait plus inaperçue.

Ce constat est intéressant en lui-même, mais il nous renvoie à d'autres questions plus fondamentales. Par exemple, est-il justifié pour les chercheurs de prendre en considération la violence psychologique dans les études ayant pour objet de dresser des inventaires du panorama télévisuel ? La principale méthodologie employée, l'analyse de contenu de type quantitatif, permet-elle d'apprécier correctement l'importance des contenus violents des programmes diffusés par les réseaux de télévision ? La perception « objective » du type et des niveaux de violence propres aux chercheurs rejoint-elle la perception « subjective » des auditoires de ces contenus ?

Gunter (2000) rappelle à juste titre que l'analyse de contenu classique est une méthode qui – en dépit de sa grande rigueur méthodologique et de la fiabilité des données recueillies – aboutit à des appréciations pouvant être fort éloignées de celles des téléspectateurs usuels. Bien sûr, tant les spectateurs que l'analyste peuvent repérer un assaut physique ou un meurtre mais quel poids attribuent-ils à cet acte dans leur évaluation globale du niveau de violence d'un film ou d'une émission ? Les chercheurs procèdent par dénombrement ; certains raffinent leurs résultats par l'emploi de pondérations diverses[3], mais rien ne permet d'affirmer que le spectateur procède de manière identique. Shaw et Newell (cités par Gunter, 2000) ont montré que l'évaluation globale du niveau de violence d'une émission ne dépend pas du nombre total d'actes de violence présentés. Ils n'ont pu, non plus, démontrer que le niveau de violence évalué est en relation avec l'effet émotionnel ressenti. Des scènes indiquées comme violentes par l'analyste ne sont pas perçues comme importantes par le téléspectateur, alors que l'inverse demeure possible.

On peut aussi présumer que, dans bien des cas, les participants à un groupe de discussion suivant un visionnement n'aborderont pas la question de la présence de scènes de violence à moins d'y avoir été expressément invités. Il est par ailleurs probable que la perception de la violence varie sensiblement d'une personne à l'autre en fonction de facteurs aussi divers que les traits de personnalité, l'éducation ou le milieu de vie. De la même manière, il est raisonnable de penser que la capacité de percevoir et d'évaluer la violence puisse être relativement raffinée – tant chez les adultes que les enfants (Gunter, 2000) –, mais que cette « sensibilité » évolue avec le temps. D'une part, la maturité acquise par le développement et l'expérience personnelle augmente vraisemblablement le potentiel d'analyse de la personne alors que, d'autre part, on ne peut exclure l'hypothèse d'une désensibilisation résultant d'une plus forte exposition à la violence réelle et à la violence médiatique.

Nous avons mené une étude exploratoire ayant pour principal objectif de comparer la perception qu'ont des adolescents de la violence présentée à la télévision avec la perception d'un expert. Nous avons également examiné des sources potentielles de variations interindividuelles dans la perception de la violence.

. . . . . .

2. Méthodologie

L'échantillon est constitué de groupes d'adolescents de l'agglomération urbaine de Québec. Un groupe était composé exclusivement de sujets féminins, un autre de sujets masculins, et les deux autres étaient mixtes. Il s'agit de quatre troupes de l'organisation scoute qui ont été sélectionnées en fonction de l'âge et du sexe des jeunes, tout en évitant d'introduire des distorsions sur le plan socioéconomique[4]. Ces groupes cons-

3. Par exemple, un geste de légitime défense n'aura pas le même poids qu'un acte de violence gratuit ou délibéré.

4. Nous avons exclu les troupes provenant de milieux peu ou, au contraire, très favorisés. Ont participé à l'étude des groupes de Sainte-Foy, de L'Ancienne-Lorette et de Val-Bélair.

tituaient une manière commode de recruter rapidement des sujets d'étude dans divers milieux tout en minimisant le caractère artificiel de l'expérimentation dont ils feraient l'objet. Il s'agit de groupes « naturels » déjà existants, d'une taille acceptable (plus ou moins 15 personnes), habitués à se réunir hors du cadre scolaire dans des lieux qui leur sont propres. **Le matériel expérimental** retenu afin d'examiner des variations potentielles dans l'évaluation de la violence est constitué d'extraits de deux films. Le premier est un extrait continu d'une durée de 61 minutes tiré de la première partie du film *Terminator II* (Cameron, 1992). Ce film de science-fiction a connu de grands succès d'auditoires, tant lors de sa diffusion en salle, que dans les circuits de location ainsi que lors de ses nombreuses diffusions à la télévision. Ce film américain comporte de nombreuses séquences de violence physique qui mettent en scène deux robots quasi indestructibles, mais d'apparence humaine. L'extrait sélectionné constitue la première partie de ce film dont l'action se déroule en deux temps. Seul le générique en début de film a été amputé afin de réduire la longueur du matériel à évaluer par les sujets. Le contexte de visionnement et la compréhension de l'œuvre n'ont ainsi été que très peu altérés.

Le second film utilisé, *Le Plus Beau Métier du monde* (Lauzier, 1996), est une comédie dramatique française peu diffusée au Québec. Proche d'un film à sketches, l'histoire décrit les péripéties d'un enseignant qui se retrouve dans un lycée particulièrement difficile. Les deux extraits retenus totalisent 24 minutes et, bien qu'ils soient indépendants l'un de l'autre, ils sont aisément compréhensibles en dépit du fait que nous avons amputé le film de la première partie de son scénario. Les actes de violence sont principalement de nature psychologique et se présentent sous formes de menaces, de sarcasmes et d'humiliations verbales.

La collecte de données pour évaluer la violence perçue s'est faite à l'aide d'un système électronique de réponses continues (MSInteractive, 2000).

L'instrument utilisé, le Perceptual Analyzer, est un appareil muni d'un bouton rotatif et d'un affichage lumineux permettant au sujet de voir la réponse qu'il a lui-même sélectionnée. L'appareil peut être opéré en mode télémétrique (transmission sans fil sur bande MF ou par câblage) et la fréquence d'échantillonnage la plus rapide est d'une lecture à la seconde lorsqu'on utilise moins de 120 appareils.

Les données récupérées à distance sont transmises par l'intermédiaire d'une console pour stockage immédiat sur un ordinateur portable ; l'opérateur peut visionner en temps réel sous forme de courbes et de résultats agrégés les réponses fournies par les sujets.

Les systèmes d'évaluation continue sont particulièrement appropriés à l'analyse de la réception et du traitement de messages dynamiques tels les films ou les émissions de télévision. Cette technique de recherche – propre au domaine des communications – a été utilisée surtout pour évaluer l'attention portée à un message, l'évaluation (positive-négative) de celui-ci, le traitement sémantique de l'information perçue et la persuasion qui en résulte (Biocca *et al.*, 1994). Gunter et Wober (1992) rapportent que plusieurs chercheurs ont établi que les réponses cognitives et émotionnelles peuvent varier considérablement tout au long d'un film ou d'une émission.

L'écoute est un processus dynamique ; l'utilisation d'un système d'évaluation continue devrait permettre une plus juste appréciation.

L'expérimentation s'est déroulée dans les locaux où se réunissent habituellement les groupes de jeunes. Les films ont été présentés avec un projecteur vidéo sur grand écran. La séance débutait par une présentation de 15 minutes soutenue par un document Powerpoint où étaient expliqués les objectifs de l'étude, le déroulement de l'expérimentation ainsi que le fonctionnement du Perceptual Analyzer. Deux groupes ont vu le film *Terminator II* puis le film *Le Plus Beau Métier du monde*; les deux autres ont vu ces films dans l'ordre inverse. Les principales consignes ont eu trait à :

- la tâche à accomplir :
  évaluer la présence de violence tout au long des films présentés
- l'identification de la violence physique :
  toute scène ou acte paraissant violent en précisant que ce jugement est personnel
- l'identification de la violence psychologique :
  toute scène ou acte susceptible de « faire de la peine » à ceux qui en sont victimes
- l'évaluation du niveau de violence :
  sur une échelle variant de 0 (aucune violence) à 10 (violence extrême)
- l'essai du système :
  apprentissage de l'appareil
- la durée et au déroulement de l'étude :
  temps total = 1 h 45 / évaluation du film I, pause, évaluation film II, questions finales

Après les visionnements, diverses questions ont été présentées sur écran auxquelles les jeunes ont répondu en sélectionnant parmi un choix de réponses grâce, à nouveau, au Perceptual Analyzer. Ces questions ont permis d'intégrer à l'analyse quelques variables sociodémographiques (sexe, âge, etc.), une variable contrôle (exposition antérieure aux films I et II), deux variables intervenantes (consommation moyenne hebdomadaire de films et contrôle parental exercé à cet égard) ainsi qu'une variable dépendante (perception globale du niveau de violence des films I et II).

Indices socio-démographiques	Exposition film/contrôle	Estimation violence films 1-2
sexe	*n* films vus par semaine	perception globale film I
âge	(cinéma-tv-vidéo-DVD)	perception globale film II
lieu résidence	exposition antérieure film I	
scolarité de la mère	exposition antérieure film II	
scolarité du père	contrôle parental exercé	

Le contrôle parental fait référence aux interdictions des parents faites à propos de films que leurs enfants aimeraient voir[5]. Finalement, une période de 15 minutes a été consacrée à un *debriefing* sur les effets de la violence médiatique chez les jeunes.

5. Question posée : « L'un ou l'autre de tes parents t'a-t-il déjà interdit de voir un film parce qu'il te trouvait trop jeune ? » : jamais – rarement – à l'occasion – régulièrement.

3. Résultats

3.1 Le profil des sujets

En tout, 58 sujets (fém.: 46,6 % et masc.: 53,4 %) ont participé au projet. Un expert de l'équipe, spécialisé en analyse de la violence, a également procédé à l'évaluation de la violence de chacun des films en employant le Perceptual Analyzer.

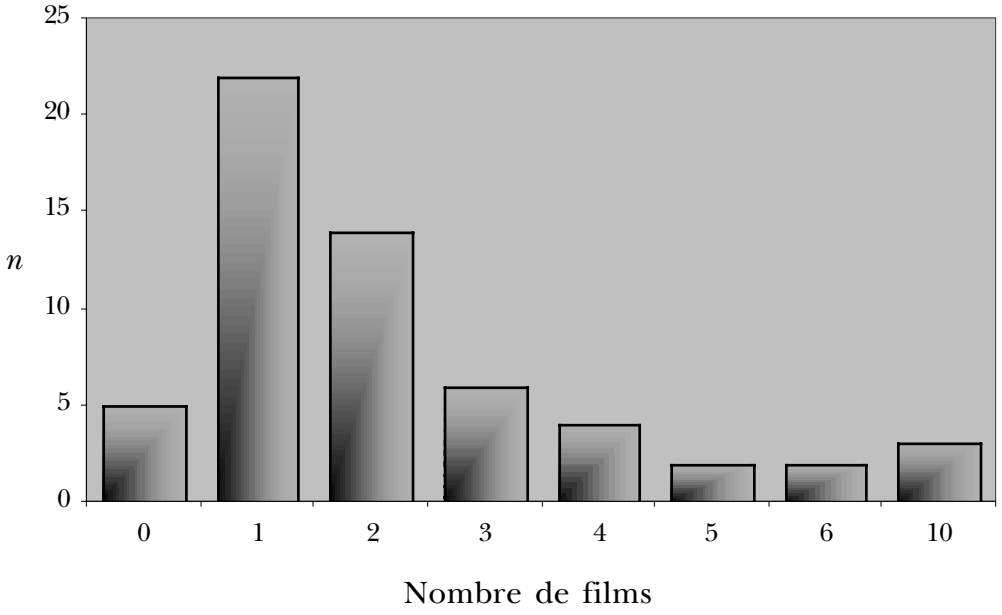
Environ le tiers (29,3 %) des sujets sont âgés de 12 ans ; il en est de même pour le groupe des 13 ans (32,8 %) ainsi que pour ceux âgés de 14 ans (34,5 %). Seuls deux sujets (3,4 %) sont âgés de 15 ans. Il n'y a pas de différences significatives dans la distribution des âges en fonction du sexe.

Un peu plus du tiers (37,9 %) des sujets estiment voir en moyenne un film par semaine (figure 1). Ceux du second groupe en importance (24,1 %) voient deux films au cours de cette période. Douze pour cent des jeunes regardent cinq films ou plus sur une base hebdomadaire.

Le contrôle parental exercé varie sensiblement : 22,4 % des jeunes affirment que leurs parents ne sont jamais intervenus, 37,9 % l'auraient fait rarement, 29,3 % interviendraient à l'occasion alors que 10,3 % le feraient (ou l'auraient fait) régulièrement. Fait à signaler, il n'y a pas de corrélation [r : ,185, p > ,05] entre ces deux variables (nombre de films vus et contrôle parental exercé). Le contrôle parental n'est pas lié au niveau de scolarité de l'un ou l'autre des parents. Seuls les niveaux de scolarité du père et de la mère sont en corrélation entre eux [r : ,601, p > ,000].

Figure 1

Consommation moyenne hebdomadaire de films (vidéo, tv, cinéma)



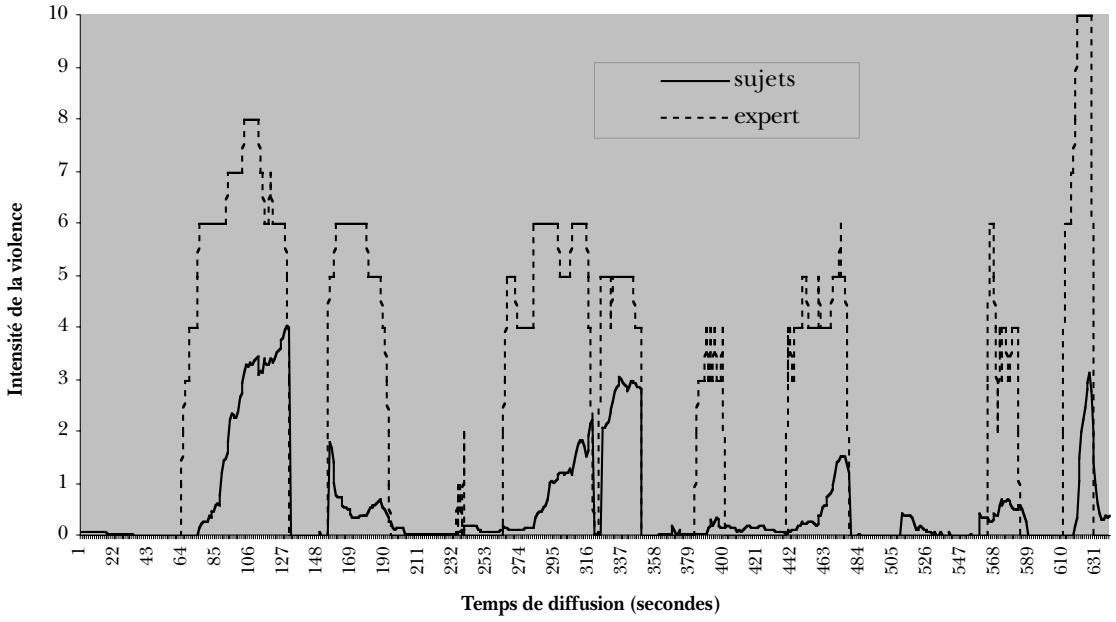
Les données sur l'évaluation en continu de la violence perçue ont dû être soigneusement examinées car il est apparu que certains sujets « oubliaient » de ramener l'appareil à zéro (0) – en particulier dans les séquences ayant monopolisé leur attention réflexe[6]. Il s'agit d'un fait rarement mentionné dans les études employant des mesures d'évaluation continue et qui est susceptible de « contaminer » les analyses faites sur les données recueillies. Nous avons également retiré toutes les données de deux sujets qui, manifestement, ont davantage pris plaisir à jouer avec les appareils qu'à s'en servir conformément aux consignes. Compte tenu du travail laborieux nécessité par le « nettoyage » des bases de données, nous n'avons conservé aux fins d'analyse que cinq segments du film *Terminator II* ainsi que trois segments du film *Le Plus Beau Métier du monde*. Ces extraits totalisent 10 minutes et 38 secondes[7] dans le premier cas, 3 minutes et 20 secondes dans le second cas. Les séquences ont été choisies en fonction de la présence d'actes de violence.

3.2 Les indicateurs de perception de la violence

Comme le montre le graphique qui suit, les scores observés varient de 0 à 10 pour l'expert ainsi que pour certains sujets. Toutefois, la moyenne de leurs évaluations (0,57) se distingue significativement de celle de l'expert (2,29). L'examen visuel des courbes montre que l'expert est plus « sensible » que les sujets : il détecte plus d'actes de violence, il utilise l'ensemble de l'échelle (0-10), et ses estimations sont généralement sensiblement plus élevées que celles des sujets. Plus les niveaux de violence sont élevés, plus l'écart entre les sujets et l'expert est important. On constatera également que cette divergence a tendance à augmenter en fonction du temps écoulé.

Figure 2

Violence estimée par l'expert et les sujets, film *Terminator II*

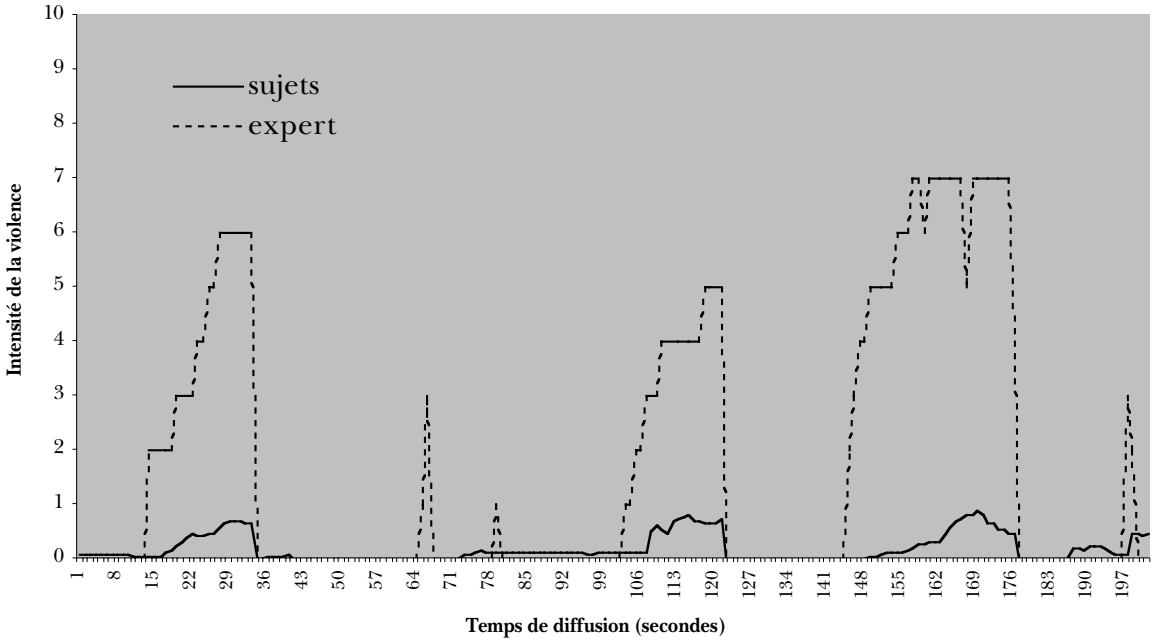


6. Nous sommes d'ailleurs régulièrement intervenus auprès de certains sujets en cours d'expérimentation lorsque nous constations que leur appareil était « bloqué » sur des valeurs sans lien avec certaines séquences.

7. 838 mesures à raison d'une prise de données par seconde.

Figure 3

Violence estimée par l'expert et les sujets, film *Le Plus Beau Métier du monde*



Le film *Le Plus Beau Métier du monde* (figure 3) comporte surtout des actes de violence psychologique dont l'intensité va de faible à modérée. Comme le montre la figure 3 ci-dessus, la moyenne de l'expert s'élève à 1,74 alors que celle des sujets est de 0,19. On constate ici aussi que certains actes passent totalement inaperçus aux yeux des sujets. Les écarts d'estimation sont beaucoup plus prononcés que dans le cas des actes de violence – majoritairement de type physique – recensés dans le film *Terminator II*. Il semble donc vraisemblable que la violence psychologique, en dépit des consignes adressées aux sujets[8], n'est pas reconnue comme une forme de violence ou d'agression et qu'elle leur semble de moindre importance.

Parmi les questions finales adressées aux sujets, il leur a été demandé d'évaluer globalement le niveau de violence de chacun des films. Les résultats sont rapportés au tableau 1. Une proportion non négligeable (18,6 %) des sujets ont trouvé que *Terminator II* est un film peu ou pas violent malgré le grand nombre d'actes de violence qu'on peut y recenser[9]. Les niveaux moyens de violence se distinguent significativement entre *Terminator II* (2,35) et *Le Plus Beau Métier du monde* (0,79).

8. Rappelons que nous avons spécifiquement demandé aux sujets de considérer que ces actes sont aussi de la violence dès lors qu'ils peuvent blesser psychologiquement ceux qui en sont victimes.

9. 273 actes de violence physique et 18 actes de nature psychologique.

Tableau 1

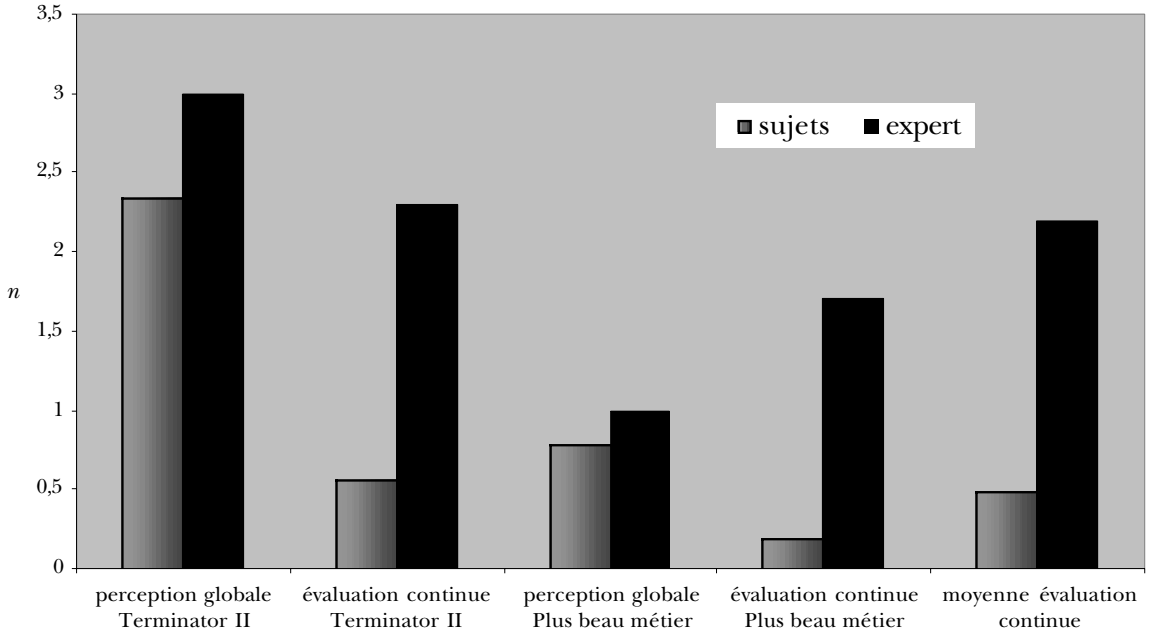
Évaluation globale de la violence de chacun des films

« Comment as-tu trouvé le film … »	*Terminator II*		*Le Plus Beau Métier du …*	
	n	**%**	**n**	**%**
Pas violent du tout	1	1,7	22	37,3
Peu violent	10	16,9	29	49,2
Moyennement violent	18	35,0	7	11,9
Très violent	27	45,8	–	–
Extrêmement violent	3	5,1	1	1,7
Total	59	100,0	59	100,0

La figure 4 permet de constater que les évaluations de l'expert sont toujours plus élevées que celles des sujets, peu importe la méthode employée. Ces différences sont toutefois plus marquées avec la méthode d'évaluation continue. On pourrait en déduire que les sujets éprouvent davantage de difficultés à reconnaître ou à indiquer des scènes de violence au moment où ils les voient, soit parce qu'ils sont « pris » par l'action, soit parce qu'ils ne sont pas – comme l'expert – entraînés à ce type d'analyse. Il est cependant vraisemblable qu'ils soient beaucoup plus tolérants que l'expert, comme semblent le démontrer les données présentées dans les figures 1 et présentées précédemment.

Figure 4

Comparaison des niveaux de violence estimée par la méthode d'évaluation continue et avec la perception globale



Par ailleurs, la « perception globale » est un jugement *a posteriori* qui ne s'appuie pas nécessairement sur la prise en compte de toutes les scènes de violence. Il est d'ailleurs probable que ce jugement soit fondé sur le niveau de violence maximal observé dans une ou quelques-unes seulement des multiples scènes de violence du film. Les experts chargés de la classification des films fonctionnent également de cette manière lorsqu'ils prennent la décision d'attribuer une cote : une seule séquence peut être jugée suffisamment troublante – sur le plan sexuel, par exemple – pour qu'on l'interdise aux moins de 16 ans. Il n'en demeure pas moins que de multiples épisodes ou actes isolés de violence semblent passer inaperçus aux yeux de nos sujets.

3.3 La perception de la violence en fonction des variables étudiées

Les évaluations du niveau de violence varient peu en fonction du **sexe** des sujets (tableau 2). Les filles semblent plus « sensibles » à la violence, mais les différences n'atteignent le seuil de signification que pour les données issues de l'évaluation continue du film *Le Plus Beau Métier du monde*. Il semble donc que les filles détectent davantage la violence de nature psychologique au moment même où elles y sont exposées. On notera cependant que leur perception globale ne diffère pas de celle de leurs vis-à-vis masculins.

Tableau 2

Moyennes des évaluations[10] en fonction du sexe des sujets

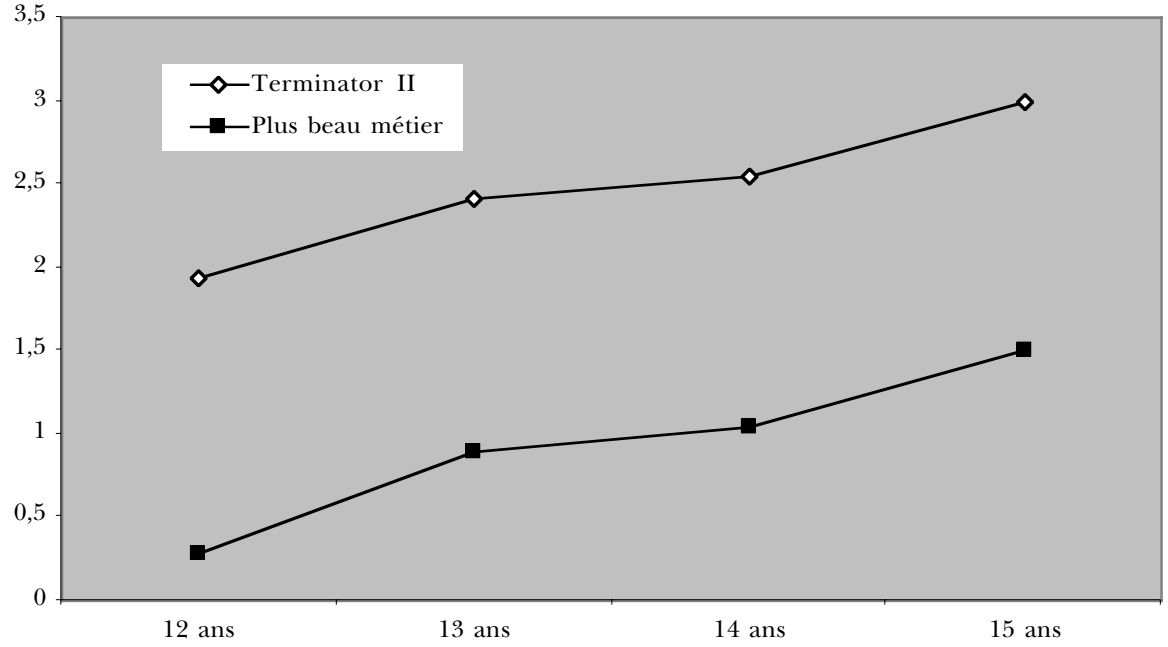
	Sexe	n	Moyenne	Écart-type
Perception globale de *Terminator II*	fém.	28	2,43	0,96
	masc.	31	2,29	0,82
Perception globale *Le Plus Beau Métier...*	fém.	28	0,79	0,69
	masc.	31	0,81	0,87
Perception globale (2 films)	fém.	28	2,35	0,99
	masc.	31	2,29	0,82
Évaluation continue (2 films)	fém.	28	0,49	0,52
	masc.	31	0,44	0,30
Évaluation continue *Terminator II*	fém.	28	0,50	0,45
	masc.	31	0,65	0,45
Évaluation continue *Le Plus Beau Métier…*	fém.*	28	0,48	0,79
	masc.	31	0,23	0,39

* $p < 0,05$ (test *T*)

10. Rappelons que l'échelle en évaluation continue va de 0 (aucune violence) à 10 (violence extrême) ; l'échelle de perception globale varie de 0 (pas du tout violent) à 4 (extrêmement violent).

Figure 5

Perception globale des deux films en fonction de l'âge



Nous avons examiné l'influence potentielle de l'**âge** des sujets sur leur perception de la violence (figure 5). La répartition des sujets pour chaque classe est relativement équivalente : 17 ont 12 ans, 19 ont 13 ans, 20 ont 14 ans ; on ne trouve toutefois que deux sujets âgés de 15 ans. Le petit nombre de sujets limite cependant la mise au jour de différences significatives. Par contre, la distribution des sujets par groupes d'âge est similaire pour chaque sexe.

La plupart des analyses de variance semblent démontrer un effet de l'avancée en âge sur la capacité des sujets à détecter la violence. Le seul cas où l'on atteint le seuil de signification ($p < 0{,}00$) est celui de la perception globale de la violence du film *Le Plus Beau Métier du monde*. Cet effet d'âge ne se manifeste toutefois que dans le cas du jugement global car aucune tendance liée à l'âge n'a été relevée dans le cas des données de l'évaluation continue.

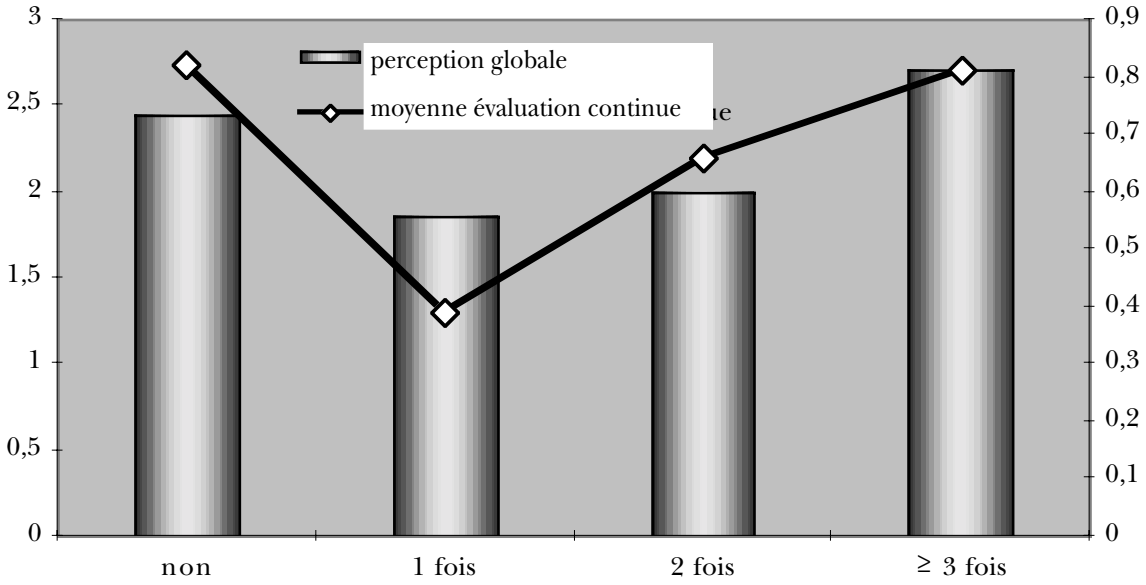
Les tendances observées pour chacun des films sont quasi identiques, mais rappelons que cette étude est de nature exploratoire et que seule sa réplication avec un échantillon plus vaste permettrait de confirmer l'hypothèse d'une perception plus fine de la violence en fonction de l'âge des sujets.

L'une des questions adressées aux sujets visait à vérifier l'exposition antérieure à chacun des films présentés. Comme nous l'avions anticipé, le film *Terminator II* avait été vu par un grand nombre de nos sujets (55,9 %) alors que *Le Plus Beau Métier du monde* ne l'avait été que par très peu d'entre eux (10,2 %). Aucun de ces sujets ne l'avait vu plus d'une fois alors que près de 35 % avaient vu *Terminator II* à deux reprises ou plus.

L'effet de l'**exposition antérieure** se manifeste sous la forme d'une courbe en U (figure 6) qui démontre une évaluation nettement plus élevée de la violence perçue chez ceux qui

Figure 6

Moyenne des deux types d'évaluation de la violence en fonction de l'exposition antérieure au film *Terminator II*



n'avaient jamais vu le film ainsi que chez les sujets qui y avaient été exposés à plus de trois reprises[11]. Les analyses de variance confirment la présence de différences significatives autant dans le cas de la perception globale ($F : 3,25$ $p < 0,05$) que dans celui de l'évaluation continue ($F : 3,22$ $p < ,05$). En conséquence, on peut faire l'hypothèse que le film est apparu comme particulièrement violent aux sujets qui ne l'avaient jamais vu et que ceux qui l'ont vu en de multiples occasions l'ont probablement fait en raison d'un intérêt certain pour cette même violence. Les analyses comparatives pratiquées pour le film *Le Plus Beau Métier du monde* n'ont révélé aucune différence de perception entre les sujets qui avaient déjà vu le film – rappelons qu'aucun ne l'avait vu plus d'une fois – et les autres.

Nous avons également tenté d'évaluer dans quelle mesure la **consommation régulière de films** était susceptible d'altérer la perception de la violence. Nous avons demandé aux sujets (tableau 3) d'estimer leur consommation hebdomadaire de films – durant l'année scolaire, donc en excluant la période estivale – quelle que soit leur provenance (vidéocassettes, télévision, cinéma en salle).

11. Quelques sujets ont déclaré l'avoir vu jusqu'à 10 reprises.

Tableau 3

Nombre de films vus sur une base hebdomadaire

	0	1	2	3-4	≥5
Sujets. féminins	5,2 %	25,9 %	6,9 %	6,9 %	1,7 %
Sujets masculins	3,4 %	12,1 %	17,2 %	10,3 %	10,3 %
Total	8,6 %	38,0 %	24,1 %	17,2 %	12,0 %

Les garçons se distinguent significativement des filles ($p < 0.05$) par leur plus forte consommation de films par semaine. Les analyses de variance montrent que la fréquence de cette consommation joue sur la perception de la violence, les résultats présentant la forme d'un U inversé (∩) pour les sujets de chaque sexe. Bien que plusieurs différences significatives soient relevées, les effets sont modestes et il serait nécessaire de reprendre l'étude avec un plus large échantillon avant de conclure à l'existence d'effets d'exposition sur la perception de la violence.

Les deux derniers facteurs dont nous avons étudié l'influence potentielle sont le contrôle parental exercé en regard des films vus par leurs enfants ainsi que la scolarité des parents. La question posée dans le premier cas était : « L'un ou l'autre de tes parents t'a-t-il déjà interdit de regarder un film ou une émission de télévision parce qu'il te trouvait trop jeune ? »

Les sujets masculins sont plus nombreux (tableau 4) à déclarer s'être fait interdire de regarder un film ou une émission de télévision parce que leurs parents les trouvaient trop jeunes (M= 2,45 / F= 2,07). La différence n'atteint toutefois pas le seuil de signification.

Tableau 4

Contrôle parental exercé sur la consommation de films ou d'émissions télé

	jamais	rarement	à l'occasion	souvent
Sujets féminins	15,5 %	15,5 %	12,1 %	3,4 %
Sujets masculins	6,9 %	22,4 %	17,2 %	6,9 %
Total	22,4 %	37,9 %	29,3 %	10,3 %

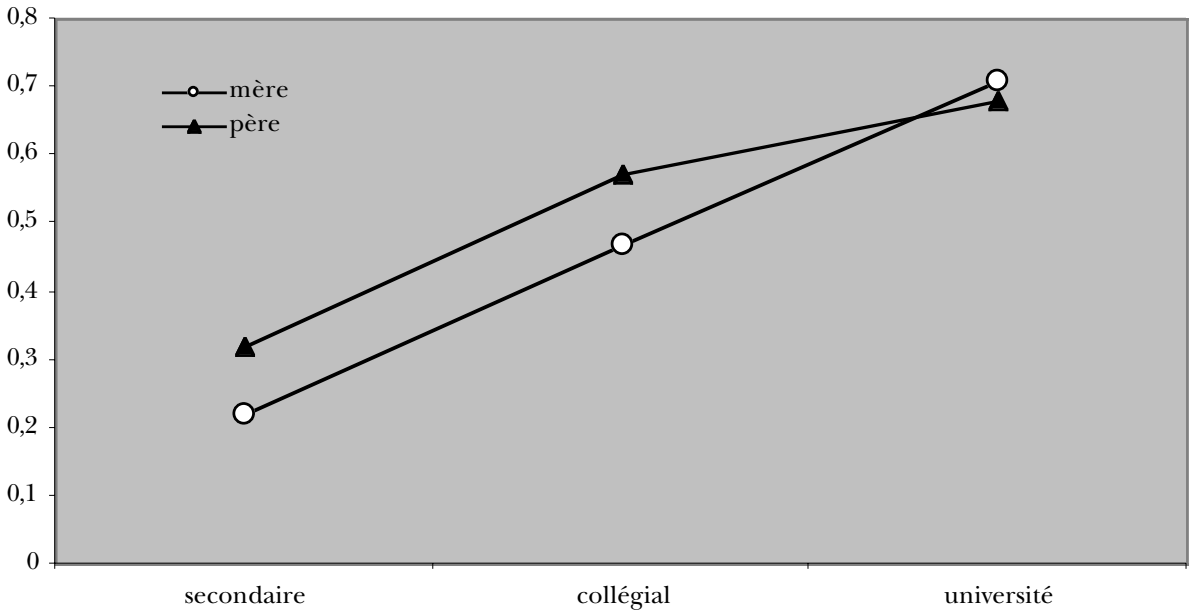
Le **contrôle parental** influence légèrement la perception globale de la violence (F : 4,697 $p < 0{,}005$) ; la relation apparaît sous la forme d'une courbe eu U inversé (∩). Ce sont les sujets dont les parents sont intervenus « à l'occasion » qui manifestent une plus grande sensibilité à la violence. Cet effet n'est toutefois pas relevé dans le cas de l'évaluation continue. On arrive à des résultats similaires pour chacun des deux films évalués.

Finalement, les analyses visant à examiner l'influence de la **scolarité des parents** ont démontré un effet probable sur la capacité des sujets à évaluer la violence.

La figure 7 est représentative des tendances généralement observées pour chacune des variables évaluées (moyenne de l'évaluation continue pour chaque film, moyenne de la perception globale de chaque film) en fonction de la scolarité des parents. Les seuils de signification sont atteints dans le cas de la perception globale du film *Le Plus Beau Métier du monde* (F : 3,634 $p < 0{,}05$) et de l'évaluation continue de la violence dans *Terminator II* (F : 7,316 $p < 0{,}005$) pour ce qui est de l'influence de la scolarité de la mère seulement. Les effets de la scolarité du père se manifestent sur les mêmes variables, mais ils sont atténués lorsqu'on atteint le niveau universitaire. Toutes les autres analyses présentent les mêmes tendances quant aux effets de la scolarité des parents mais n'atteignent pas le seuil de signification.

Figure 7

Moyenne de l'évaluation continue du film *Terminator II* en fonction de la scolarité des parents



Conclusion

Cette étude exploratoire avait pour principal objectif d'examiner si la perception de la violence faite par un expert diffère de celle qui est faite par de jeunes adolescents et d'analyser les facteurs liés à la capacité des sujets à en faire l'évaluation.

La plupart de nos sujets voient entre un et deux films par semaine (vidéocassettes, télévision, cinéma en salle) et plus de 10 % d'entre eux voient cinq films et plus sur une base hebdomadaire. Leur niveau d'exposition semble suffisamment élevé pour justifier les inquiétudes des intervenants, d'autant plus qu'une forte proportion des parents (> 60 %) – au dire des sujets – n'interviennent jamais ou rarement pour interdire l'écoute d'un film. Notre analyse montre qu'il n'y a pas de lien entre le niveau de consommation et le contrôle parental exercé sur le choix des films. Il n'y a pas non plus de corrélation entre le niveau de scolarité des parents et le contrôle exercé ou le niveau de consommation de leurs enfants. Raison de plus, diront certains, pour que la question ne soit pas confinée au seul cadre familial.

La comparaison des données de l'évaluation continue de l'expert à celle des jeunes adolescents relève plusieurs traits distinctifs. L'expert réagit plus rapidement – ce qui est normal, compte tenu de son expérience et de sa distanciation avec l'objet –, il détecte un plus grand nombre d'actes de violence, et ses évaluations sur l'échelle de violence sont toujours plus élevées. On constate également que les écarts entre les évaluations de l'expert et celles des sujets augmentent au fil du temps et que la violence de type psychologique est peu remarquée – en particulier des sujets masculins. La comparaison des deux modes d'évaluation (continue et globale) montre que les écarts entre l'expert et les sujets se réduisent lorsqu'on leur demande, après qu'ils eurent vu l'ensemble des séquences, d'en évaluer le niveau général de violence.

Les analyses n'ont pas permis d'établir l'existence de différences significatives entre sujets masculins et sujets féminins. Il est par ailleurs apparu que les sujets plus âgés perçoivent davantage la violence, et ce, tant lors de l'évaluation continue que lors de celle qui est faite *a posteriori*. L'exposition régulière à la fiction, mesurée par la consommation hebdomadaire de films, est associée à une relation en U inversé ($\cap$) où les sujets situés aux extrémités du spectre (aucun film / 5 films et plus par semaine) semblent moins détecter la violence que les autres. L'absence de consommation serait-elle signe d'un manque d'intérêt tel que ces sujets ne sont ni touchés ni préoccupés par ce qu'on les a obligés indirectement à faire, à savoir écouter et évaluer des extraits de films ? À l'inverse, les sujets qui voient un grand nombre de films sont-ils blasés, habitués aux représentations de la violence d'une manière telle que même *Terminator II* leur est apparu « ordinaire » ?

Nous avons aussi relevé une relation curvilinéaire ($\cup$) entre l'exposition antérieure au film *Terminator II* et l'évaluation de son niveau de violence. Les sujets qui voyaient ce film pour la première fois et ceux qui l'avaient déjà vu trois fois et plus se distinguent significativement de ceux l'ayant vu à une ou deux reprises. L'analyse fine des données permet même de voir qu'à l'avance, parfois, les sujets « connaissant le film par cœur » attribuaient des cotes de violence élevées aux scènes les plus marquantes du film. On peut raisonnablement conclure que ceux qui ont vu le film pour la première fois ont été secoués, voire choqués par certaines séquences, alors que les sujets qui ont vu le film en de très nombreuses occasions l'ont fait par intérêt certain, tout en étant pleinement conscients des scènes de violence qui y sont présentées.

Nous n'avons trouvé aucune relation entre le contrôle parental exercé sur les films que leurs enfants regardent et la sensibilité de ces derniers à la violence. Cette absence de relation est « dérangeante » car elle laisse sous-entendre

que l'interdiction n'a que peu ou pas d'effets éducatifs, à tout le moins sur la capacité des jeunes à repérer la violence dans les émissions de fiction. Par ailleurs, les corrélations obtenues entre l'évaluation continue et, dans une moindre mesure, la perception globale, avec la scolarité des parents semblent démontrer que le développement de la sensibilité et la reconnaissance de la violence peuvent résulter d'une éducation au quotidien.

Rappelons que cette étude n'avait pas pour objectif de vérifier des hypothèses précises quant à la perception de la violence par les jeunes adolescents dans les émissions de fiction. Les résultats obtenus justifient qu'on investigue davantage cette problématique particulière et l'emploi de la mesure continue comme instrument d'évaluation non obstrusive paraît suffisamment intéressante pour en justifier l'utilisation comme principal outil de collecte de données.

Bibliographie

Biocca, F., P. David, et M. West, *Continuous Response Measurement (CRM) : a computerized tool for research on the cognitive processing of communication messages*, Dans : Lang, A. (dir.), *Measuring psychological responses to media*, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, 1994.

Cameron, J., *Terminator II : Le jugement dernier*, film, Carolco Pictures, 1992.

de Guise, J. et G. Paquette, *La Violence à la télévision canadienne 1993-1998 : Analyse des émissions de fiction diffusées par les six réseaux généralistes*, rapport de recherche, Centre d'études sur les médias, 1999.

Gerbner, G. et N. Signorielli, *Violence profile, 1967 through 1988-1989: Enduring patterns*. Rapport de recherche, University of Pennsylvania, Annenberg School of Communications, 1990.

Gunter, B., *Media Research Methods : Measuring audiences, reactions and impact*, Sage Publications, London, 2000.

Gunter, B. et M. Wober, *The Reactive Viewer : A review of research on audience reaction measurement*, John Libbey & Company Ltd., London, 1992.

Lauzier, G., *Le Plus Beau Métier du monde*, film, Jean-Louis Livi, Film par Film, DD Productions Prima, Orly Films, Sedif, TF1 Films, 1996.

MSInteractive, 2000 : http://www.cinfo.com/content/home_int.htm

Paquette, G., *La Violence à la télévision canadienne*, dans : Jean-Michel Lacroix (dir.), Violence et télévision : autour de l'exemple canadien, Presses de la Sorbonne nouvelle, Paris, 1997.

Paquette, G. et Jacques de Guise, *Principaux Indicateurs de la violence présentée sur les réseaux généralistes de télévision au Canada*, Actes du colloque *La violence à la télévision et les jeunes : Pas de tuerie dans nos écoles donc pas de problèmes ?* pages 25 à 58, décembre 2002, Montréal.

Potter, W.J., *Media Literacy*, Sage Publications, Thousand Oaks, 1998.

Shaw, I. et D. Newell, *Violence on television programme content and viewer perception*, London: British Broadcasting Corporation, 1972. In : Gunter, B., *Media Research Methods : Measuring audiences, reactions and impact*, Sage Publications, London, 2000.

La violence à la télévision et les tendances de la criminalité au Canada

Marc Ouimet
professeur
École de criminologie
Université de Montréal

La plupart des théories en criminologie furent élaborées dans un contexte de hausse de la criminalité. Les explications des hausses du vol et de la violence étaient fort variées. Certains voyaient dans l'augmentation du nombre de crimes une amélioration de notre capacité à détecter et à enregistrer officiellement les incidents. D'autres croyaient que la hausse des statistiques indiquait une augmentation réelle de la criminalité et eurent recours à diverses explications pour en rendre compte. Tout y passa : la pauvreté et les inégalités sociales, le divorce et les familles monoparentales, les valeurs, la pornographie, la société de consommation, les occasions criminelles, la drogue, etc. Or, soudainement, le taux de criminalité en Amérique du Nord s'est stabilisé au début des années 1990 avant d'entreprendre une baisse qui perdure toujours. Nous ne commençons que maintenant à nous rendre compte de l'étendue de la situation, à la diagnostiquer et à l'expliquer.

L'hypothèse qui est examinée dans cet article est celle d'un lien causal entre la télévision, ou la violence à la télévision et la violence. Il y a dix ans, le psychiatre Brandon Centerwall (1992) publia un article traitant des effets de l'introduction de la télévision sur la violence entre 1945 et 1973. Cet article, montrant un lien entre télévision et homicide, est cité à répétition par ceux qui font la promotion d'une télévision devant contenir moins de violence. La preuve observée à l'échelle macro-sociologique par Centerwall est mise en relation avec de nombreuses expériences de laboratoire ainsi qu'avec une poignée d'études longitudinales pour montrer l'influence de la violence à la télévision sur le comportement violent.

Dans cet article, nous présentons d'abord les principales connaissances accumulées sur le lien télévision et violence. Ensuite, nous décrivons les tendances de la criminalité de violence qui sont observables au Canada au cours des cent et des quarante dernières années. Nous verrons si l'évolution de la criminalité, en particulier celle des dix dernières années, est compatible avec la thèse de la violence à la télévision comme facteur de délinquance. Ensuite, nous aborderons les explications des tendances de la criminalité et verrons si la télévision ou la violence à la télévision peuvent avoir joué un rôle dans ces tendances.

1. Télévision et violence

Les connaissances sur les liens entre la violence à la télévision et la violence sont issues de trois grands champs de recherche : les études expérimentales ou quasi expérimentales, les études corrélationnelles et longitudinales et les études macro-sociologiques. Une difficulté qui ressort souvent est le fait que les chercheurs ne distinguent pas toujours entre l'activité de regarder

la télévision et celle d'y être exposé à un contenu violent. Une autre difficulté générique est liée à la difficulté de différencier entre l'effet de divers types de violence télévisuelle, selon les genres d'émissions comme les dessins animés, les longs métrages, les nouvelles télévisées ou les *reality shows*. James Potter (1999) traite de ces questions.

Une confusion possible peut venir de la définition que l'on donne au mot violence. Pour un criminologue, la violence se limite aux actes prohibés par le Code criminel qui causent un dommage évident à autrui (Cusson, 1981) et qui atteignent réellement ou potentiellement la personne dans son intégrité physique. L'acte violent, tel qu'il est défini par nos lois, se présente sous la forme d'homicide, de tentative de meurtre, d'agression sexuelle, de voies de fait ou de vol qualifié. Ainsi, la violence psychologique ou les comportements immoraux, disgracieux, mesquins ou discriminatoires ne sont pas à proprement parler criminels et ne doivent pas être considérés à l'intérieur d'une théorie sur la violence télévisuelle et la violence criminelle.

C'est Gerbner (Gerbner et Gross, 1976) qui s'est le premier intéressé à mesurer la quantité de programmation violente dans les médias. Déjà, on remarqua au début des années 1970 que la télévision avait son lot de contenu violent. Huston *et al* (1992) estiment que, si un enfant regarde entre deux et quatre heures de télévision chaque jour, il aura été exposé à environ 8 000 meurtres et plus de 100 000 actes violents avant d'atteindre 18 ans. Le film *Die Hard* à lui seul comporte 264 morts violentes (Donnerstein et Linz, 1995). Des études menées annuellement permettent de connaître l'évolution de ce phénomène. Si la violence télévisuelle des années 1970 fait en quelque sorte sourire (de *Batman* à *Dirty Harry*) en comparaison de ce qui est présenté aujourd'hui, il ne fait aucun doute que la quantité d'heures d'émissions jugées violentes n'a fait qu'augmenter depuis le début de la télévision. Au cours des 20 dernières années, la diversification des chaînes de télévision avec la télé par câble ou maintenant par satellite permet aux amateurs d'émissions violentes un choix étendu, à toute heure du jour ou de la nuit. L'étude de Gosselin *et al.* (1997) montre que la prévalence de la violence à la télévision au Canada se rapproche de celle qui est présentée aux États-Unis.

Mais ce qui est présenté au petit écran n'est rien comparativement à ce qui est proposé aujourd'hui dans les jeux vidéo d'ordinateurs personnels ou de consoles de jeux. Dans certains de ces jeux, l'enfant est le héros qui doit combattre une variété d'ennemis comme des momies, des monstres ou des terroristes. Les haches, chaînes, couteaux et fusils sont utilisés pour faire jaillir le sang ou couper les têtes des opposants. Encore très peu d'études montrent les conséquences de ces jeux sur le comportement violent.

1.1 Les études expérimentales

Quelques années après l'introduction de la télévision dans les foyers, soit au Canada et aux États-Unis durant la période d'après-guerre, des chercheurs se sont intéressés aux répercussions de l'exposition à ce nouveau médium sur le comportement humain. Bandura, Ross et Ross (1963) menèrent une expérience dans laquelle on montrait à des enfants des images d'un modèle qui frappait et punissait une poupée gonflable (*Bobo the plastic doll*). Les enfants étaient alors observés dans un milieu social avec d'autres enfants et les comportements agressifs étaient enregistrés. Ce genre d'étude a été répété d'innombrables fois avec des groupes variés et des environnements différents, avec la plupart du temps des résultats indiquant un effet positif de l'exposition sur les comportements agressifs (Murray, 1980). Richard Felson (1996) traite en détail des résultats des études expérimentales et explique pourquoi ce qui est observé lors d'expériences ne peut faire l'objet de généralisations dans la vie courante.

En fait, personne ne doute que le fait de montrer des images vidéo violentes à des enfants conduit dans les minutes suivantes à une augmentation des batailles à l'amiable et éventuellement à des conflits. Toutefois, le lien entre cette augmentation temporaire d'énergie et la délinquance ou la violence est loin d'être clair.

1.2 Les études corrélationnelles et longitudinales

Il y a eu de nombreuses études corrélationnelles publiées sur la télévision et la violence. Freedman (1984) indique que la majorité des études trouvent des corrélations variant de 0.10 à 0.20 entre l'exposition à des images violentes et les comportements délinquants. Toutefois, il est clair que, si certains peuvent voir dans ces corrélations un effet causal, d'autres y verront une relation artificielle. La relation artificielle prendrait deux chemins : soit que les jeunes qui ont une plus grande propension à la violence ont aussi un goût de la violence à la télévision plus développé et s'y exposent davantage, soit que les parents plus négligents ne contrôlent pas le contenu ou les heures d'écoute de leurs enfants et que la négligence parentale est associée à la délinquance.

Gosselin *et al.* (1997) ont analysé l'influence de l'exposition à la télévision d'un échantillon d'étudiants universitaires sur les perceptions du niveau de violence dans la société et sur le niveau de peur d'être victime d'une agression. Les résultats montrent que l'exposition est positivement liée aux cognitions relatives au niveau de dangerosité de la vie en société et ces cognitions sont liées au niveau de peur de violence. Toutefois, l'exposition à la télévision n'a pas d'effet direct sur la peur du crime.

De manière à tenter de résoudre les problèmes de causalité, certains ont mené des études longitudinales des conséquences à long terme de l'exposition à la violence télévisuelle sur la délinquance. La principale étude longitudinale de l'influence de la télévision est celle de Huesman *et al.* (1984) qui mise sur un échantillon de 875 jeunes recrutés en 1960, dont 427 furent interviewés à nouveau en 1970 et 409 en 1982. Pour l'échantillon de 1960, il existait une corrélation positive entre l'exposition à des émissions de télévision violentes à 8 ans et une mesure de violence perçue par les amis de la classe. La corrélation n'était plus visible entre les mesures d'exposition à 8 ans et la violence à 18 ans, mais la relation réapparut entre l'exposition à 8 ans et le casier judiciaire adulte à 31 ans avec une force somme toute étonnante comme en témoigne un coefficient de corrélation de 0,31. Ces effets seraient observables uniquement pour les garçons. Toutefois, les auteurs mentionnent que l'échantillon est petit, que l'effet statistique est petit et que la corrélation ne reflète que le fait que quelques jeunes qui regardaient beaucoup d'émissions violentes avaient accumulé un dossier criminel en tant qu'adulte. Bref, les auteurs indiquent que les résultats sont plus suggestifs qu'autre chose. Le fait que la corrélation ait disparu à 18 ans mais qu'elle ait réapparu à 30 ans est un résultat surprenant qui oblige les auteurs à recourir à une explication pour le moins spéculative (c'est-à-dire que le vrai effet de l'exposition à la violence télévisuelle se fait sentir seulement plus tard dans la vie).

Les études longitudinales constituent un avancement important dans le développement des connaissances. Toutefois, elles ne permettent pas d'établir la causalité entre les phénomènes même si ceux-ci sont éloignés dans le temps. En fait, si l'exposition à 8 ans est liée à la criminalité adulte, cela ne veut pas dire que l'exposition y est causalement reliée. En fait, ici se pose le problème de l'effet de sélection individuelle (*self selection biais*), soit que les jeunes qui ont des caractéristiques particulières écoutent plus de télévision violente, et que ces mêmes caractéristiques sont liées au développement de la délinquance. Par exemple, les enfants hyperactifs peuvent consommer plus de violence télévisuelle et avoir plus de risques de devenir délinquants, ce qui fait croire à une relation entre télévision et délinquance.

En criminologie, il existe de nombreuses études longitudinales sur le comportement délinquant, tant au Canada, aux États-Unis qu'en Europe. Les marqueurs de délinquance sont bien connus. Le tableau 1 présente un résumé de ces facteurs qui sont énoncés dans un document à grande diffusion de l'*Office of Juvenile Delinquency Prevention*, organisme du *National Institute of Justice* américain.

Tableau 1

Les principaux prédicteurs de la délinquance (Hawkins *et al.*, 2001)

<table>
<tr><td colspan="2">Facteurs individuels
Complications lors de l'accouchement et problèmes physiques à la naissance
Hyperactivité, difficulté de concentration
Agressivité
Comportements violents en bas âge (entre 2 et 5 ans)
Attitudes et valeurs favorisant le comportement délinquant</td></tr>
<tr><td>Facteurs familiaux
Violence contre les enfants
Faible participation des parents
Conflits parentaux et violence
Discipline incohérente
Consommation d'alcool et de drogues
Séparation des parents</td><td>Facteurs scolaires
Résultats scolaires faibles
Faible investissement scolaire (aspirations)
Comportements perturbateurs
Fréquents changements d'école
Abandon scolaire</td></tr>
<tr><td>Facteurs relationnels
Fratrie délinquante
Amis délinquants
Participation à un gang</td><td>Facteurs environnementaux
Pauvreté du milieu social
Désorganisation sociale
Présence de drogues dans le quartier
Adultes criminels dans le quartier
Exposition à de la violence dans la rue</td></tr>
</table>

Le tableau 1 montre que les facteurs de délinquance peuvent être regroupés sous cinq dimensions, soit les facteurs individuels, familiaux, scolaires, relationnels et environnementaux. L'exposition à la violence est présente en plus d'un endroit, notamment dans la violence parentale contre les enfants, les conflits parentaux et l'exposition à la violence dans la rue. Il n'est pas fait mention dans ces facteurs de la violence dans les médias. L'absence de cette variable n'est pas étonnante puisque les grandes études longitudinales ne présentent pas de données relatives à la télévision dans leurs modèles.

En résumé, il n'existe pas de résultats de recherche issus des études longitudinales solides qui permettent d'appuyer la présence d'un lien causal entre l'exposition à la violence télévisuelle et la délinquance. Le problème de la sélection individuelle est si important qu'il sera difficile d'établir l'effet indépendant de l'exposition à la violence télévisuelle sur le comportement violent.

1.3 Les études macro-sociologiques

Les études de nature macro-sociologique sont celles qui nous intéressent plus particulièrement dans le présent article. Vers la fin des années 1980 et au début des années 1990, le psychiatre Brandon Centerwall publia une série d'articles sur les répercussions de l'arrivée de la télévision sur le niveau de violence de la société (1992, 1993). Il tire son inspiration de Joy, Kimball et Zaback (1986) qui étudièrent le comportement des jeunes de trois villes canadiennes, dont une appelée Notel, qui n'a reçu le signal de la télévision qu'en 1973 en raison de difficultés techniques. Il semble que les comportements violents des 45 jeunes, rencontrés avant et après l'arrivée de la télévision, aient augmenté plus rapidement que ce qui est observable pour les jeunes des autres villes. Centerwall (1992) s'intéressa à l'évolution de la criminalité aux États-Unis, au Canada et chez les Blancs en Afrique du Sud. L'intérêt pour ce dernier pays est l'arrivée tardive de la

télévision en raison d'opinions divergentes des décideurs quant aux questions linguistiques et culturelles. Il montre que l'arrivée de la télévision au début des années 1950 au Canada et aux États-Unis a été suivie dans les 10 à 15 ans par une hausse spectaculaire de l'homicide, alors que la tendance pour l'homicide en Afrique du Sud est restée stable pendant la période 1945-1974. En ces termes, l'auteur indique : « It is concluded that the introduction of television in the 1950s caused a subsequent doubling in the homicide rate, i.e., long term exposure to television is a causal factor behind approximately one half of the homicides committed in the United States ». Centerwall indique aussi que la télévision serait à l'origine de la moitié des viols, voies de fait et autres violences interpersonnelles.

Les interrogations sur l'analyse de Centerwall sont nombreuses. D'abord, plusieurs études montrent que le taux d'homicides des années 1950 était particulièrement bas, alors que le taux d'homicides du début du siècle était pratiquement comparable à celui d'aujourd'hui (Gurr, 1989). Ensuite, pourquoi Centerwall s'est-il limité à 1974 ? Pourquoi choisir les Blancs d'Afrique du Sud qui représentent une population atypique à tous points de vue ; et du même coup ne pas regarder du côté d'autres pays comme l'Angleterre ou la France ? Zimring et Hawkins (1997) ont repris le modèle de Centerwall appliqué à des pays européens pour voir que le taux d'homicide n'avait pas augmenté 10 ou 15 ans après l'arrivée de la télévision. Que faire du récent déclin de l'homicide au Canada et aux États-Unis (Ouimet, 2002) ? Jensen (2001), dont le titre de l'article est révélateur, « Invention of Television as a Cause of Homicide : The Reification of a Spurious Relationship », a aussi réfuté le modèle de Centerwall basé sur les données plus récentes des trois pays choisis par ce dernier.

Il existe d'autres travaux de nature macrosociologique qui traitent des liens entre la violence dans les médias et la violence. Hennigan *et al.* (1982) ont analysé la criminalité de différentes villes américaines à un moment où certaines avaient la télévision et d'autres pas. Aucune différence entre ces villes ne fut soulevée. Phillips et Hensley (1984) ont étudié les répercussions de certains événements télévisuels sur le nombre d'homicides observés aux États-Unis et montrent que le nombre de meurtres augmente à la suite de combats de boxe de championnat fortement publicisés. Baron et Reiss (1985) montrent que ce que Phillips et Hensley ont mesuré est lié à des éléments comme le jour de la semaine. De plus, s'il y a un lien entre les combats de boxe ou les joutes de la *National Football League* et la violence, ce lien peut être attribuable à la plus grande consommation d'alcool à ces moments. Bref, les études d'imitation entre la télévision et la violence ne sont pas très convaincantes.

En résumé, la démonstration offerte par Centerwall des conséquences de la télévision sur l'homicide est médiocre. De plus, le fait de passer des résultats agrégés à des réalités individuelles expose le chercheur à commettre l'erreur écologique (Robinson, 1950). Ce qui inquiète, c'est plutôt l'effet qu'ont semblé avoir ses résultats sur l'opinion publique ou dans le discours d'entrepreneurs moraux partis en croisade contre la violence à la télévision. Le journaliste indépendant Richard Rhodes (1999) montre bien que les résultats des études comme celle de Centerwall sont colportés par une série de personnes et groupes de pression qui cherchent à limiter le contenu violent à la télévision ou dans les productions d'Hollywood. C'est ainsi qu'une série comme les *Power Rangers* a été bannie des ondes canadiennes en 1994.

. . . . . .

2. Les tendances à long terme de la criminalité au Canada

La question de l'évolution de la criminalité en longue période est utile à la compréhension des tendances plus actuelles. Les dix, vingt ou trente dernières années doivent être comprises comme la continuation de mouvements s'étalant sur de très longues périodes. Maurice Cusson (1997) a comparé l'homicide en Europe au Moyen Âge et au XVIII^{e} siècle à l'homicide d'aujourd'hui. Passant en revue les études dispo-

nibles sur le sujet, il indique que le taux d'homicide vers 1600 pouvait se situer aux environs de 15 par 100 000 habitants en France et en Angleterre. L'Américain Gurr (1989) s'est intéressé à l'histoire de la criminalité violente et conclut de ses travaux que la criminalité de violence entre 1830 et 1970 dans les pays occidentaux peut être représentée par une courbe en « U ». La criminalité était relativement fréquente au XIX^{e} siècle et a amorcé une descente pour atteindre son plus bas niveau au milieu du XX^{e} siècle, avant de remonter. La remontée de la criminalité des années 1960 aux années 1990 peut être interprétée comme un soubresaut dans un processus graduel de pacification des mœurs et d'une intolérance toujours grandissante face à la violence. Il serait trop long ici d'examiner l'ensemble des facteurs pouvant expliquer cette lente pacification des mœurs, mais il est relativement certain que ce processus est étroitement lié à l'évolution des valeurs de la population (Elias, 1939).

Pour analyser l'évolution de la criminalité sur une longue période, il faut se fier aux statistiques officielles sur l'homicide. Malgré ses limites, le taux d'homicide renseigne bien sur le niveau général de violence d'une société puisque les meurtres se produisent le plus souvent dans le contexte d'autres crimes (vol qualifié, transactions douteuses, violence conjugale, agression sexuelle...). La figure 1 (page suivante) illustre l'évolution comparative du taux d'homicide au Canada et aux États-Unis de 1901 à 1999 (voir Ouimet 1994 pour les sources de données du graphique).

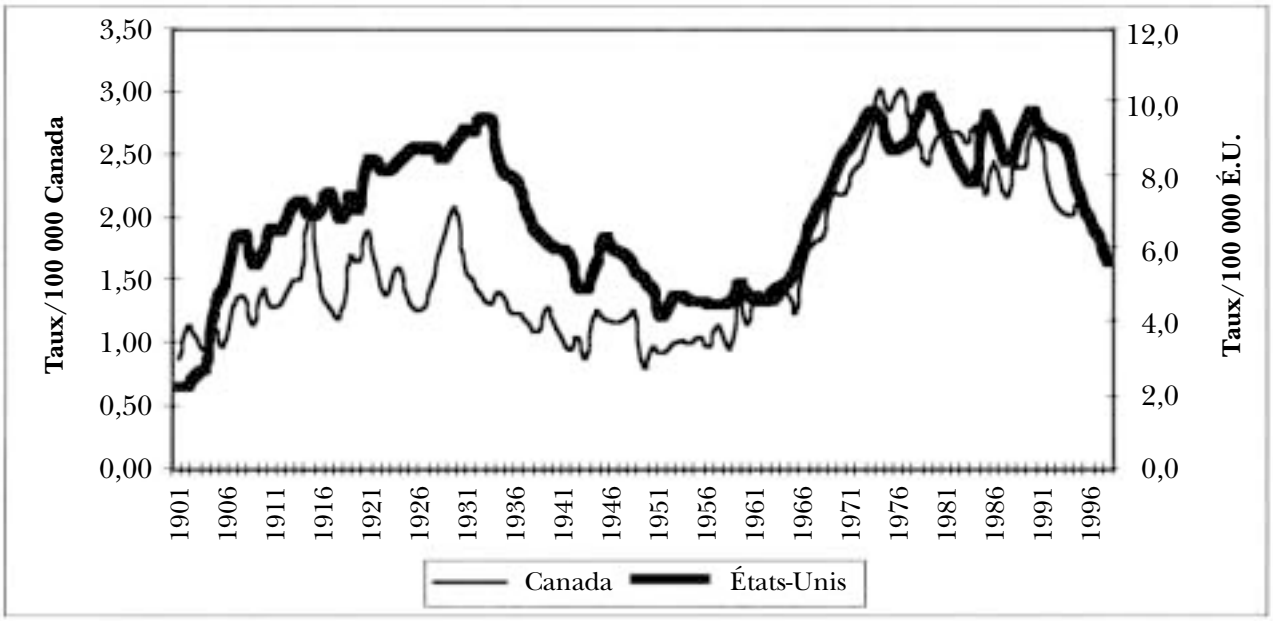
La figure 1 montre d'abord que l'homicide a augmenté au Canada et aux États-Unis entre le début du XX^{e} siècle et les années 1930 avant de diminuer pour atteindre un creux historique durant les années 1950. Les années 1950 sont, pour certains, les années de la « grande noirceur » intellectuelle, mais, du point de vue social, c'était plutôt une période phare. L'économie roulait, les gens travaillaient, la famille était solide et les comportements étaient très encadrés par la société civile et religieuse. Soudainement, le nombre d'homicides a explosé durant les années 1960 pour atteindre un plateau autour de 2,7/100 000 habitants qui dura de 1975 à 1990. Depuis, c'est la débâcle. Le taux d'homicide a dégringolé pour se situer maintenant à près de 1,6 au Canada.

Quand on compare la violence homicidaire entre le Canada et les États-Unis, celle-ci est entre trois et quatre fois plus prévalente aux États-Unis qu'au Canada sur l'ensemble de la période. D'ailleurs, le ratio de 1962 à 1999 est en moyenne de 3,6 et l'équation Y (ratio) = 3,669 – 0,0035 (année) est non significative, ce qui permet de rejeter l'hypothèse de la convergence entre les deux pays émise par Lenton (1989) et correctement rejetée par Hagan (1991). Dans un article sur cette question, nous avons établi (Ouimet, 1999) que les différences entre le Canada et les États-Unis s'expliquaient principalement par une concentration plus grande de personnes défavorisées dans les grands centres urbains américains (c'est-à-dire les ghettos) et par la disponibilité beaucoup plus grande d'armes à feu aux États-Unis. On notera que la programmation télévisuelle entre les deux pays, en termes de violence, est probablement comparable.

La thèse de Centerwall (1992, 1993) sur les répercussions de l'introduction de la télévision comme facteur de hausse de l'homicide résiste mal à l'étude de l'évolution de l'homicide sur une longue période. D'une part, le taux d'homicide était élevé au début du siècle alors que la télévision était absente. D'autre part, le taux d'homicide a plafonné à partir de 1975, alors que la télévision a continué de progresser dans les années 1960 et 1970, soit avec la multiplication des postes de télévision dans les foyers et l'arrivée de la télévision par câble (l'homicide aurait dû poursuivre sa hausse). Le choix de la période 1945-1974 par Centerwall, période de hausse, paraît donc trompeur. Finalement, comment l'hypothèse d'un effet causal de la télévision peut-il rendre compte de la baisse importante de l'homicide au cours de la dernière décennie ? À l'instar de Jensen (2001) ou Zimring et Hawkins (1997), nous devons rejeter l'hypothèse d'un lien entre la télévision et l'homicide.

Figure 1

Évolution du taux d'homicide au Canada et aux États-Unis de 1901 à 1999



. . . . . .

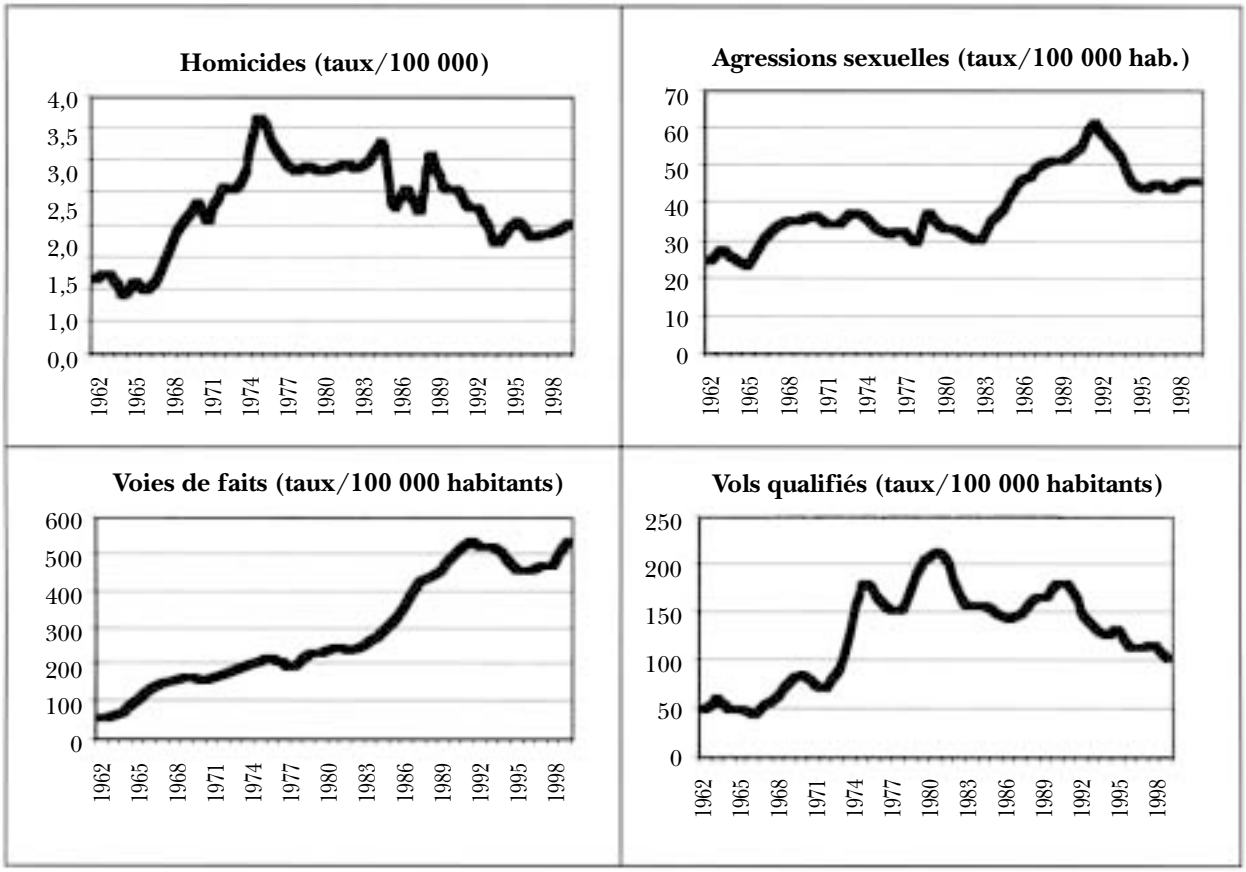
3. Les tendances à moyen terme de la criminalité au Québec

Nous possédons des données fiables sur l'ensemble de la criminalité enregistrée au Canada depuis 1962 grâce au programme de la Déclaration uniforme de la criminalité de Statistique Canada. Avec ce système, il est possible de connaître pour l'ensemble du pays et pour chaque province le nombre d'infractions enregistrées par les services de police selon une catégorisation relativement fine. Bien sûr, toute la criminalité commise n'est pas officiellement enregistrée puisque certaines infractions passent inaperçues, certaines victimes ne jugent pas nécessaire de déclarer à la police leur victimisation ou les policiers informés d'une situation jugent qu'il n'y a pas lieu de constituer une affaire criminelle. Bref, il y a un chiffre noir de la criminalité qui varie sensiblement d'un type d'infraction à l'autre. Pour certains crimes, comme le meurtre ou le vol de véhicule, pratiquement tous les crimes sont enregistrés. Pour d'autres conduites, comme les voies de fait ou les petits vols, seule une fraction des infractions est rapportée. Des variations dans le taux de reportabilité doivent être considérées pour une interprétation des tendances. Pour plus de détails sur les questions de validité des données, voir Ouimet (2000).

La figure 2 présentée à la page suivante illustre l'évolution du taux de criminalité pour les infractions de violence au Québec de 1962 à 2000. Regardons d'abord plus en détail l'évolution du taux d'homicide pour le Québec de 1962 à 2000. Après la hausse de 1966 à 1975 (sommet de 225 homicides), il y eut une période de stabilité autour de 3/100 000 personnes de 1978 à 1990. Le taux d'homicide se situe depuis 1993 à

Figure 2

L'évolution des crimes de violence au Québec de 1962 à 2000



environ 1,9/100 000 (soit environ 140 homicides). Les dernières années semblent montrer une stabilité du taux.

Le taux de viol est resté relativement stable de 1970 à 1983, soit l'année où la loi a été modifiée (de viol au concept plus large d'agression sexuelle). Le taux a augmenté durant les années 1980, parce que de nouveaux comportements tombaient sous le coup de la loi, plus de victimes dénonçaient leur agresseur et plus d'agressions sexuelles furent commises (Ouimet et Tremblay, 1993). Après une pointe vers 1992, le taux a diminué pour maintenant se stabiliser.

Les voies de fait présentent une courbe atypique. Le taux a augmenté sans cesse de 1962 à 1991, avec une augmentation rapide durant les années 1980. Il est probable que, les valeurs changeant, de plus en plus de victimes de violence physique dénoncèrent leur agresseur durant les années 1980, particulièrement dans les cas de violence conjugale. Mais il est aussi probable que le nombre d'agressions ait augmenté réellement durant les années 1980, en raison du nombre important de jeunes adultes dans la population, des conflits conjugaux menant au divorce et des difficultés économiques. Le taux a diminué durant la majeure partie des années 1990. Il appert toutefois que l'année 2000 marque une nouvelle hausse (de l'ordre de 2000 cas).

La courbe des vols qualifiés montre une évolution proche de celle de l'homicide : hausse durant les années 1960 et 1970, plafond en 1981 (Montréal était alors une capitale nord-américaine du vol de banque). Le taux a diminué durant les années 1980, a connu une hausse momen-

tanée autour de 1991 au moment de la récession et est en nette diminution par la suite. Une explication à ce phénomène est que les coûts des vols qualifiés en nombre d'années de prison sont tellement élevés que les voleurs ont changé de cible. Aussi, avec l'augmentation fulgurante de l'utilisation de l'argent de « plastique » et l'augmentation des mesures anti-crimes, telles les caméras de surveillance, les braqueurs professionnels se font de plus en plus rares.

Dans l'ensemble, la criminalité a nettement diminué au Québec durant les années 1990. Examinons maintenant les tendances pour une variété de crimes en comparant le Québec, l'Ontario, le Canada et les États-Unis. Le tableau 2 indique le taux de criminalité pour six infractions particulières en différents endroits (Ouimet, 2002).

Tableau 2

Différence du taux de criminalité pour différents endroits en 1991 et 1999

	Québec	Ontario	Canada	États-Unis
Homicides	-35 %	-46 %	-43 %	-42 %
Agressions sexuelles	-18 %	-31 %	-31 %	-23 %
Voies de fait	-23 %	-32 %	-23 %	-45 %
Vol qualifié	-40 %	-23 %	-23 %	-22 %

On constate d'abord que le taux d'homicide a, entre 1991 et 1999, diminué de 35 % au Québec, de 46 % en Ontario, de 43 % au Canada et de 42 % aux États-Unis. Le constat que l'on doit émettre est le suivant : la criminalité, sous la plupart de ses formes, a diminué de manière importante durant les années 1990 au Québec, mais aussi en Ontario, au Canada et aux États-Unis. La baisse est donc généralisée.

La criminalité au Québec et au Canada se situe à un niveau médian lorsqu'elle est comparée à celle des démocraties occidentales. Si le taux d'homicide au Canada se situe autour de 2,0 par 100 000 habitants, il est environ quatre fois moindre que le taux d'homicide aux États-Unis, mais légèrement plus élevé que celui qui est observé en Angleterre, en France, en Italie ou en Espagne. Le taux d'homicide de plusieurs pays d'Amérique centrale, d'Amérique du Sud ou d'Afrique est nettement supérieur à celui du Canada ou même des États-Unis. Mayhew et van Dijk (1997) qui ont mené un sondage international de victimisation montrent que la probabilité de victimisation annuelle, tous crimes confondus, est comparable pour les principaux pays industrialisés : 25 % pour le Canada et la France, 24 % pour les États-Unis ou la Suède et 31 % pour l'Angleterre.

. . . . . .

4. Les tendances de la violence chez les jeunes

La thèse de l'influence de la violence télévisuelle sur la criminalité peut être vérifiée sur la prévalence et la fréquence des comportements délinquants chez les adolescents. Il est possible que l'exposition à des contenus violents fasse l'objet d'un effet d'imitation ou d'apprentissage par les jeunes sans que cet effet soit visible pour l'ensemble de la criminalité qui, elle, est surtout déterminée par la criminalité des adultes. La délinquance chez les jeunes est fort répandue. Fréchette et LeBlanc (1986) montrent à partir d'un sondage populationnel que plus de 80 % des adolescents avouent avoir commis au moins une infraction au Code criminel au cours des 12 mois précédant l'enquête. En fait, 81 % des adolescents de 1985 avaient commis au moins un acte comparativement à 84 % en 1974 (LeBlanc et Tremblay, 1988), et les différences entre les deux périodes pour les crimes plus graves ne sont pas significatives.

Les données officielles de la criminalité comprennent des informations concernant le nombre d'adolescents de 12 à 17 ans qui sont accusés annuellement en vertu du Code criminel. Ce nombre annuel peut être mis en rapport avec la population des 12 à 17 ans pour fournir un taux de délinquance juvénile. Il faut interpréter avec

de nombreuses précautions les chiffres concernant les jeunes puisqu'il s'agit de données sur les auteurs présumés qui sont accusés. Pour les crimes dont on identifie un ou des suspects, les policiers ne sont pas tenus de porter des accusations, soit que la preuve est limitée, soit que les policiers utilisent leur pouvoir discrétionnaire et ne font qu'avertir le jeune ou soit que le jeune est déjudiciarisé.

Bien que le nombre de jeunes accusés d'homicide fluctue annuellement, il n'y a pas de tendance particulière depuis 1978. Le taux de jeunes accusés pour vol qualifié est relativement stable entre 1975 et aujourd'hui, alors que le taux de jeunes accusés pour introduction avec effraction et vol de véhicule est en nette diminution depuis les vingt dernières années. En ce qui concerne les deux autres crimes de violence, soit les agressions sexuelles et les voies de fait, les tendances indiquent de fortes croissances durant les années 1980. Toutefois, LeBlanc (1999) explique que les nouvelles dispositions législatives en ce qui concerne les mineurs, notamment la Loi sur les jeunes contrevenants durant les années 1980, ont fait en sorte que les policiers décidèrent d'accuser une plus grande proportion de jeunes apparemment responsables de crimes de violence, sentant que c'était au tribunal des mineurs de statuer dans le cas des jeunes violents (ils utilisent moins souvent leur pouvoir discrétionnaire).

Dans ses travaux sur la question de l'évolution de la délinquance des jeunes, LeBlanc ne note pas de différences dans l'étendue de la délinquance entre les jeunes des années 1970 et ceux des années 1980. La prévalence générale de la délinquance est comparable. Ce qui change, selon ce dernier, c'est que la fréquence individuelle d'actes délictueux de certains jeunes se serait accrue, soit qu'un petit nombre de jeunes délinquants commettent plus d'actes violents annuellement qu'auparavant. De plus, selon LeBlanc (1999), les jeunes délaissent de plus en plus les crimes contre la propriété au profit des crimes contre la personne, surtout les crimes d'agression.

5. Les explications de la baisse généralisée du crime

Plusieurs chercheurs se penchent actuellement sur les causes de la diminution de la criminalité aux États-Unis. Dans un ouvrage collectif récent, Alfred Blumstein et Joel Wallman (2000) ont demandé à des experts de traiter des hypothèses circulant à ce sujet, soit l'approche démographique, l'approche de l'incarcération et l'approche d'une police plus agressive. L'approche démographique a été analysée par Steffensmeier et Harer (1999) qui indiquent que la démographie a joué un rôle négligeable dans la baisse de la criminalité durant les années 1990. Nous croyons toutefois que l'analyse des auteurs est mal spécifiée et aurait pu donner un poids plus grand à cette variable (Ouimet et Blais, 2002). Spelman (2000) a étudié les rapports entre la hausse de l'incarcération et la baisse de la criminalité et conclut qu'aux États-Unis 25 % de la baisse est attribuable à une augmentation de l'incarcération. Eck et Maguire (2000) ont examiné les répercussions des nouvelles méthodes policières (politique de tolérance zéro, patrouilles de recherche d'armes à feu, système Compstat…) mais ils indiquent que les initiatives entreprises localement ne peuvent expliquer les baisses observées pratiquement partout.

Dans une perspective comparative, on peut se poser la question si les facteurs invoqués pour expliquer les baisses aux États-Unis se sont aussi produits au Canada ? D'abord, l'explication démographique peut avoir joué au Canada parce que le *baby-boom* a été plus fort au Canada qu'aux États-Unis (Foote, 2000). Toutefois, l'explication de l'incarcération et de la police plus agressive ne peut être invoquée pour le Canada. Durant les années 1990, le taux d'incarcération a diminué de 3 % au Canada et le taux d'encadrement policier a aussi diminué de 3 %.

Il semble que six grands facteurs expliquent la baisse de la criminalité au cours des dernières années au Canada (Ouimet et Blais, 2002). D'abord, l'importance démographique du groupe d'âge le plus criminalisé, celui des 15 à 35 ans, a fortement diminué au cours des années 1990 : moins de jeunes adultes, moins de crimes. Ensuite, depuis quelques années, les perspectives d'emploi pour les jeunes se sont améliorées. En particulier, l'intégration massive des jeunes dans le monde du travail à temps partiel procure de l'argent et occupe le temps de ceux-ci, mais surtout les intègre plus rapidement dans la vie adulte. Dans cette lignée, la prolongation de la durée des études peut avoir joué un rôle. La troisième explication est celle d'une plus grande probabilité d'accusation des personnes ayant commis un délit. D'une part, les victimes rapportent plus souvent leur mauvaise expérience à la police et cette dernière est de plus en plus efficace dans l'identification des criminels et dans la constitution des dossiers d'enquête (grâce notamment à l'utilisation accrue de technologies). La quatrième explication est celle de la diminution de la criminalité ! Puisqu'une partie importante de la criminalité, notamment de violence, se produit dans le contexte d'infractions moins sérieuses, une baisse des petits crimes engendre une baisse des crimes violents. D'autre part, une baisse de la criminalité entraînera une baisse de la criminalité de l'année suivante puisque les risques d'appréhension, de condamnation et d'incarcération augmenteront alors. La cinquième explication est celle de l'effet anti-crime des développements technologiques dans différents secteurs d'activité (de la diminution de l'usage de l'argent liquide à la sécurisation des transactions électroniques, aux contrôles d'accès et à la télésurveillance, de l'ADN aux banques de données sur les criminels connus).

De manière plus générale, Rosenfeld (2000) indique que la baisse de la criminalité aux États-Unis peut être interprétée à l'aide du processus de civilisation d'Elias (1939). Les années 1980 et 1990 se sont caractérisées sur le plan social par toute une série de campagnes de sensibilisation face aux comportements violents ou dangereux. Que l'on parle d'abus sexuel, de violence conjugale ou de conduite en état d'ébriété, le message est le même. Il faut respecter l'autre et la violence à son égard est inacceptable. Le recours à une explication de « changement de valeurs » est délicat pour un chercheur parce qu'il est difficile à établir empiriquement. Il faut donc interpréter l'explication générale suivante comme un modèle à l'état d'hypothèse. Durant les années 1950, l'*ethos* dominant était le contrôle personnel, la contrainte et le respect. Soudainement, avec les années 1960 et 1970 et l'arrivée massive des jeunes dans la société, l'*ethos* dominant – certains diront pathos – a changé (Wilson et Herrnstein, 1985). Ce fut l'époque de la libre expression personnelle, de l'abandon des contraintes et de la libéralisation. Les familles ont éclaté, les écoles se sont transformées et les jeunes adoptaient des comportements et des attitudes rebelles. La télévision a certainement agi comme courroie de transmission à ces nouvelles valeurs.

Ce n'est qu'avec les années 1980 et 1990 qu'un nouvel *ethos* s'est installé, caractérisé par la modération en matière d'alcool, de drogues, de relations sexuelles ou d'usage de tabac. Le nouveau conservatisme a fait en sorte que des comportements acceptés, ignorés ou tolérés dans une période libérale sont maintenant devenus proscrits par la culture. La Révolution tranquille a eu comme effet pervers une augmentation importante de la criminalité qui a duré 20 ans. La vague est maintenant terminée. Encore une fois, la télévision a été un moyen central qui a permis de faire connaître le nouveau message. D'innombrables émissions de télévision traitant de la violence, de l'abus sexuel, de la violence conjugale ou de l'enfer de la drogue ont permis de sensibiliser le public à ces problèmes.

. . . . . .

Conclusion

Si l'idée que la télévision et la violence à la télévision causent directement ou indirectement la violence est partagée par plusieurs cher-

cheurs et même une majorité de la population, ce n'est certainement pas parce que la relation a été démontrée et validée scientifiquement. Les recherches sur la relation entre la violence à la télévision et la violence dans la société ne réussissent pas à nous convaincre. On trouve des exemples, des contre-exemples, des résultats incohérents et contradictoires et beaucoup de devis de recherche de qualité douteuse. Les études expérimentales, corrélationnelles ou macro-sociologiques sur le sujet procurent des résultats, qui, à la lumière d'autres facteurs, paraissent bien faibles. En effet, les études développementales mettent en lumière de manière non équivoque les conséquences de plusieurs facteurs dans l'étiologie du comportement délinquant et violent des personnes. L'accumulation pure et simple de résultats minimaux avec des protocoles douteux ne constitue pas une preuve de l'existence d'un lien entre la violence à la télévision et la violence dans la société. En fait, les détracteurs du lien télévision-violence n'ont pas à faire la preuve que le lien n'existe pas ; c'est l'inverse. Le lien est présumé nul tant qu'il n'aura pas été démontré de manière satisfaisante. Le présumé lien violence télévisuelle-violence nous rappelle le présumé lien entre le contenu des *comic books* des années 1950 et la délinquance.

Dans le discours sur l'effet néfaste de la télévision sur le crime, on oublie que l'écoute de la télévision de même que les jeux vidéo ont des vertus anti-crime. En fait, lorsque les jeunes regardent la télévision, ils ne sont pas dehors dans la rue ou au parc à envisager un mauvais coup, à fumer de la marijuana ou à s'affronter (Felson, 1996). Lorsqu'ils sont assis devant le téléviseur, ils sont plus souvent sous la supervision d'un adulte. C'est probablement pourquoi des millions de parents n'hésitent pas à acheter des jeux vidéo et des cédéroms de jeux qui, en passant, coûtent cher. En fait, si les jeunes écoutaient plus souvent la télévision, leur taux de violence diminuerait.

La violence à la télévision a certainement des effets néfastes pour l'ensemble de la société (Potter, 1999). Le présent article ne visait pas à faire la promotion de la violence télévisuelle, mais simplement à examiner si la violence télévisuelle est en rapport avec la violence criminelle dans la société. Le fait de rejeter la présence d'un lien entre les deux phénomènes ne veut pas dire que la violence à la télévision est souhaitable.

Bibliographie

Bandura, A., D. Ross et S.H. Ross (1963). « Imitation of film-mediated aggressive models. » *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 66 (1) 3-11.

Baron, J.N. et P.C. Reiss (1985). « Same Time, Next Year – Aggregate Analyses of the Mass Media and Violent Behavior. » *American Sociological Review*, 50 (3) 347-363.

Blumstein, A. et J. Wallman (2000). *The Crime Drop in America*. New York : Cambridge University Press.

Centerwall, B. (1992). « Television and violence : The scale of the problem and where to go from now. » *Journal of the American Medical Association*, June 267 (22) 3059-3063.

Centerwall, B. (1993). « Television and violent crime. » *The Public Interest*, 111 : 56-71.

Cusson, M. (1997). *L'homicide en Europe au Moyen Âge et au XVIII^e siècle à l'homicide d'aujourd'hui*. Rapport de recherche, Centre international de criminologie comparée, Université de Montréal.

Cusson, M. (1981). *Délinquants pourquoi ?*. Bibliothèque québécoise.

Donnerstein, E. et D. Linz (1995). « The Media. » In : James Q. Wilson et Joan Petersilia (dir.). *Crime*. San Francisco : ICS Press. Chapitre 11 : 237-264.

Eck, J. et E. Maguire (2000). « Have Changes in Policing Reduces Violent Crime ? An Assessment of the Evidence. » In : Alfred Blumstein et Joel Wallace (dir.). *The Crime Drop in America*. New York : Cambridge.

Elias, N. (1939). *The Civilizing Process*. New York : Blackwell (réédition 1994).

Felson, R. B. (1996). « Mass Media Effects on Violent Behavior. » *Annual Review of Sociology*, 22 (1) 103-128.

Foote, D.K. (2000). *Boom, Bust and Echo*. Second edition. Toronto : MacFarlane, Walter & Ross.

Fowles, J. (1999). *The Case for Television Violence*. Thousand Oaks, CA : Corwin Press.

Fréchette M. et M. LeBlanc (1986). *Délinquances et délinquants*. Chicoutimi : Gaëtan Morin.

Freedman, J.L. (1984). « Effect of Television Violence on Aggressiveness. » *Psychological Bulletin*, 100 (3) 372-378.

Gerbner, G. et L. Gross (1976). « Living with television : the violence profile. » *Journal of Communication,* 26 (2) : 173-199.

Gosselin, A., J. de Guise, G. Paquette et B. Laplante (1997). « Violence on Canadian Television and Some of Its Cognitive Effects. » *Canadian Journal of Communication*, v 22, n 2.

Gurr, T.R. (1989). « Historical Trends in Violent Crime : Europe and the United States. » In : Ted Robert Gurr (dir.). *Violence in America : The History of Crime*. Newbury Park, CA : Sage.

Hagan, J. (1991). *The Disreputables Pleasures : Crime and Deviance in Canada*. Third edition, Toronto : McGraw-Hill.

Hawkins, D., T.I. Herrenkohl, D.P. Farrington, D. Brewer, R.F. Catalano, T.W. Harachi et L. Cothern (2001). *Predictors of Youth Violence*. Office of Juvenile Delinquency Prevention. National Institute of Justice.

Hennigan, K.M., M. L. Del Rosario, L. Heath, T.D. Cook, J.D., Wharton et B.J. Calder (1982). « Impact of television on crime in the United States : Empirical findings and theoretical implications. » *Journal of Personality and Social Psychology,* 42 : 461-477.

Huesman, L.R., D. Eron, L. Lefkowitz et L.O. Walder (1984). « The effects of television violence on aggression. » In : P. Suefeld et P. Tetlock (dir.). *Psychology and Social Policy*, New York, Hemisphere, 191-200.

Huston, A.C., H. Donnerstein, N.D. Fairchild, P.A. Feshbach, J.P. Katz, E.A. Murray, B. Rubinstein, L., Wilcox et D. Zuckerman (1992). *Big World, Small Screen : The Role of Television in American Society*. Lincoln, University of Nebraska Press.

Jensen, G.F. (2001). « Invention of Television as a Cause of Homicide : The Reification of a Spurious Relationship. » *Homicide Studies,* 5 (2) 114-130.

Joy, L.A., M.M. Kimball et M.L. Zaback (1986). « Television and Children's Aggressive Behavior. » In : Williams T.M. (dir.). *The Impact of Television : A Natural Experiment in Three Communities,* 303-360. New York : Academic Press.

LeBlanc, M. (1999). « L'évolution de la violence chez les adolescents québécois, phénomène et prévention. » *Criminologie*, 32 (1) 161-194.

LeBlanc, M. et R.E. Tremblay (1988). « Homeostasis : social changes plus modifications in the basic personality of adolescents equal stability of hidden delinquency. » *International Journal of Adolescence and Youth*, 1 (3) 269-291.

Lenton, R. (1989). « Homicide in Canada and the USA : A critique of the Hagan Thesis. » *Canadian Journal of Sociology,* 14 : 163-178.

Mayhew, P. et J.J.M. van Dijk (1997). *Criminal Victimisation in Eleven Industrialized Countries. Key findings from the 1996 International Crime Victims Survey*. The Hague : Ministry of Justice, WODC.

Murray, J.P. (1980). *Television and Youth : 25 Years of Research and Controversy*. Boys Town, NE : The Boys Town Center for the Study of Youth Development.

Ouimet, M. (1994). « Les tendances de la criminalité et de la réaction judiciaire au Québec de 1962 à 1991. » In : Marc LeBlanc et Denis Szabo (dir.), *Traité de criminologie empirique*. Les Presses de l'Université de Montréal.

Ouimet, M. (1999). « A comparative analysis of crime in the United States and Canada. » *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie,* 36 (3) 289-408.

Ouimet, M. (2000) « Évolution de la criminalité de violence au Québec entre 1962 et 1996. » In : Proulx, Jean, Maurice Cusson et Marc Ouimet (dir.). *Les violences criminelles*. Les Presses de l'Université Laval.

Ouimet, M. (2002). « Explaining the American and Canadian Crime Drop in the 1990's. » *Revue canadienne de criminologie*, 44 (1) 33-50.

Ouimet, M. et E. Blais (2002). « L'impact de la démographie sur les tendances de la criminalité au Québec de 1962 à 1999. » *Criminologie,* 35 (1) 5-24.

Ouimet, M. et P. Tremblay (1993). « Commentaire sur l'état de la criminalité au Québec en 1992. » In : *Statistiques de la criminalité et application des règlements de la circulation : 1992*. Rapport annuel, ministère de la Sécurité publique du Québec.

Phillips, D.P. et J.E. Hensley (1984). « When Violence is Rewarded or Punished : The impact of mass media stories on homicide. » *Journal of Communication*, 34 (3) 101-111.

Potter, J. W. (1999). *On Media Violence*. Thousand Oaks : Sage.

Robinson, W.S. (1950). « Ecological Correlation and the Behavior of Individuals. » *American Sociological Review,* 351-357.

Rhodes, R. (1999). *The Media Violence Myth*. American Boocksellers Association for Free Expression.

Rosenfeld, R. (2000). « Patterns in Adult Homicides : 1980-1995. » In : Alfred Blumstein et Joel Wallace (dir.). *The Crime Drop in America*. New York : Cambridge.

Spelman, W. (2000). « The Limited Importance of Prison Expansion. » In : Alfred Blumstein et Joel Wallace (dir.). *The Crime Drop in America*. New York : Cambridge.

Steffensmeier, D. et M.D. Harer (1999). « Making Sense of Recent U.S. Crime Trends, 1980 to 1996/ 1998 : Age composition effects and other explanations. » *Journal of Research on Crime and Delinquency,* 36 (3) 235-274.

Wilson J.Q. et R. J. Herrnstein (1985). *Crime and human nature*. New York : Simon and Schuster.

Zimring, F.E. et D. Hawkins (1997). *Crime Is Not the Problem : Lethal Violence in America*. New York : Oxford University Press.

Conférence-midi

Hollywood, Entertainment and Violence[1]

Jeffrey Cole
directeur
The Center for Communication Policy
and Entertainment/Media
UCLA

I have been asked to talk about why Hollywood uses violence and why there is violence in its product. Before I do that, I would like to spend a little bit of time setting the stage and sharing some of my background and perspective and then try to answer that question as best I can.

I personally probably watched more television programming in the 1990s than any person in America who was not in prison. Having watched so much television, first I should say I was pleasantly surprised at how good some of it was, especially the ten o'clock dramas. Shows like *Law and Order*, *NYPD Blu*e and *Homicide* were extremely well crafted and, in many instances, as good as many theatrical films.

Most television was just plain dull. Some of it really was insulting. One of the most insulting formats was original television movies, those movies that are made just for television. This started out as an honorable genre in the sixties and seventies – taking great books or noble themes and converting them to product for television – but in the end it became a tired formula. Mini-series became bloated; three-hour mini-series aired for seven hours. It became a very, very uninspiring format.

Having looked at so much of television, the worst programming, the only part of television that was as bad as its worst critics claim, was local television news. With the notion of "If it bleeds it leads," local news really was as bad and awful as many claim. With all of the police chases and inane anchor people, you really did not find much of what was going on in the world when you watched local news.

What we tried to do in our research projects was to identify what we thought was the most problematic television violence. Accepting the notion that has run through most of the morning, that there may be some kind of link between violence on television and violence in society, we wanted to identify that programming that we thought was most likely to lead to that possible connection. And we did so, as did some of the other projects that were being conducted at the same time, by looking at the context in which television violence occurs. We did not just count acts of violence. We wanted to look at the environment in which violence occurred. And we thought the more likely programming to be problematic was where the violence was gratuitous, where it was not central or integral to the story but just seemed to be added on for sensational value – and in a few minutes we will look at some examples where Hollywood does that – where the violence was not central to telling the story.

1. Ce texte est la retranscription d'une allocution présentée par le conférencier lors du déjeuner. This paper is the transcript of Dr. Cole's lunch keynote address.

Secondly, even if the violence may have been necessary to telling the story, it was far more excessive than it needed to be to adequately tell the story. One of the examples of more violence than needed to tell the story is a film that many people praise as a good use of violence, but we thought was one of the most gratuitous in the history of Hollywood. *The Accused*, for which Jodie Foster won an Academy Award, is all about a rape in a bar room and its aftermath. The rape scene was central and integral to the story, but we thought it was elongated and exploitive and overplayed in an attempt to appeal to both male and female audiences.

The third type of violence that we think is more likely to be problematic is that which is not punished, where somebody can get away with it. And part of that, the idea, the fourth element, that there are no consequences. We think violence that was less likely to cause problems or more likely to send an anti-violent message was that violence where you saw pain and suffering. You saw the consequences, not just physically on the person who had been injured or killed, but you saw the mental and social consequences to the family and the mourners and the sufferers. We actually found some violence to be commendable, some violence actually using punishment and consequences, where it was central to the story and it wasn't more excessive than it had to be. We thought some violence actually could help foster anti-violent attitudes, some of the programming I mentioned a few minutes ago, things like *Law and Order*, *Homicide*, *NYPD Blue*, those gritty kinds of police shows, we found, rarely contained excessively violent scenes, always dealt with punishment and consequences, and, we thought, really were instrumental in sending anti-violent messages. Regrettably, that made up just a small percentage of what we found on television.

We found relatively few violence issues in television series and in made-for-television movies. That's not terribly surprising, because that's content commissioned by the broadcast networks for their audience, overseen by practices and standards, and much more likely to fit within the framework of what broadcast networks think they can air.

Where we found the real problems in television content were first with theatrical films, films made for the movie theatre and then shown on television. This is not surprising. These are films made without broadcast standards and practices departments, made with a rating system – and we were looking at television at the time when the rating system was coming into place – and really problematic programming for networks to deal with. Our resolution, our recommendation to them, was that some films just should not be shown on television.

Jacques de Guise this morning mentioned *Brave Heart*. That would be a good example of a theatrical film that would yield only two choices if shown on commercial television: you can either leave it unedited, in which case you have serious problems because it's a far more excessively violent film than commercial television is used to, or you have to edit it so much that it's virtually unrecognizable to those who saw it in the theatre and incomprehensible to those who did not.

We created a whole list of films, usually films starring Steven Seagal, Sylvester Stallone, Arnold Schwarzenegger or Jean-Claude Van Damme, that we simply thought were not even worth bothering trying to show on television. I do not know if the networks ended up following our recommendations or some other guidance, but I can tell you, today, for a whole variety of reasons, there are far fewer theatrical films shown on television than ever before. That may have something to do with some of what we recommended. It probably has more to do with the fact that there is less market value to those films that now, by the time they get to networks, they have been seen on cable, both pay cable and basic, airplanes, home video and a whole variety of other places.

Beyond theatricals, the second type of programming that we found contained serious problems was promos, on-air promotions, where the networks promoted their own shows. In those

promos, we found that even some of the shows that we thought were commendable, for example *NYPD Blue*, which used a minimal number of scenes, each of those scenes of violence was shown within a proper context with punishment and consequences. All of a sudden, a commendable episode of *NYPD Blue* would yield a promotion with those three scenes of violence, totally out of context – all the things that made it acceptable disappeared – and it was frequently aired during programming that had huge numbers of children watching. We were surprised at some of the things, especially promos for the 11 o'clock news, that ABC was showing during its *Saturday Night Disney Movie* which clearly was geared to kids.

And the third area we found that contained a serious amount of problematic programming, sadly, was in children's programming, the programming created for and geared exclusively to children.

One great advantage of what we did, in the project we were involved in, we had access to any and all network executives, any and all members of the creative community, and spent a fair amount of time working with members of the creative community, looking at their programming, and I'll give you a couple of examples of that in a minute.

But now let me shift this to the question that I really want to focus on during today's lunch, which is why the television and film industries use so much violence in their programming. And one thing to keep in mind, as we saw in the comparison this morning between product created by Hollywood and that created by Canada, and those results were completely valid, is that Hollywood produces a lot more violence. But Hollywood films are not necessarily the most violent in the world. They are the most violent we watch in the United States and you watch in Canada. The Hong Kong film market, which has single-handedly propelled Jackie Chan into a superstar, is a very violent film market as well. And the Indian film market, the biggest film market in the world – India produces almost eight times as many films as the United States does, although very, very few of those are ever exported since you have to be Indian to understand Indian films, although that is beginning to change – is far more violent.

But let's look at some of the reasons why Hollywood uses violence. Some of the reasons are obvious and some of them are a little more subtle. But I would start with an economic reason, which is simply that violence is universal; it's easily understood by everyone regardless of language skills or educational level. Violence can be easily sold internationally. Take the film we saw clips from this morning, *Terminator 2*; you don't have to understand American culture or American language to understand *Terminator 2*.

That's not true of comedy. Comedy doesn't export nearly as well as violence. Comedy relies heavily on language and tone of voice. This was not true with the physical comedy of the silent film era in the 1920s when comedy relied on action and visual effects. In that era comedy did export well. Paramount found that one of the most successful films it ever produced in the United States, *Wayne's World*, was extremely difficult to export around the world because so much of it relied on a notion of American language and American culture. That's not true of violence. Violence is understood by everybody.

Hollywood now gets over half, about 55%, of its revenues from outside the United States, and most Canadians know that Hollywood considers Canada a domestic market. And there's both a compliment and an insult in that. I focus more on the compliment but it is both flattering and insulting at the same time. But the majority of Hollywood's revenue comes from outside the United States and Canada, and this is the programming that most easily translates and violence greatly aids in that translation.

Second, for television and film, violence is a dependable format. We see very fickle audiences, and a great ebb and flow in the type of programming that is popular. In the fifties and sixties, westerns were very popular on television in the United States and in movie theatres, as was

musical variety, one of the leading formats of the 1960s. Those two formats, westerns and musical varieties, have almost disappeared.

Game shows move in and out of popularity. At its peak *Who Wants to Be a Millionaire*, which America thinks it invented but did not, reached huge audiences. Reality is now probably past its peak and on its way down, simply because it's gotten so excessive and gone so far over the edge. But, by and large, Hollywood, both on the big screen and the little screen, has found that violence stays relatively popular. There are peaks, there are ups and downs, but it's a relatively dependable format and it's programming that can be sold to independent stations and to cable stations for generations. Right now it's difficult to sell westerns in second run; it's difficult to sell musicals. But violence always stays at least relatively popular.

A third reason, and this is probably in some ways the most compelling reason Hollywood uses violence, is that it is a substitute for good writing or good storytelling. In Hollywood there is no shortage of extraordinarily talented actors and there is no shortage of very talented directors, but there is a great shortage of good scripts. You just have to go to the movies to see that. Violence compensates for bad writing. It's an easy way to resolve a problem. When you cannot figure any other way, through words or clever innovative techniques to solve a problem, hitting somebody over the head or shooting them is an easy way to resolve that problem.

Sometimes that's played for satirical value, as in the first *Raiders of the Lost Ark*, when Indiana Jones sees a threatening figure coming at him with a huge sword, about to inflict terrible damage – a problem he easily resolves by taking out his gun and shooting him, a scene that got tremendous laughs in the theatre. But, sadly, violence has become an alternative to writing good scripts. Some movies get known simply as nothing more than "Steven Seagal on a submarine." It becomes the entire format. You know Steven Seagal is a martial artist; you know he can resolve all of his problems and deal with all of his enemies through violence.

For *Rambo III* Sylvester Stallone was paid twelve million dollars, which to the best of my counting ability came to about a million dollars a word. But if you look at the script of the last twenty minutes of *Rambo III*, you could simply summarize it as: "Rambo opens fire." And that's one of the major reasons we see so much violence: it is an alternative to writing good scripts. There are not that many screenwriters who can really flesh out characters who are multidimensional, who can deal with problems and conflict and resolution without resorting to violence.

A fourth reason and this is a very simple reason: Hollywood uses violence because people go to see violent programming or people watch violent programming. Now that raises the very interesting argument or question: Are people watching violent programming because of the violence or in spite of the violence? Hollywood says because of the violence. I'm not sure, and we'll come back and look at that later.

And a fifth reason is Hollywood agrees that violence is a problem but thinks it's the other guy's programming that's the problem. Now, let me elaborate. We did something in 1994 that had not been done before. We had all seen surveys of American parents and their attitudes towards violence and whether they thought violence was a problem in television and film and if they thought there was a link between violent programming and violence on the streets and did they think the government should be involved. But we realized no one had actually surveyed the people who made television and film, the leaders of the entertainment industry.

So we got together with one of our leading news magazines, *U.S. News and World Report*, and we did a survey with a pretty high response rate of those who have real power in Hollywood, not assistants, not people who ran errands or production people, production assistants, but only those who had real clout to decide what got made or how it [got] made. And we wanted to see whether

they would simply ignore this as an issue, whether they thought it was all just a farce and pay no attention. And what we found was really interesting.

We found that the attitudes in Hollywood, among those who made product, were very similar to the attitudes of parents in America: almost no one in Hollywood dismissed the belief that there was some kind of a link between violent programming and real violence. They agreed with that. Many of them said that there was much programming they would not let their own children see. Many of them felt that it was a problem that needed to be dealt with. The major difference between Hollywood as a community and parents was that Hollywood as a community was not looking to the government to resolve the problem. Parents were much more willing to look to the government to resolve the problem.

But what we found was that even though most of Hollywood recognized that this was an important social issue and that there was responsibility in the media industry towards this problem, that there were fascinating rationalizations from people as to why their programming was not the kind that was causing problems. We found those who made children's television or fantasy violence would say: "Come on, this stuff isn't bothering anybody; it's that really gritty, ugly, realistic stuff that people see." And then you would talk to the producers of the gritty, ugly, realistic violence and they would tell you that this is realistic: "We're showing the city and urban life the way it is. It's that children's programming that sanitizes violence that's really the problem."

I mentioned, in the work we did, we had the opportunity to meet with producers. After we issued our first report I got a call from Haim Saban, founder of Saban and the producer of the *Mighty Morphin Power Rangers*, which has made him a very, very rich man. And Saban was very much stunned by our criticism that it was one of the most violent, problematic programs on television, particularly considering that it was geared to children. I greatly respected his effort in creating a dialogue on this issue. He spent a lot of time trying to argue, and he was correct in his argument, that the *Mighty Morphin Power Rangers* – which you know well, your CBSC issued a ruling against it several years ago – was about teamwork. It was, he argued, about people working together, teaching martial arts, and martial arts teaches that you only use violence as a last resort and it was about camaraderie. And he's right: it was about all of those things.

The problem was that the teamwork was only used to commit acts of violence against other people. Every problem, fourteen and twenty-seven minutes into the show – there were two main parts – was always resolved, not by the team getting together and looking at innovative, clever ways of dealing with their opponents, but by beating them up rather graphically in slow motion. But Saban thought that it wasn't his kind of programming that was the problem; it was the other stuff, the realistic stuff.

About three months ago, there was a new study – not the study of the effects of violence but the study from Robert Lichter's group in Washington – that identified *Walker, Texas Ranger*, which just went off the air, as a problem. And incidentally *Walker, Texas Ranger* was the only show we found in all three years of our work that was consistently a problem. And in response to what Lichter's group had said, CBS said it's unfair to consider something like *Walker* a problem in the same vein as shows that portray gratuitous violence. *Walker* is a show about a lawman tracking down criminals.

Well, if that's your standard, that it's about a lawman tracking down criminals, and you can do whatever you want in that environment, that's a pretty free licence. *Walker* stars Chuck Norris, the man who taught martial arts to Steve McQueen. The entire show was a showcase for Chuck Norris's martial arts skills. And, once again, even though martial arts teach you to use violence as a last resort, Norris always had to resort to his last resort; there was never an alternative to violence.

And the last reason why we see violence in Hollywood, and this is particularly true on television, is producers and executives in

Hollywood know that parents complain about violence in the media, but what really bothers them is sex in the media. And this is a major difference between the United States and Canada. And to a large degree the broadcasters are right. I have sat in focus groups with parents who talked about how concerned they were about violence, but when they were watching programming, what really made them uncomfortable was sexual programming. In America, what seemed to bother parents in sexual programming more than anything else was the fear that something sexual was going to come on television while they were watching with their children and that their children were going to turn to them and ask them a question that they did not want to answer. Time and time again, this was the issue that seemed to bother parents the most.

I was watching these focus groups in 1997-1998, thinking a year later that, if parents were really terrified that their children were going to see things about sex and then ask them questions they did not want to answer, what must have happened across America during the Clinton-Lewinsky scandal, as millions upon millions of six and seven year olds came to their parents and said: "Mommy, what's on the blue dress?" I won't be more graphic than that. But I think Hollywood believes, and in some degree I think they have justification in believing, that parents talk about violence, but when it comes to day-to-day matters they are really much more concerned about sex.

And one last thing, not a factor but worth keeping in mind as we are talking about Hollywood's belief that it's violent programming that really sells, if you look at the top six films, the top, most successful films in the history of Hollywood, you see something interesting. Hollywood looks at them and says: this shows that people are interested in violence. I think it shows a slightly different message. But the six most successful films in the history of Hollywood, from a dollar point of view, are: *Titanic*; the first *Star Wars*; the most recent *Star Wars, The Phantom Menace*, is the third; *Forrest Gump*; *Harry Potter*; and *ET*.

And if you look at those, of course you see a little bit of violence to people in *Titanic*, you see violence within the *Star Wars* movies, usually with light sabres. But I would argue by and large those are relatively less violent movies than much of what Hollywood produces. Particularly, we're talking about *ET* or *Forrest Gump*, but even with those that contain violence, it's not the graphic violence you find in things like *Training Day*, the film for which Denzel Washington just won his Oscar. And I think there may be a better lesson there that the films that really are the most successful films are the films that families are interested in and think, by and large, they can go see together, and that Hollywood might be getting the message that violence sells slightly wrong. And, with that I'd be happy to take a few questions.

Q. How does the U.S. Congress deal with this violence?

A. Well, I'll give James [Potter – present in the room] a chance if he wants to answer when I'm finished. But, first of all, you're not going to see anything coming out of Congress anytime soon. The initiatives that came out of Congress in the nineties – the rewrite of the Communications Act, the 1996 Communications Act, the V Chip – came under a Democratic administration. Democrats have always been more interested in these issues than Republicans have. That came from an FCC under Reed Hundt, who was interested in these issues. President Bush, even before September 11, made it clear that regulating Hollywood was not on his agenda. It's now even further down his agenda than it has ever been. Michael Powell, the son of Colin Powell, the new Chairman of the FCC, has put through some of the fastest deregulation of concentration of ownership, of monopolies, of limits on caps, and shows absolutely no inclination to do any kind of regulating. The government right now has absolutely no interest in getting into these issues. And that's not going to change for a while.

Q. How does film create the image that America is stronger?

A. Well, two things on that: the first is that we use films to recreate history the way we think it ought to have been won. I mentioned *Rambo III*. We sent Rambo to Vietnam to do what we could not really do as an army. As Rambo was heading to Vietnam, he asked his commanding officer: "This time do we get to win?"

Somebody this morning talked about *Rambo IV*. I guess he gets to capture Osama bin Laden. But we use film to try to do what we can't do as an army. But you raised another point, which may be a reason Bush is going a little soft on regulating the industry as well. He is being very careful, but he made it very clear after September 11 that he was looking to the entertainment industry to support his terrorism efforts. He says repeatedly that he is not asking for any kinds of content. He sent Karl Rove, one of his chief deputies, to Hollywood to meet with the industry. He didn't ask for very much. All he really asked for, according to Sherry Lansing who was at the meeting, was whether the industry could send video cassettes to the troops overseas. It did not seem he needed to send a Presidential ambassador to Hollywood to do that. But Bush is making it clear, and Bush's deputies are making it clear, they're watching the entertainment industry very carefully and they would like to see support for the American message against terrorism in entertainment, particularly in film. In the Second World War, President Roosevelt actively used the Hollywood film industry to produce films for soldiers. Frank Capra, the brilliant director of *It's a Wonderful Life* and *Mr. Smith Goes to Washington*, produced a series of ten films called *Why We Fight*, designed to be shown to soldiers who had just been drafted, showing them why they were in war. So far, that has not happened.

Acte 2

LA TÉLÉ PARLE ET LES CHERCHEURS ANALYSENT…

Broadening Our Perspective on the Effects of Media Violence:
What We Don't Know About Media Effects Is Already Hurting Us

W. James Potter
professeur
College of Communication
University of California at Santa Barbara

Several years ago in Gainesville, Florida, two men were arguing over what to watch on television. One of the men became so frustrated with the argument that he picked up the television set and threw it at the other man. The TV hit the second man on the head, knocked him down, and killed him. This is clear evidence that television violence can be harmful.

Most people would smile and think this is a silly example to demonstrate the negative effect of television violence. But the silliness of the example stems from its being outside the realm of what we usually look for when considering whether television violence exerts a negative effect on individuals and society. It is important for us to understand what we are looking for when we talk about the negative effects, because what we look for determines what we eventually see.

It is my thesis in this paper that almost everyone – including producers, the public, and even researchers – holds too narrow a view about the potential negative effects of exposure to television violence. We are all likely to be underestimating its harmful effects.

There is a great deal of evidence that we have been viewing this problem in too narrow a way. For example, for years people in the television industry have defended their practices by claiming that their presentation of violence rarely if ever led to negative effects, because there were few examples of people imitating the violence they see on television, especially the high-profile copycat crimes. And if people do imitate the violence they see on television – for example, children who watch shows such as *World Wrestling Federation* – the imitation is harmless. The industry is correct that there are very few high-profile copycat crimes in society compared with the millions of people exposed to the violence on television. But this argument is faulty because imitation of television violence is not the only possible negative effect.

It also appears that the public has a narrow view of media effects, and this can be seen in the phenomenon called the "third-person effect", which is the belief by people that they are not at risk for a negative effect but that other people are. Public opinion polls typically reveal that about two-thirds to three-quarters of the population believe that violence in the media has negative effects on individuals and society (Diamant, 1994; Lacayo, 1995; Lowry, 1997; U.S. Department of Justice, Federal Bureau of Investigation, 1995; U.S. Bureau of Justice Statistics, 1999a; U.S. News & World Report Online, 1994). Yet, at the same time, when people are asked if exposure to media violence has harmed them personally, almost all will say no.

Why do we have a third-person effect? What would lead people to express concern about the negative influence of media violence but then say there is no evidence of any negative influence in their own lives? The simplest explanation for

this phenomenon is that people have a very narrow perspective on what is a negative effect. Most people limit their attention to imitation or fear. People are constantly reminded of the crime in society and they link that with the crime they see portrayed in fictional programs on television. Also, many parents notice their children imitating violent television characters or having nightmares stemming from violence they saw on television. These types of example are enough to support their opinion that violence on television is having a negative effect on other people. But, at the same time, this limited perspective of negative effects blinds them to the realization that they too are experiencing negative effects.

Media researchers also present a rather limited list of effects in their reviews of the research literature, ranging from two to five (see Table 1). At this time, no one knows for certain how many negative effects we risk from exposure to television violence. The research literature is very clear that there is a disinhibition effect, that is, viewing violence in the media reduces people's inhibitions to acting aggressively. For meta-reviews of these studies, see Hearold (1986) as well as Paik and Comstock (1994). We are also quite certain that there are fear effects (Cantor, 1994) and desensitization effects (National Television Violence Study, 1996). The reason this list of effects is small is because this is where the research is strongest, but this does not mean that there are not other negative effects – effects that are just beginning to be documented.

In this paper I contend that the number of negative effects of television violence is far higher than we have previously thought. When we open up our perspective on negative effects, we can see that there are perhaps two dozen effects and that, furthermore, each of us is continually experiencing all of these to some degree. To support my thesis, I will present three lines of argument below. First, I will show that much of the literature has been focused on effects that occur during an exposure or immediately after. This limits our focus on negative effects. We also need to consider long-term effects. Second, I argue that much of the research has focused on behavioral effects. This too limits our perspective on effects. We should consider negative effects on a person's attitudes, emotions, cognitions, and physiology as well. Furthermore, we should consider negative effects on not just individuals but also on society. Third, I argue that we are all subject to the process of influence that continually changes our levels of risk. Even when there is no clear outward manifestation of a negative effect, we are still being influenced by television violence.

Table 1

Reviewers' Perceptions of Effects of Exposure to Media Violence

• Liebert and Schwartzberg (1977) see two primary effects: direct imitation and disinhibition.
• Hearold (1986) sees three: learning, incitement of violent acts, and catharsis.
• National Television Violence Study (NTVS) (1996) perceives three: learning, desensitization, and fear.
• Comstock, Chaffee, Katzman, McCombs, and Roberts (1978) see four major effects: imitation, disinhibition, desensitization, and catharsis.
• Josephson (1987) lists four for children: imitation, disinhibition, triggering, and "displacing of activities, such as socializing with other children and interacting with adults, that would teach children nonviolent ways to solve conflicts" (p. 9) although she says that none of the effects is specific to a certain age.
• Signorielli (1990) sees five: catharsis, observational learning, disinhibition, arousal, and cultivation.

1. Timing of Effects

When people look for evidence of effects from exposure to media violence, they usually notice examples that happen immediately after the exposure. If two boys are watching a violent car chase on television then begin chasing each other around the house while tackling and hitting each other, most people will conclude that the television viewing triggered the subsequent mayhem. Such occurrences make it easy to see a

link between the viewing and the effect. Immediate effects – like this example – are those that happen during exposure or within a very short period afterwards. These effects can either dissipate within minutes – such as an increase in heart rate and blood pressure – or can last for a long time – such as a vivid memory of a horrible act. The key characteristic about immediate effects is that they are fairly observable by researchers. For this reason, it is relatively easy to attribute the effect to the stimulus immediately preceding it.

Long-term effects are those that do not show up during the exposure but build up slowly and subtly over time, which makes them harder to perceive. When we do see evidence of something that may be a long-term effect, it is problematic to make a strong case linking the currently manifested negative effect to the influence of the media, because it is difficult to envision all the links in the chain of events that connect the observed effect back to the accumulation of media exposures over years of viewing. For this reason, there have been fewer research studies examining long-term effects than immediate ones. However, there are a few studies that show evidence of a long-term effect. I will present two of the stronger examples.

In 1973, Tannis MacBeth Williams studied the children in a small Canadian town before and after the town got television service. She found that the behavior of the children in general did not dramatically change immediately, but that after two years from the introduction of television, the rates of hitting, shoving, and biting among first and second graders had increased by 160 percent. This suggests that the negative effect is long-term socialization rather than immediate triggering. The disinhibition occurs not just in an immediate temporary manner; rather, over several years of conditioning, children's inhibitions are eroded and their play in general exhibits more aggression.

Also, Brian Centerwall conducted a macro study of murder rates in Canada, South Africa, and the United States after the introduction of television. In each country, 10 to 15 years after television began providing programming, murder rates doubled. Centerwall explained the lag by reasoning that it took that long for the first young children exposed to television to come of age. Even looking at other factors – the baby boom, urbanization, the increase in the number of firearms – he claims that none of those factors was as viable an explanation as TV (Leland, 1995).

When considering the negative effects of exposure to television violence, we should not limit our thinking to those effects that occur immediately after an exposure. There are also some negative effects that take much longer to show up. If we ignore these, we greatly underestimate the influence media violence has on us. The general public has been slow to understand and accept the lagged effects of media influence. However, these same people have no trouble accepting the belief that eating high-cholesterol, high-fat foods for years can lead to clogging of a person's arteries, that inhaling cigarette tar or asbestos over the years can lead to lung cancer, or that daily practice on the tennis court can lead to a high degree of tennis skills.

. . . . . .

2. Type of Effect

Effects can show up as a change in our behavior, but they can also manifest themselves in nonbehavioral ways. They can influence automatic bodily functions, emotions, attitudes, and knowledge.

Behavioral effects are those where people are activated to perform some action. Most of the experimental-effects research has focused on behavioral outcomes. Researchers expose participants to violent portrayals, then watch what the participants do in response.

Physiological effects are those that influence a person's automatic bodily processes, which are usually beyond our conscious control. For example, watching violence can increase our heart rate and blood pressure. A horror film triggers rapid breathing and sweaty palms.

The media can make us feel things. They can trigger strong emotions such as fear, rage, and lust. They can also evoke weaker emotions such as sadness, peevishness, and wariness.

The media can create, alter, and reinforce attitudes. When we are exposed to many violent occurrences in the media, we may form the opinion that the world is a mean and dangerous place. Also, over the long term the media can reinforce and give greater weight to an existing opinion, making it more and more resistant to change.

Cognitive effects are intellectual ones where the mind acquires new information. We can learn how to commit a complicated crime by watching it portrayed on television. Or the cognitive effect could be more subtle such as producing a generalization where we "learn" a pattern that crime is a serious problem after we see criminal acts portrayed every night on the local news.

The five *types* of effect I have explained above are keyed to the individual. But there are also broader effects that change society and our institutions. When society is changed, we eventually are influenced to change. This is an indirect effect of media violence. Thus it is possible for us to avoid all exposure to media violence, but still be influenced by it indirectly through the way society changes.

When we take the two dimensions from above (timing of effects and type of effects) and create a 10-cell matrix, this serves to open up our perspective on negative effects. If we take this wider perspective and read through the writings, we can see evidence and arguments for at least two dozen negative effects (see Table 2). The immediate effects are defined in Table 3, and the long-term effects are defined in Table 4. Those tables also contain citations for readings, some of which are scholarly while others come from the popular press.

Table 2

Broad Perspective on Effects of Media Violence

Type	Immediate	Long-term
Behavioral	Imitation/Copying Triggering Disinhibition Attraction	Generalizing Novel Behaviors Long-term Triggering Malformed Superego Training Behavior
Physiological	Fight/Flight Reaction Excitation Transfer	Physiological Habituation Naroticizing
Emotional	Temporary Fear Desensitization Catharsis	Emotional Habituation
Attitudinal	Opinion Creation/Change	Reinforcement Cultivation of Fear
Cognitive	Learning Facts Learning Behaviors	Generalizing Factual Patterns Acquiring Social Norms Programming Thinking
Societal		Moving Mean Changing Institutions

Table 3

Definitions of the Immediate Effects of Exposure to Media Violence

1. Imitation/Copying Behavior

People who watch a portrayal of violence in the media learn that behavior and act on it.

The imitation effect is much more prevalent with children than adults (Bandura, 1978, 1979, 1982, 1985; Centerwall, 1993; Comstock et al, 1978; Liebert & Schwartzberg, 1977; Tan, 1981; Walters & Willows, 1968).

2. Triggering Novel Behavior

Triggering is not the same thing as imitation where someone mimics behavior witnessed in the media. Triggering refers to the media's stimulating a person to act in a violent manner that is not copied from a specific media portrayal. The person acts violently in a novel way to fit the situation at hand. One example of this is wilding, which occurs when teenagers commit violent crimes for fun or out of curiosity (Baker & Gore, 1989). Teens get pumped up by watching violent movies, violent television programs, listening to violent CDs, and playing violent video games. They want to act out their aggression so they behave violently in new ways.

3. Disinhibition

Exposure to media violence can reduce viewers' normal inhibitions that prevent them from behaving in a violent manner. While the disinhibition effect can occur immediately after viewing, it can also last over time, especially when viewers are continually exposed to violent messages (Comstock, Chaffee, Katzman, McCombs, & Roberts, 1978; Goranson, 1969; Liebert & Schwartzberg, 1977; Roberts & Schramm, 1971; Tan, 1981; Tannenbaum & Zillmann, 1975). This is the most researched and well-documented effect of exposure to media violence.

4. Attraction

Many people are attracted to violence, maybe not all the time, but there come times when people want to see a violent show. If it were not for this effect, violent CDs would not sell, and horror movies would have no audiences.

5. Fight/Flight

Exposure to violence can temporarily arouse people physiologically. During exposure, a person's heart rate and blood pressure increase. These physiological changes are the body's way of getting ready to respond to the violence as if it were a real threat to the viewer. This type of arousal dissipates usually within an hour after exposure (Doob & Climie, 1972; Tannenbaum & Zillmann, 1975).

6. Excitation Transfer

Violence presented in the media tends to arouse viewers and hence is an energizer. People do not necessarily need to use that energy in an aggressive manner – they can transfer that energy to other outlets (Zillmann, 1971, 1982, 1991).

7. Temporary Fear

Violence in films and on television can produce intense fright reactions (Cantor, 1994; Cantril, 1940; Dysinger & Ruckmick, 1933; Himmelweit, Oppenheim, & Vince, 1958; Sparks & Cantor, 1986; Wilson & Cantor, 1985).

8. Desensitization

Continued exposure to media violence can reduce our emotional reactions of sympathy and empathy for victims of violence in the real world. (See Grossman, 1996).

9. Catharsis

Catharsis is an effect that gives viewers release from their own aggressive drives when they vicariously participate in the violence that they see in drama. The idea of catharsis as an effect of exposure to entertaining messages goes back to the writings of Aristotle, then resurfaced with Freud and most recently with media effects researchers (Feshbach, 1972).

This is one effect that is regarded as very controversial by media effects researchers, with a few researchers claiming to have found support for this effect (Feshbach, 1955, 1961, 1972; Feshbach & Singer, 1971), while many other researchers have challenged this research (Berkowitz, 1962; Comstock et al., 1978; Liebert, Sobol, & Davidson, 1972; Wells, 1973). As of now, the research community is skeptical of such an effect, but this effect continues to have a great deal of intuitive appeal.

10. Immediate creation/change of attitudes

A person's attitude can be created or changed with as little as a single exposure. For example, researchers have shown that when people are exposed to a violent television program, they will show an immediate drop in sympathetic attitude (Drabman & Thomas, 1974; Thomas & Drabman, 1978). Among children and adults, even watching a single violent film can make people temporarily less aware of and less concerned about aggressive acts in others (Drabman & Thomas, 1974).

11. Learning Specific Acts and Lessons

If learning is defined as the acquisition of facts so that they can be recalled later, then exposure to media messages can certainly lead to an immediate learning effect. For example, when we watch the evening news we learn about which crimes were committed today.

Learning need not be planned, it can be incidental to the motive we have for media exposure. Incidental learning takes place when we do not intend to learn (maybe our motive is for entertainment) and when the sender of those messages is not intending for us to learn anything. For example, as we watch a movie we might learn how to defend ourselves with our fists or how to give someone we dislike a severely witty tongue lashing.

12. Learning Behaviors

People can learn behavior patterns by watching characters perform in the media (Bandura, 1965).

Table 4

Definitions of Long-term Effects of Exposure to Media Violence

1. Generalizing to Novel Behaviors

The media can influence behaviors, not only motivating people to imitate what they see portrayed but also to generalize to a broader class of behaviors then act out on some of those novel behaviors. For example, after watching multiple acts of physical violence where the powerful physically subdue the weak, some people gradually alter their behavioral patterns to become more verbally aggressive (see, Comstock, et al., 1978; McHan, 1985).

2. Long-term Triggering

Some researchers have hypothesized that television teaches people to commit criminal behavior – such as larceny – indirectly. For example, Hennigan, Del Rosario, Heath, Cook, Wharton, and Calder (1982) argue that exposure to affluent lifestyles on television along with high levels of advertising for consumer goods teaches viewers over time that in order to be happy in America (or even to be part of the mainstream) you need to attain a high level of materialism. Poor people who cannot buy many goods are being tempted to commit crimes in order to acquire more possessions. During the course of decades of watching portrayals of violence linked with materialism, people's levels of frustration and anger increase. Then one day they are in a shopping center and they begin shoplifting.

3. Malformed Superego

Freud conceptualized a superego that governed our primal drives. This superego is something that is acquired through experience as people learn what is acceptable behavior in their society. One of the lessons imposed by the superego is the avoidance of aggression and violence (see Centerwall, 1993).

4. Training Behavior

The media can shape our behavior by training us for certain skills gradually over time. First person shooter video games help players develop marksmanship skills, the ability to react to threats quickly, and the willingness to kill (see Grossman, 1996).

5. Physiological Habituation

This is the building-up or increasing physiological tolerance over the long term. With repeated fight/flight responses, the human body gradually builds up a resistance to the exposure to media violence. For example, the first time people see a horror film, their bodies respond with a fight or flight reaction by substantially increasing the heart rate and blood pressure. As they continue to view horror films over the years, the body's reaction is not as substantial to this stimulus; the heart rate and blood pressure still increase but not as much. With repeated exposures, people build up a higher tolerance to this type of message physiologically (see Cline, Croft, & Courier, 1973).

6. Narcoticizing

Not only does habitual viewing of violence over time dull our reactions, some people continue to crave the strong "arousal jag" they used to get from violent exposures. Thus violence acts like a drug in the sense that people become more dependent on it over time. In its extreme case, this narcotic of violence can lead to addiction. AS with other narcotics, television violence loses its strength on users over time, so users need stronger doses to get the same pleasant feelings. In order to experience the same degree of arousal, they search out more graphic and stronger forms of violence (see Blumer, 1933; Himmelweit, Swift, & Jaeger, 1980; Zillmann, 1982).

7. Emotional Habituation

Some portrayals are presented so often we can no longer treat them with wonder or awe. Our tolerance has been increased so that those things that used to horrify or even upset us no longer do (Sanders, 1994). On the positive side, people can also become desensitized to the things they fear through repeated exposure to these violent characters and actions in the media (Sparks & Cantor, 1986) or the Wizard of Oz (Cantor & Wilson, 1988; Wilson, Hoffner, & Cantor, 1987).

8. Long-term Reinforcement of Attitudes/Beliefs

Because the media provide so many messages of violence and because those messages are usually presented with the same cluster of contextual factors, viewers' existing attitudes about violence are reinforced over time. This is a consistent conclusion of many research studies (Cline, Croft, & Courrier, 1973; Drabman & Thomas, 1974; Thomas & Drabman, 1978).

9. Cultivation of Fear

Heavy exposure to the world of television, which is saturated with violent portrayals, leads people to construct unrealistically high estimates of the risk of victimization and a corresponding belief that the world is a mean and violent place (Alton, 1994; Bryant, Carveth & Brown, 1981; Chiricos, 1996; Gerbner et al, 1977; Hawkins & Pingree, 1980, 1981; Morgan, 1983, 1986; Potter, 1991, 1994; Signorielli, 1990; Simon, 2001).

10. Generalizing Patterns

A person watches a local news program and hears a story about a house that was vandalized in an area near his apartment. Then he hears a story on the radio that a local bank was robbed. Next he reads the newspaper and sees that there was an assault in his town last night. He has learned three facts – one from each message. But later that night he might generalize from these three facts and draw a conclusion that the crime rate is very high in his town. This specific conclusion was not given to him by the media, but the media provided him with some facts that set up his jump to this conclusion (see Gerbner et al., 1977; Hawkins & Pingree, 1980; Potter, 1994).

11. Learning Social Norms

The learning of social norms is a special case of generalizing patterns. People can generalize patterns from individual media exposures without that pattern being a social norm. For example, through repeated exposure to media violence, a person overestimates the rate of crime and the percentage of crimes that are cleared by an arrest. While these are generalizations, they are not social norms. Social norms are generalized patterns from social information, rather than factual information. Social norms deal more with the rules of behavior in social situations rather than society's factual parameters, such as the numbers of lawyers, crimes, trials, and executions – all of which have a real factual indicator. But social norms have no factual foundation in the sense that they are either accurate or not (see Hoffner & Cantor, 1985; Leifer & Roberts, 1972; Tan, 1981; Thomas & Drabman, 1978).

Table 4 (suite)

Definitions of Long-term Effects of Exposure to Media Violence

12. Programming Us How To Think

Young brains are being programmed differently due to the stimulation of television. In their book, Stop Teaching Our Kids to Kill, David Grossman and Gloria DeGaetano (1999) argue that media violence weakens our immunity to reacting properly to violent messages, much as AIDs weakens a person's physical immune system. The say that AVIDS (Acquired Violence Immune Deficiency Syndrome) "Weakens appropriate cognitive, emotion, and social development, causing more children to become increasingly vulnerable to other violence-enabling factors in our society such as poverty, discrimination, drugs, and the availability of guns" (p. 64).

13. Moving the Mean of Society towards More of a Fight/Flight Mentality.

Envision the aggregate of society arrayed as a normal distribution with most people clustered in the center in terms of their socialized beliefs and behaviors regarding violence. On one side of the distribution (the prosocial tail) are the people who have a very high degree of inhibition preventing them from behaving aggressively; also, these people have a high degree of sensitivity to violence and sympathy for all its victims. On the opposite side of the distribution (the antisocial tail) are the people who have very low inhibitions towards behaving aggressively; also, these people have very low levels of sympathy for victims of violence.

When violence permeates the media year after year in all kinds of programming and when the message of that violence is antisocial (violence is usually justified, successful, and harmless to victims), the mean of society is likely to move gradually in the antisocial direction. That is, the norms of society (as evidenced by the beliefs and behaviors clustered close to the mean) will show a gradual movement in the direction toward a fight/flight mentality. The fight component is exhibited by an erosion of inhibitions to behaving in a violent manner. The flight component is exhibited by a gradual increase in generalized fear along with an erosion of sympathy for victims of violence (see Campbell & Keogh, 1962; Centerwall, 1989; Furu, 1962, 1971; Phillips, 1983; Phillips & Hensley, 1984; Schramm, Lyle, & Parker, 1961).

14. Changing Institutions

When violence permeates the media year after year in all kinds of programming and when the message of that violence is antisocial, institutions feel the influence and gradually change. For example the criminal justice system experiences stronger conflicting forces. On the one side is greater fear in society that asks this institution to be more aggressive at removing deviants from society and thus reduce the fear. On the other side is a greater tolerance for many forms of deviant behavior that have become relatively less threatening to society (thefts and assaults) compared with other more deviant acts (such as bombing public buildings, sending letter bombs to individuals' homes, and teenage snipers killing classmates in public schools). Other institutions such as government, education, religion, and the family have also shown dramatic changes over the past several decades.

These 24 effects are those about which we have some evidence. This evidence ranges quite a bit in terms of its amount and its credibility. Some of these effects, such as fear, desensitization, and especially disinhibition – have a great deal of research support generated by social scientists. Other effects – such as catharsis – have a good deal of intuitive appeal but as yet lack serious scientific support. By presenting this list of effects in Tables 3 and 4, I am not claiming that all will be found to be negative effects traceable to exposure to media violence once we have a sizable body of carefully conducted empirical studies. Also, I am not claiming that there are no additional potential effects. I present this list of 24 as a set of reasonable examples to illustrate the probable range of negative effects. My purpose is to stimulate your thinking about the variety of effects, not to provide a definitive list.

. . . . . .

3. Process of Influence

In this section, I will take one more step in the argument to expand the perspective on negative effects of exposure to television violence. Here I contend that effects are constantly taking place in all of us, even when those effects do not erupt to the surface with a clearly observable manifestation. How is this possible? I make a distinction between manifest effects and process effects. Manifest effects are those we observe in others, especially changes in behaviors. But there are many effects that we cannot observe, because they are internal effects such as changes to one's cognitions or attitudes. Also, we miss noticing some effects, because they do not exhibit themselves in change; instead, they exhibit themselves in a lack of change, such as with a reinforcement

effect. These effects we typically miss noticing are what I call process effects.

To understand the extent of the media's role in bringing about negative effects, we should think in terms of a "process of influence." This broader perspective on effects gives us the means to consider not only manifest effects but also process effects.

We are all constantly experiencing a process of influence. As various factors (about the content, about the situation, and about people themselves) wax and wane throughout this process, levels of risk increase and decrease. Every once in a while the risk level becomes so high that a particular person begins exhibiting a particular effect, and thus we can observe a manifest effect. Because process effects are not observable, it is tempting to think that they do not exist, but this is faulty reasoning.

Illuminating the process of influence is difficult and remains one of the biggest mysteries in media research. Critics of the research would say that the process is so complex and that there are so many things that we do not know about this process that there is nothing we can do. That is a pessimistic reaction. I prefer to be more optimistic. While we do not have the entire process mapped out at this time, we do have a good idea of the major factors influencing that process. We have moved far from our initial ignorance of this effects process.

To comprehend the complexity of the process of influence, it is helpful to focus on three ideas. First, the process of influence is probabilistic rather than deterministic. Second, there are multiple factors interacting simultaneously. And, third, some of the influences are direct while others are indirect.

3.1 Probabilistic Causation

If you slam your finger in a car door, you experience an immediate painful effect. You know without doubt that the slamming of the car door was the cause of the effect of the pain in your finger. This is a simple illustration of deterministic cause and effect.

In everyday life, we look for simple, direct connections to make sense of our world. But many things are more complex than can be explained in such a simple manner. The effects of exposure to television violence are one of these complex things. Acknowledging that there is no simple, direct causal relationship does not leave us with the conclusion that there is no effect from exposure to media violence. Rather, we need to think less in a deterministic manner and instead think about probabilistic causation. When dealing with the issue of media influence, we would be foolhardy to look for manifest effects that are determined by the media alone. Instead, it is more realistic to look for many factors that work in concert with the media to increase or decrease the probabilities that manifest effects will occur.

3.2 Multiple Influences

There are many factors active in the process of influence. The media are an important influence, but there are also many others. How else can we explain that although many people are exposed to the same media content, there is still a range of reactions? People of different ages, economic backgrounds, and neighborhoods are exposed to the same media but display drastically different violence levels. TV violence does not account for the fact that the murder rate among black teens in Washington, D.C., is 25 times higher than that of white teens living a few blocks away. It doesn't explain why the U.S. murder rate doubled among nonwhite and Latino youth over the last decade, but declined among white Anglo teens. Furthermore, Anglo 16-year-olds have lower violent-crime rates than black 60-year-olds, Latino 40-year-olds, and Anglo 30-year-olds. Also, America's biggest explosion in felony violent crime is not street crime among minorities or teens of any color, but domestic violence among aging, mostly white baby boomers (Males, 1999).

The media are only one part of a constellation of factors in the process of influence. We cannot simply blame the media. We need to consider nonmedia factors. However, this is not to say that the media exert no influence in the process. They do.

3.2.1 Media Factors

Researchers know a great deal about what factors are likely to lead to negative effects (see Table 5). Notice that prevalence of violence is only one of the categories of influence. The context of the portrayals is also important. In addition, media effects research has made good progress in delineating a list of contextual factors that are associated with negative effects.

Frequency of exposure is related to effects. Some effects can occur after only one exposure, such as cognitive encoding, generalizing to novel behaviors, disinhibition, triggering, immediate emotional reaction, immediate change of attitudes, temporary physiological arousal, and catharsis. Other effects require a gradual accumulation of exposures over a long period, such as learning social norms about violence, cultivation of fear, reinforcement of attitudes, habituation, narcoticizing, attraction to the fringe, and changing institutions. Also, some of these immediately occurring effects can be reinforced or altered over time with additional exposure to media violence.

While frequency of violence in the media is usually the focus of criticism, the process of influence is shaped much more by the context of the violence. People use the web of contextual factors to interpret the meaning of violent portrayals (For more details, see Potter, 1999). The interpretive process is complex. Among those influencers are contextual factors that are part of how the violence is portrayed, and some of these factors can reduce the risk of a negative effect. Thus not all violence is bad; some portrayals of violence can teach us to behave in a prosocial manner.

Given the factors of risk, the television world clearly puts viewers at high risk (see Table 5). On television, violence is typically portrayed as glamorous, successful, and sanitized(NTVS, 1999). This formula for violence teaches us all that violence is acceptable and even desirable. Thus what matters most is the type or treatment of violence. Screen mayhem that's rewarded will encourage aggression, but when it's punished it will inhibit it. By this logic, a heroic John Wayne movie might do more to increase risk than a senseless

Table 5

Media Factors in the Process of Influence

Frequency of Violence
Risk increases when:
• There are higher rates of violence in the exposures
Television World Profile on Frequency:
• Since the early 1950s between 60% and 80% of all television programs have contained at least one act of violence.
• The average rate for violent acts in fictional television programming over the past 40 years has been between 6 and 8 acts of physical violence per hour of programming.
• Violence is prevalent in the news: If it bleeds, it leads.

Context of Violence
Risk increases when:
• The perpetrator is rewarded or at least not punished
• The perpetrator is attractive or a hero
• There are no serious consequences (such as pain or harm) to the victim
• When the action is portrayed as being justified
• Violence is portrayed in a realistic setting with realistic characters
• Violence appears in a humorous context
• Violent portrayals are arousing
Television World Profile on Context:
• Less than 30% of the violence is portrayed as being punished
• About 40% of perpetrators are portrayed as attractive
• Only 15% of violent incidents portray serious consequences (such as pain or harm) to the victim
• More than one-quarter of violent action is portrayed as being justified
• Over half of the violence is portrayed in a realistic setting
• More than 40% of violence action appears in a humorous context

Abstracted from Potter (1999)

slasher movie, especially if the villain is punished. Of course, viewers are more likely to be offended by the slasher movie. But they are more likely to consider John Wayne a role model, and the risk for many negative effects – such as imitation and disinhibition – are increased much more by a positive role model than by a portrayal that gives offense.

The effect of exposure to media violence is influenced by nonmedia factors such as society and the viewer (see Table 6). Viewer susceptibility is based on factors in the viewers' environment as well as their traits and states.

3.2.2 Societal Factors

Some scholars argue that societal factors – such as such as lack of socialization, child abuse, poverty, and lack of gun control – are far more powerful than are media factors (Bok, 1998; Males, 1999). Of course these factors are influential, but this does not mean that the media exert no influence. The media factors are very important, especially when they interact with societal factors. What I mean by an interaction is that the influence of societal factors – while important by themselves – is even stronger when they work in conjunction with media factors. For example, let's consider the interaction of poverty and the media. People living in poor neighborhoods are likely to experience crime at a higher rate than people living in middle-class or rich neighborhoods. In poor neighborhoods, it is likely that there are more criminals living close by and that these criminals will have an influence on the children growing up in those neighborhoods. Adults – especially the elderly – in these neighborhoods are more likely to lock themselves in their homes, and they

Table 6

NonMedia Factors in the Process of Influence

Society and Environment

- Poverty: People who have little money and live in high-crime neighborhoods are at greater risk
- Availability of weapons: The more weapons, especially guns, that are in a society and the easier it is to obtain one, the greater the risk.
- Family life is an important contributing factor. Children who are abused by parents, who watch more violence, and who identify with violent heroes more are at higher risk. Also, children who get less support and who are members of families with higher-stress environments are more vulnerable.
- Viewers who perceive cues in a real-world situation that remind them of violent media portrayals are at higher levels of risk.

Viewer Traits

- Socialization against aggression is also important. Children in households with strong norms against violence are at lower levels of risk. But those in households where parents exhibit sociopathic belief systems are at higher risk.
- Psychological traits: People with lower levels of cognitive and moral development are at higher risk. People with higher levels of exposure (which is related to low SES, lower IQ, ethnic minorities, and immigrant groups) are at higher risk. Children who have lower IQs, who have learning disabilities, who are emotionally disturbed, and who are generally more aggressive are at higher risk
- Demographics: Younger children, boys, lower SES, and minorities are at higher risk.

Viewer states

- Viewers who are upset by the media exposure (anger or frustration) are at greater risk
- The more a person, especially a child, identifies with a character, the more likely the person will pay attention to, encode information about, and be influenced by that character's behavior. People are more likely to identify with characters who are attractive, are portrayed as good, and are heroes.

Exposure situation

- Viewers who are more analytical and critical during exposures to media violence are at lower risk. If, instead, the exposure environment presents many distractions, such as extraneous noise, people talking, and other demands on one's attention, the exposure is likely to be experienced in the automatic processing perceptual channel and the viewer will lose control over the effects process.
- Greater control does not directly lead to avoidance of negative effects. In order for the self-reflexive processing to be more powerful, viewers need to be at higher levels of cognitive, moral, and emotional development and to have more elaborated scripts from which to work.

Abstracted from Potter (1999)

are more likely to watch television where they will see a great deal of crime and violence. This double dose of exposure to crime will make them even more fearful of their neighborhoods (Gerbner, Gross, Morgan, & Signorielli, 1980). Also, as people in poor neighborhoods watch television, they are reminded that they cannot afford the large houses, fancy cars, and luxurious lifestyles they see on television. This can lead to anger and frustration. Television shows them that violence is a successful means to getting what you want, especially if the violence is justified as it is with the heroes. Thus poor people can over time feel that something is wrong with a rich society that allows poor people to be constantly deprived.

If there is child abuse in the household, the probability that the child will become violent is high. Children are socialized by their parents. One example of this is smoking. Children of smoking parents are three times more likely to smoke by age 15 than children of nonsmokers (Males, 1999).

Children socialized by violence learn that violent behavior is the norm. But television is also socializing viewers that violence is a typical means of solving problems and that there are many people who deserve violent treatment. Thus children who are raised by child abusers and see lots of violence on television get a double dose of violent socialization.

Another important societal factor is the availability of guns. There are 192 million guns in private hands in the United States alone, and right now more than 30 million of those guns are loaded and unlocked (Simon, 2001). When guns are easily available and people see repeated portrayals of gun use on television, there is a high risk of interaction. On television, more than one-quarter of all violent acts involve the use of a handheld firearm (NTVS, 1996). Viewers are being socialized to associate violence with guns. When guns are seen by people in real-life settings, there is a triggering of memories about specific portrayals of violence from media portrayals (Berkowitz & LaPage, 1967). People recall those portrayals, and they also frequently experience the emotions they felt during those media portrayals. Therefore guns appearing in real life are strongly linked in people's minds to the television portrayals. How often is this link triggered? It depends on the person. But with the average television viewer seeing more than 40 acts of gun-related violence a week, it is likely that the association occurs frequently.

The National Rifle Association used the slogan "Guns don't kill people; people kill people." It is true that a gun needs a person to pull the trigger, so guns by themselves do not result in violence. But it is also true that if a person squeezes his/her trigger finger and there is no gun, the person cannot shoot someone. Guns are a contributing, but not sole, factor in violence.

3.2.3 Factors about the Viewer

The viewer's traits are also part of the process of influence. A person's cognitive, emotional, and moral development is especially important. As children age, their minds mature to allow them to operate at higher cognitive channels. Because young children differ in their ability to attend to, process, and make meaning of media messages compared with older children and adults, they experience different effects from the exposure to violence in the media.

Lt. Col. Dave Grossman, an expert in the psychology of killing, observed that in the attacks in schools at Pearl Mississippi, West Paducah, Kentucky, Jonesboro, Arkansas, and Springfield, Oregon, the teenage killers, "suffered an inferiority complex and were enthralled by violent images from television and film." Grossman, who is also a former West Point psychology professor and Army Ranger, continued, "What all of the killers have in common to a certain degree was this tremendous fascination with media violence" (McCain, 1998).

Viewer states are also important. States are temporary conditions, such as feelings of frustration or anger. For example, Harvard psychiatrist James Gilligan, who spent years interviewing murderers in Massachusetts, has concluded, "Nothing stimulates violence as powerfully as the experience of being shamed and humiliated" (Dority,

1999). Also, experimental research is quite clear on the following point: people who are angry or frustrated are much more likely to act in an aggressive manner. Once their anger or frustration dissipates within an hour or so, they will return to their normal behavior patterns, which are typically nonaggressive.

Motivation for watching violence is a state that changes depending on our mood and what is happening in our lives. There appear to be four types of motives: gore watching, thrill watching, independent watching, and problem watching (Johnston, 1995). These motivations are related to dispositional characteristics (fearfulness, empathy, and sensation seeking) as well as cognitive and affective responses. For example, some viewers seek out graphic horror for excitement and for the opportunity to demonstrate mastery over fear. These viewers report a positive affect both before and after viewing. But viewers who watch because of anger, loneliness, or personal problems report negative feelings after viewing and attribute these feelings to the exposure; however, these people usually have negative feelings before the exposure. The type of person who was most at risk for subsequent violent behavior was the gore watcher, who is an adventure seeker and is low on both empathy and fearfulness.

3.3 Direct and Indirect Influences

The media effect process can be direct. For example, we may read about a violent crime and encode the details, thus experiencing a cognitive effect. Or we may be watching television and see an attractive character commit a justified act of violence thus triggering us to behave rudely when our viewing is interrupted by a telephone call.

The effect can also be indirect, such as through institutions, which try to socialize us by instilling values about violence, among other things. Reimer and Rosengren (1990) remind us that the important agents of socialization in modern societies are the family, the peer group, the work group, church, law, school, and large organizations representing popular movements and interest groups. The mass media can influence these institutions, which in turn influence us. For example, it has been argued that the media have changed the way families are structured, so the children of today are raised in a different manner than the children of several generations ago. In certain families, media violence resonates with existing family values about aggressiveness and serves to reinforce those values (see Chaffee & McLeod, 1972). But, in other families, the media violence goes against the grain of values, so a child's intense exposure to both family and media serve to put a child in a state of confusion. This too is an effect of exposure to media violence.

. . . . . .

Conclusion

We need to expand our perspective on negative effects accruing from exposure to television violence. First, we need to realize that they do not necessarily occur immediately after exposure to violence in the media; instead, they could take weeks or even years to occur. Second, they may not be a behavioral effect, since they can influence one's attitudes, emotions, or physiology. And third, there is a continual process of influence taking place where our risk levels for several dozen manifestations are being altered. This constant alteration of our risk probabilities is itself an effect that is the essential antecedent to any manifestation.

When we have a limited perspective on negative effects, we reside in a fool's paradise where we comfort ourselves by believing that the negative effects are directed only at other people. This is a faulty belief. Until we understand that we are all at risk, that the risk is constant, and that the risk can eventually manifest itself in a wide variety of negative effects, we will greatly underestimate the importance of this problem. Taking a wider perspective on the negative effects of television violence allows us to understand the extent and complexity of the problem. This understanding is the required first step in moving toward a meaningful solution to this widespread, persistent, and growing problem.

We need to stop debating whether there are effects or not. Instead, we need to shift our energy into dealing with them. Because ignoring them does not make them evaporate or reduce their power. To the contrary, failing to deal with them gives the effects process greater power, because they continue unabated outside our control.

References

Alton, D. (1994, April). Our video culture. *Contemporary Review,* 264(1539), 169 – 172.

Baker, S., & Gore, T. (1989, May 29). Some reasons for "wilding." *Newsweek*, p. 6.

Bandura, A. (1965). Influence of models' reinforcement contingencies on the acquisition of imitative responses. *Journal of Personality and Social Psychology, 1*, 589-95.

Bandura, A. (1978). A social learning theory of aggression. *Journal of Communication, 28*(3), 12-29.

Bandura, A. (1979). Psychological mechanisms of aggression (pp. 316-356). In M. von Cranach, K. Foppa, W. Lepenies, & D. Ploog (Eds.), *Human ethology: Claims and limits of a new discipline.* Cambridge, MA: Cambridge University Press.

Bandura, A. (1982). Self efficacy mechanism in human agency. *American Psychologist, 27*(2), 122-147.

Bandura, A. (1985). *Social foundations of thought and action.* Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.

Berkowitz, L. (1962). *Aggression: A social-psychological analysis.* New York: McGraw-Hill.

Berkowitz, L., & LaPage, A. (1967). Weapons as aggression-eliciting stimuli. *Journal of Personality and Social Psychology, 7*, 202-207.

Blumer, H. (1933). *Movies and conduct.* New York: Macmillan.

Bok, Sissela (1998). *Mayhem: Violence as public entertainment.* Reading, MA: Addison-Wesley.

Bryant, J., Carveth, R. A., & Brown, D. (1981). Television viewing and anxiety: An experimental examination. *Journal of Communication, 31*(3), 106-119.

Campbell, W. J., & Keogh, R. (1962). *Television and the Australian adolescent.* Sydney: Angus Robertson.

Cantor, J. (1994). Fright reactions to mass media (pp. 213-245). In J. Bryant & D. Zillmann (Eds.) *Media effects: Advances in theory and research.* Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates Publishers.

Cantor, J., Hoffner, C. (1990). Children's fear reactions to a televised film as a function of perceived immediacy of depicted threat. *Journal of Broadcasting & Electronic Media, 34*, 421-442.

Cantor, J., & Wilson, B. J. (1988). Helping children cope with frightening media presentations. *Current Psychology: Research & Reviews, 7*, 58-75.

Cantril, H. (1940). *The invasion from Mars: A study in the psychology of panic.* Princeton, NJ: Princeton University Press.

Centerwall, B. S. (1989). Exposure to television as a risk factor for violence. *Journal of Epidemiology, 129*, 643-652.

Centerwall. B. S. (1993). Television and the development of the superego: Pathways to violence (pp. 178 – 197). In C. Chiland & J. G. Young (Eds.) *Children and violence.* Northvale, NJ: Jason Aronson Inc.

Chaffee, S. H., & McLeod, J. M. (1972). Adolescent television use in the family context. In G. A. Comstock & E. A. Rubinstein (Eds.), *Television and social behavior (Vol. 3), Television and adolescent aggressiveness.* Washington DC: U.S. Government Printing Office.

Chiricos, T. (1996). Moral panic as ideology: Drugs, violence, race and punishment in America (pp. 19 – 48). In *Justice with prejudice: Race and criminal justice in America.* New York: Harrow & Heston.

Cline, V. B., Croft, R. G., & Courier, S. (1973). Desensitization of children to television violence. *Journal of Personality and Social Psychology, 27*(3), 260-265.

Comstock, G. A., Chaffee, S., Katzman, N., McCombs, M., & Roberts, D. (1978). *Television and social behavior.* New York: Columbia University Press.

Diamant, A. (1994, Oct). *Parents Magazine, 69*(10), p. 40.

Doob, A. N., & Climie, R. J. (1972). Delay of measurement and the effects of film violence. *Journal of Experimental Social Psychology, 8*(2), 136-142.

Dority, B. (1999, July) The Columbine tragedy countering the hysteria. *Humanist, 59*(4), p. 7.

Drabman, R. S., & Thomas, M. H. (1974). Does media violence increase children's toleration of real-life aggression? *Developmental Psychology, 10*, 418-421.

Dysinger, W. S., & Rucknick, C. A. (1933). *The emotional responses of children to the motion picture situation.* New York: Macmillan.

Feshbach, S. (1955). The drive-reducing function of fantasy behavior. *Journal of Abnormal and Social Psychology, 50*, 3-11.

Feshbach, S. (1961). The stimulating versus cathartic effects of a vicarious aggressive activity. *Journal of Abnormal and Social Psychology, 63*, 381-385.

Feshbach, S. (1972). Reality and fantasy in filmed violence (pp. 318-345). In J. P. Murray, E. A. Rubinstein, & G. A. Comstock (Eds.) *Television and social behavior: Reports and papers, Volume 2: Television and social learning.* Washington, DC: U.S. Government Printing Office.

Feshbach, S., & Singer, R. D. (1971). *Television and aggression.* San Francisco: Jossey-Bass.

Furu, T. (1962). *Television and children's life: A before-after study.* Tokyo: NHK Radio and Television Culture Research Institute.

Furu, T. (1971). *The function of television for children and adolescents.* Tokyo: Sophia University Press.

Gerbner, G., Gross, L., Eleey, M.F., Jackson-Beeck, M., Jeffries-Fox, S., & Signorielli, N. (1977). television violence profile no. 8: The highlights. *Journal of Communication, 27*(2), 171-180.

Gerbner, G., Gross, L., Morgan, M., & Signorielli, N. (1980). The "mainstreaming" of America: Violence profile no. 11. *Journal of Communication, 30*(3), 10-29.

Goranson, R. (1969). *Observed violence and aggressive behavior: The effects of negative outcomes to the observed violence.* Unpublished doctoral dissertation, University of Wisconsin, Madison.

Grossman, D. (1996). *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society.* New York: Little Brown & Company.

Grossman, D. & DeGaetano, G. (1999) *Stop Teaching Our Kids to Kill.* New York: Crown Books.

Hawkins, R. P. & Pingree, S. (1980). Some processes in the cultivation effect. *Communication Research, 7*, 193-226.

Hawkins, R. P. & Pingree, S. (1981). Uniform messages and habitual viewing: Unnecessary assumptions in social reality effects. *Human Communication Research, 7*, 291-301.

Hearold, S. (1986). A synthesis of 1043 effects of television on social behavior. In G. Comstock (Ed.) *Public communication and behavior* (Vol. 1, pp. 65-133). San Diego, CA: Academic Press.

Hennigan, K., M., Del Rosario, M. L., Heath, L., Cook, T. D., Wharton, J. D., & Calder, B. J. (1982). Impact of the introduction of television on crime in the United States: Empirical findings and theoretical implications. *Journal of Personality and Social Psychology, 42*, 461-477.

Himmelweit, H., Oppenheim, A., & Vince, P. (1958). *Television and the child.* London: Oxford University Press.

Himmelweit, H. T., Swift, B., & Jaeger, M. E. (1980). The audience as critic: A conceptual analysis of television entertainment (67-106). In P.H. Tannenbaum (Ed.). *The entertainment functions of television.* Hillsdale, NJ: Erlbaum.

Hoffner, C., & Cantor, J. (1985). Developmental differences in responses to a television character's appearance and behavior. *Developmental Psychology, 21*, 1065-1074.

Johnston, D. D. (1995). Adolescents' motivations for viewing graphic horror. *Human Communication Research, 21*, 522-552.

Josephson, W. (1987). Television violence and children's aggression: Testing the priming, social script, and disinhibition predictors. *Journal of Personality and Social Psychology, 53*, 882-890.

Lacayo, R. (1995, June 12). Are music and movies killing America's soul? *Time*, pp. 24 – 30.

Leland, J. (1995, Dec 11). Violence, reel to real. *Newsweek*, p. 11.

Liebert, R. M., & Schwartzberg, N. S. (1977) Effects of mass media. *Annual Review of Psychology, 28*, 141-173.

Liebert, R. M., Sobol, M. P., & Davidson, E. S. (1972). Catharsis of aggression among institutionalized boys: Fact or artifact? (pp. 351 – 359) In G. A. Comstock, E. A. Rubinstein, & J. P. Murray (Eds.), *Television and social behavior: Vol. 5. Television's effects: Further explorations.* Washington, D.C.: Government Printing Office.

Liefer, A. D., & Roberts, D. F. (1972). Children's responses to television violence (pp. 43 – 180). In J. P. Murray, E. A. Rubinstein, & G. A. Comstock (Eds.) *Television and social behavior: Reports and papers, Volume 2: Television and social learning.*

Washington, DC: U.S. Government Printing Office.

Lowry, B. (1997, September 21). TV on decline but few back U.S. regulation. *Los Angeles Times*, pp. A1, A40, A41.

Males, M. A. (1999). *The scapegoat generation*. Monroe, ME: Common Courage Press.

McCain, R. (1998, Dec 21). Television's bloody hands. *Insight on the News*.

McHan, E. J. (1985). Imitation of aggression by Lebanese children. *Journal of Social Psychology, 125*, 613-617.

Morgan, M. (1983). Symbolic victimization and real world fear. Human *Communication Research, 9*, 146-157.

Morgan, M. (1986). Television and the erosion of regional diversity. *Journal of Broadcasting & Electronic Media, 30*, 123-139.

National Television Violence Study (NTVS). (1996). *Technical Report, Vol. 1*. Thousand Oaks, CA: Sage.

Paik, H., & Comstock, G. (1994). The effects of television violence on antisocial behavior: A meta-analysis. *Communication Research, 21*, 516-546.

Phillips. D. P. (1983). The impact of mass media violence on U.S. homicides. *American Sociological Review, 48*, 560-568.

Phillips, D. P., & Hensley, J. E. (1984). When violence is rewarded or punished: The impact of mass media stories on homicide. *Journal of Communication, 34*, 101-116.

Potter, W. J. (1991). Examining cultivation from a psychological perspective: Component subprocesses, *Communication Research, 18*, 77-102.

Potter, W. J. (1994). A methodological critique of cultivation research. *Journalism Monographs*.

Potter. W. J. (1999). *On media violence*. Thousand Oaks, CA: Sage.

Reimer, B., & Rosengren, K. E. (1990). Cultivated viewers and readers: A life-style perspective (pp. 181-206). In N. Signorielli & M. Morgan (eds.) *Cultivation analysis: New directions in media effects research*. Newbury Park, CA: Sage.

Roberts, D. F., & Schramm, W. (1971). Children's learning from the mass media (pp. 596-611). In W. Schramm & D. F. Roberts (eds.). *The process and effects of mass communication (Rev. ed.)*. Urbana, IL: University of Illinois Press.

Sanders, B. (1994). *A is for ox: Violence, electronic media, and the silencing of the written word*. New York: Pantheon Books.

Schramm, W., Lyle, J., & Parker, E. B. (1961). *Television in the Lives of Our Children*. Stanford, CA: Stanford University Press.

Signorielli, N. (1990). Television's mean and dangerous world: A continuation of the cultural indicators perspective (pp. 85-106). In N. Signorielli & M. Morgan (eds.) *Cultivation analysis: New directions in media effects research*, Newbury Park, CA: Sage.

Simon, S. (2001, April 11). Armed and potentially dangerous. *Los Angeles Times*, p. A5.

Sparks, G. C., & Cantor, J. (1986). Developmental differences in fright responses to a television program depicting a character transformation. *Journal of Broadcasting & Electronic Media, 30*, 309-323.

Tan, A. S. (1981). *Mass communication theories and research*. Columbus, OH: Grid Publishing.

Tannenbaum, P. H., & Zillmann, D. (1975). Emotional arousal in the facilitation of aggression through communication (pp. 149-192). In L. Berkowitz (ed.) *Advances in Experimental Social Psychology, Vol. 8*. New York: Academic Press.

Thomas, M. H., & Drabman, R. S. (1978). Effects of television violence on expectations of others' aggression. *Personality and Social Psychology Bulletin, 4*, 73-76.

U.S. Bureau of Justice Statistics (1999a). Attitudes Toward Contributions To Violence In Society, By Demographic Characteristics, United States, 1999, Table 2.43 (p. 122). *Sourcebook of Criminal Justice Statistics, 1998*, Washington, DC: Author.

U.S. Bureau of Justice Statistics (1999b). Percent Changes In Total Crime Index Rates And Violent Crime Rates, United States, 1960-97 (p. 284) *Sourcebook of Criminal Justice Statistics, 1998*, Washington, DC: Author.

U.S. Bureau of Justice Statistics. (2001, October 6). *Prison Statistics*. Washington DC: U.S. Department of Justice. http://www.ojp.usdoj.gov/bjs/prisons.htm

U.S. Department of Justice, Federal Bureau of Investigation. (1995, October 17). *Crime in the United States 1998: Uniform crime reports*. Washington, DC: FBI, p. 4, 199.

U.S. News & World Report Online (1994). *Culture & ideas: Special report*. Webmaster@usnews.com.

Walters, R. H. & Willows, D. C. (1968). Imitative behavior of disturbed and non-disturbed children following exposure to aggressive and nonaggressive models. *Child Development, 39*, 79-89.

Wells, W. D. (1973). *Television and aggression: Replication of an experimental field study*. Unpublished manuscript. Graduate School of Business, University of Chicago.

Wilson, B. J., & Cantor, J. (1985). Developmental difference in empathy with a television protagonist's fear. *Journal of Experimental Child Psychology, 39*, 284-299.

Wilson, B. J., Hoffner, C., & Cantor, J. (1987). Children's perceptions of the effectiveness of techniques to reduce fear from mass media. *Journal of Applied Developmental Psychology, 8*, 39-52.

Zillmann, D. (1971). Excitation transfer in communication-mediated aggressive behavior. *Journal of Experimental and Social Psychology, 7*, 419-434.

Zillmann, D. (1982). Television viewing and arousal (pp. 53 – 67). In D. Pearl, L. Bouthilet, & J. Lazar (Eds.), *Television and behavior: Ten years of scientific progress and implications for the eighties, volume II, Technical reviews*. Rockville, MD: U.S. Department of Health and Human Services.

Zillmann, D. (1991). Television viewing physiological arousal (pp. 103-133). In J. Bryant & D. Zillmann (Eds.), *Responding to the screen*. Hillsdale, NJ: Erlbaum.

The Psychological Effects of Media Violence on Children and Adolescents

Joanne Cantor
professeur émérite
Department of Communications Arts
University of Wisconsin-Madison

Research on media violence is often misunderstood by the general public. One reason has to do with research methodology. We can't randomly assign children early in their lives to watch different doses of violence on television and then 15 years later see which children committed violent crimes. But the same type of limitation also exists for medical research: We can't randomly assign groups of people to smoke differing amounts of cigarettes for 15 years, and then count the number of people who developed cancer.

Tobacco researchers conduct correlational studies in which they look at the amount people have smoked during their lives and then chart the rate at which they have succumbed to cancer. They control statistically for other factors, of course – other healthy and unhealthy behaviors that either reduce or promote the tendency to develop cancer. Then they can find out whether smoking contributed to cancer, over and above these other influences. And since they can't do cancer experiments on people, they use animal studies. These are artificial, but they tell us something about the short-term effects of tobacco that can't be found from correlational studies. Putting the two types of research together, we now have powerful data about the effects of smoking on the development of cancer.

Similarly, media violence researchers do longitudinal studies of children's media exposure and look at the types of behavior they engage in over time. They also control for other factors, such as previous aggressiveness, family problems, and the like (Johnson, Cohen, Smailes, Kasen & Brook, 2002). They don't look at media violence in a vacuum; they examine whether there is a correlation between television viewing and violent behavior, even controlling for other influences. They also do experiments. Like the animal experiments for cancer, these are not natural situations, but such experiments fill the gaps they cannot fill otherwise. Experiments are designed to show short-term effects, such as increases in hostility or more accepting attitudes toward violence – changes that we know increase the likelihood of violent actions, both in the short term and in the long run.

A second reason for the misunderstanding of the media-violence work is that most public discussions of the problem focus on criminal violence and ignore the other unhealthy outcomes that affect many more children. In an attempt to clarify the issues, I will first discuss the research consensus about some of the major consequences of exposure to media violence, illustrating the general trends in the data with specific studies that make the outcomes more comprehensible. I will then discuss some of the implications of these findings for parents and educators, and for society at large.

1. Effects of Media Violence on Aggression, Desensitization, and Interpersonal Hostility

Most of the research and public attention has focused on the important question of whether viewing violence in the media makes children and adolescents more violent. The question is not, of course, whether media violence causes violence, but whether viewing violence contributes to the likelihood that someone will commit violence or increases the severity of violence when it's committed. The most direct and obvious way in which viewing violence contributes to violent behavior is through imitation or social learning. There is a wealth of psychological research demonstrating that learning often occurs through imitation, and, of course, most parents know that children imitate televised words and actions from an early age. Media apologists, who cannot deny that imitation sometimes happens, try to argue that the effects are trivial because children know better than to imitate anything that's really harmful. We are all familiar with incidents in which criminal and lethal violence has had an uncanny resemblance to a scene in a movie. However, any crime is the result of many influences acting together, and skeptics and even researchers will point out that isolated anecdotes cannot be generalized to society at large. Because most children are so fully immersed in our media culture, it is usually difficult to link a specific media program to a specific harmful outcome, even though some similarities between media scenarios and subsequent acts seem too close to be considered coincidences.[1]

Once in a while researchers get the chance to conduct a "natural experiment" that makes a vivid and compelling point in a systematic and rigorous fashion. This happened in the mid-1990s in Israel, shortly after *World Wrestling Federation* was introduced to Israeli TV. Noting news reports that this program had resulted in a crisis of playground injuries in schools, Dafna Lemish of Tel Aviv University conducted a nationwide survey of elementary school principals, with follow-up questionnaires of teachers and students in selected schools (Lemish, 1997). What Lemish found was that more than half of the principals responding to her survey reported that WWF-type fighting had created problems in their schools. The principals had no trouble distinguishing the imitative behavior they were suddenly seeing from the martial-arts-type behaviors that had occurred prior to the arrival of *WWF*. The new behaviors occurred during re-creations of specific wrestling matches that had aired, and included banging heads, throwing opponents to the floor and jumping onto them from furniture, poking their eyes with fingers, pulling their hair, and grabbing their genital areas. Almost half of the responding principals reported that these new behaviors had necessitated first aid within the school, and almost one-fourth reported injuries (including broken bones, loss of consciousness, and concussions) that required emergency room visits or professional medical care. Although most of the children involved were old enough to know that the wrestling they were watching was fake, this knowledge did not stop many of them from trying out the moves themselves. The mayhem continued throughout Israel until programmers agreed to reduce the frequency with which *WWF* appeared, and until schools initiated media literacy programs designed to counteract the program's effects. During the past few years, there have been news reports of groups of children imitating *WWF* matches in the United States (ABCNEWS.com, 2001), and of physicians dealing with the consequences of such imitation on a regular basis (Dube, 2000).

Simply copying what is seen in the media is only one means by which viewing violence contributes to unhealthy outcomes among youth. Another commonly discussed psychological process is desensitization. Desensitization occurs when an emotional response is repeatedly evoked in

1. A web site titled, "Brutality Isn't Child's Play" chronicles some of these incidents. See: http://www.bicp.org/deaths.html

situations in which the action tendency that is associated with the emotion proves irrelevant or unnecessary. For example, most people become emotionally aroused when they see a snake slithering toward them. The physiological response they are experiencing is part of what is called the "flight or fight" reaction – an innate tendency that prepares an organism to do what it needs to do when it's threatened. But the individual who spends a good deal of time around harmless, nonpoisonous snakes knows there is no need to retreat or attack the animal, and over time, the body "learns" not to experience increased heart rated, blood pressure, or other physiological concomitants of fear at the sight of snakes. In a somewhat analogous fashion, exposure to media violence, particularly that which entails bitter hostilities or the graphic display of injuries, initially induces an intense emotional reaction in viewers. Over time and with repeated exposure in the context of entertainment and relaxation, however, many viewers exhibit decreasing emotional responses to the depiction of violence and injury. Studies have documented that desensitization results in reduced arousal and emotional disturbance while violence is witnessed (Cline, Croft & Courrier, 1973). More disturbingly, studies have reported that desensitization leads children to wait longer to call an adult to intervene in a witnessed physical altercation between peers (Molitor & Hirsch, 1994), and results in a reduction in sympathy for victims of domestic abuse (Mullin & Linz, 1995). Few people would argue that these are healthy outcomes. Today's youth have greater opportunities for desensitization to media violence than ever before. We now have so many television channels, so many movies on video, and so many video –, computer –, and Internet-based games available, that media-violence aficionados have a virtually limitless supply and can play intensely gruesome images over and over, often in the privacy of their own bedrooms.

A third common outcome of viewing violence is an increase in hostile feelings. Some people argue that the well-substantiated correlation between chronic hostility and violence viewing simply shows that people who are already hostile are more likely to choose violence as entertainment. Well, it's true that violent, hostile people are more attracted to media violence (Goldstein, 1998), but research shows that the relationship goes both ways. A 1992 field investigation (Black & Bevan, 1992) is a good illustration of this process. Researchers in Quebec went to a theater and asked moviegoers to fill out the Buss-Durkee hostility inventory either before or after they viewed a film that they themselves had selected. The findings showed that both the male and female viewers who had chosen the Chuck Norris action movie, *Missing in Action*, were initially more hostile than the viewers who had selected the nonviolent drama, *A Passage to India*, demonstrating that people who were more hostile to begin with were more likely to be attracted to a violent than a nonviolent film. Furthermore, viewers' levels of hostility were even higher after viewing the violent movie, but were at the same low level after viewing the nonviolent movie. This study once again disproves the sometimes-popular notion of "catharsis," that violence viewing helps purge people of their hostile inclinations. To the contrary.

What are the consequences of this increased hostility after viewing violence? Often, it interferes with the ability to interact in interpersonal settings. One aspect of this effect has been termed an increased *hostile attribution bias*. A 1998 study illustrated this outcome in an experiment in which nine- to 11-year-old girls and boys were asked to play one of two video games (Kirsh, 1998). One was a nonviolent sports game called *NBA JAM:TE*; the was other a somewhat sanitized version of *MORTAL KOMBAT II*, a highly violent martial arts games. After playing the game, the children were read five stories involving provoking incidents in which the intention of the provoker was ambiguous. For example, in one story, a child gets hit in the back with a ball, but it is unclear whether the person who threw the ball, always a same-sex peer of the research participant, has done this on purpose or by accident. In answering questions after hearing the stories, the children who had just played the violent video game were more likely than those who had played the nonviolent game to attribute bad motives and

negative feelings to the perpetrator, and to anticipate that they themselves would retaliate if they were in that situation. Participating in violence in fantasy apparently cast a negative cloud over the children's views of interpersonal interactions

And this increase in hostility is not necessarily short-lived. A 1999 experiment looked at the interpersonal consequences of repeated exposure to gratuitous violence in movies (Zillmann & Weaver, 1999). Researchers randomly assigned both male and female college students to view either intensely violent or nonviolent feature films for four days in a row. On the fifth day, in a purportedly unrelated study, the participants were put in a position to help or hinder another person's chances of future employment. The surprising results indicated that both the men and the women who had received the recent daily dose of movie violence were more willing to undermine that person's job prospects, whether she had treated them well or had behaved in an insulting fashion. The repeated violence viewing apparently provided what the researchers termed an *enduring hostile mental framework* that damaged interactions that were affectively neutral as well as those that involved provocation.

These are just a few studies that illustrate some of the unhealthy effects of media violence. But how representative are these studies? Although media spokespersons argue that the findings are inconsistent, meta-analyses, which statistically combine the findings of all the studies on a particular topic, show otherwise. The most widely quoted of these meta-analyses was conducted by Paik and Comstock in 1994 (Paik & Comstock, 1994). This meta-analysis combined the results of 217 empirical studies appearing between 1957 and 1990, and included both published and unpublished studies that reported on the relationship between viewing violence and a variety of types of antisocial behavior. Using the correlation coefficient (r) as a measure of association, Paik and Comstock reported an overall r of .31. Although the size of the correlations varied depending on the age of the participant and the genre of programming, a significant association was observed for viewers of all ages and for all genres of programming.

A meta-analysis conducted in 2001 (Bushman & Anderson, 2001) confirmed and updated Paik and Comstock's conclusions. Bushman and Anderson's analysis included studies that appeared between 1956 and 2000. The sample of studies was smaller because it included only published studies and only studies involving aggressive behavior (eliminating measures of self-report of aggressive intent and nonviolent antisocial effects). The meta-analysis, which included 202 independent samples, found an overall correlation of .20 between exposure to media violence and aggressive behavior. Anderson and Bushman (2001) also published a meta-analysis of the effects of violent video games on aggression and found a similar effect size (r= .19, based on 33 independent tests).

Confronted with the meta-analytic results that the findings on the relationship between media violence on aggressive and hostile behaviors consistently show an effect, media apologists often claim that the effects are very small. However, Bushman and Anderson (2001) have compared the results of media violence meta-analyses to those of well-documented relationships in nine other areas. Their data showed that Paik and Comstock's media-violence effect was second in size only to the association between smoking and lung cancer. Even using the smaller effect sizes associated with Bushman and Anderson's own meta-analyses, the media violence effect sizes are still among the largest – larger, for example, than the relationship between exposure to lead and low IQ in children, and almost twice as large as the relationship between calcium intake and bone density.

2. Effects of Media Violence on Fears, Anxieties, and Sleep Disturbances

Although most of researchers' attention has focused on how media violence affects the interpersonal behaviors of children and adolescents, there is growing evidence that violence viewing also induces intense fears and anxieties in young viewers. For example, a 1998 survey of more than 2,000 Ohio children in grades three to eight revealed that as the number of hours of television viewing per day increased, so did the prevalence of symptoms of psychological trauma, such as anxiety, depression, and posttraumatic stress (Singer, Slovak, Frierson & York, 1998). Similarly, a 1999 survey of the parents of almost 500 children in kindergarten through fourth grade in Rhode Island revealed that the amount of children's television viewing (especially television viewing at bedtime) and having a television in one's own bedroom, were significantly related to the frequency of sleep disturbances (Owens, Maxim, McGuinn, Nobile, Msall & Alario, 1999). Indeed, 9% of the parents surveyed reported that their child experienced TV-induced nightmares *at least once a week*. Finally, a random national survey conducted in 1999 reported that 62% of parents with children between the ages of two and 17 said that their child had been frightened by something seen in a TV program or movie (Gentile & Walsh, 1999).

Two independently conducted studies of adults' retrospective reports of having been frightened by a television show or movie demonstrate that the presence of vivid, detailed memories of enduring media-induced fear is nearly universal (Harisson & Cantor, 1999; Hoekstra, Harris & Helmick, 1999). Of the students reporting fright reactions in the study we conducted at the Universities of Wisconsin and Michigan, 52% reported disturbances in eating or sleeping, 22% reported mental preoccupation with the disturbing material, and 35% reported subsequently avoiding or dreading the situation depicted in the program or movie. Moreover, more than one-fourth of the respondents said that the impact of the program or movie (viewed an average of six years earlier) was still with them at the time of reporting.

Studies like these and many anecdotal reports reveal that it is not at all unusual to give up swimming in the ocean after seeing *Jaws* – in fact, a surprising number of people report giving up swimming altogether after seeing that movie. Many other people trace their long-term fears of specific animals, such as dogs, cats, or insects, to childhood exposure to cartoon features such as *Alice in Wonderland* or *Beauty and the Beast* or to horror movies (Cantor, 1998). Furthermore, the effects of these depictions aren't only "in the head," so to speak. As disturbing as unnecessary anxieties are by themselves, they can readily lead to physical ailments and interfere with schoolwork and other normal activities (especially when they disrupt sleep for long periods of time).

For the most part, what frightens children in the media involves violence or the perceived threat of violence or harm. It is important to note, however, that parents often find it hard to predict children's fright reactions to television and films because a child's level of cognitive development influences how he or she perceives and responds to media stimuli. My associates and I have conducted a program of research to explore developmental differences in media-induced fright reactions based on theories and findings in cognitive development (Cantor, 1998, 2002). This research shows that as children mature cognitively, some media images and events become less likely to disturb them, whereas other things become potentially more upsetting.

As a first generalization, the importance of appearance decreases as a child's age increases. Both experimental (Hoffner & Cantor, 1985) and our survey (Cantor & Sparks, 1984) research supports the generalization that preschool children (approximately three to five years old) are more likely to be frightened by something that looks scary but is actually harmless (such as E.T., the kindly but weird-looking extra-terrestrial) than by something that looks attractive but is actually

harmful; for older elementary school children (approximately nine to 11 years), appearance carries much less weight, relative to the behavior or destructive potential of a character, animal, or object. A second generalization is that as children mature, they become more disturbed by realistic, and less responsive to fantastic, dangers depicted in the media. This change results from developmental trends in children's understanding of the fantasy-reality distinction (Cantor & Sparks, 1984; Cantor & Nathanson, 1996). Because of this, older elementary school children begin to be especially susceptible to fear produced by the news and other realistic presentations. A third generalization is that as children get older, they become frightened by media depictions involving increasingly abstract concepts, such as world problems and invisible environmental threats (Cantor, Wilson & Hoffner, 1986; Cantor, Mares & Oliver, 1993). The media's constant showing of the events of September 11 and their aftermath had something to frighten viewers of all ages, but different-aged children most likely responded to different features of the presentations. Prior research suggests that preschoolers most likely responded to images of bloodied victims and expressions of emotional distress; older elementary school children most likely responded to the idea of their own and their family's vulnerability to attack; teenagers, like adults, were able to grasp the enormity of the events and the long-term implications they presented for civilized society (Cantor, 2001).

. . . . . .

3. What Can Be Done and Why It's So Difficult

The research I've described above provides overwhelming evidence that growing up with unrestricted access to media violence is, at the least, very unhealthy for young people. Nonetheless, media violence comes into our homes automatically through television, and is actively marketed to children and adolescents (even when the content is labeled as appropriate only for "mature" audiences) (Federal Trade Commission, 2000). Moreover, it is extremely difficult to disseminate the message of media violence's harms. An important component of this difficulty is the fact that violent entertainment is a highly lucrative business, and the entertainment industry is loath to communicate information suggesting that its products are harmful. An intriguing analysis by Bushman and Anderson, comparing the cumulative scientific evidence to the way the issue has been reported in the press, revealed that as the evidence for the aggression-promoting effect of media violence has become stronger, news coverage has implied that the relationship was weaker and weaker (Bushman & Anderson, 2001). Parents have been given tools, such as media ratings and filtering devices such as the V-chip, but publicity for these tools has been so sporadic that parents have little understanding of what they are or how to use them (Bushman & Cantor, 2002). Parents need to receive better information about the effects of media violence, and they need more convenient and reliable means of understanding what to expect in a television program, movie, or video game.

Parents also need information on parenting strategies that will help them counteract some of the negative effects of media violence on their children. Research in cognitive development, for example, has explored effective ways to reassure children who have been frightened by media threats (Cantor, 1998). Strategies for coping with media-induced fears need to be tailored to the age of the child. Up to the age of about seven, nonverbal coping strategies work the best (Wilson, Hoffner & Cantor, 1987). These include removing children from the scary situation, distracting them, giving them attention and warmth, and desensitization (Wilson, 1989). Eight-year-olds and older children can benefit from hearing logical explanations of why they are safe. If what they saw is fantasy, it helps children in this age group to be reminded that what they have seen could never happen (Cantor & Wilson, 1984). If the program depicts frightening events that can possibly occur, however, it may help to give older children information about why what they have seen cannot happen to them (Cantor & Hoffner, 1990) or to give them empowering instructions on how

to prevent it from occurring (Cantor & Omdahl, 1999).

As for reducing the aggression-promoting effect of media violence, research is just beginning to explore mediation strategies that can be used by parents and teachers. In a study published in 2000 (Nathanson & Cantor, 2000), we tested means of counteracting the effects of classic cartoons, a genre involving nonstop slapstick violence that trivializes the consequences to the victim. This study showed not only that watching a Woody Woodpecker cartoon could increase boys' endorsement of aggressive solutions to problems, but also that empathy-promoting instructions could intervene in this effect. Boys from second to sixth grade were randomly assigned to one of three groups: (1) a no-mediation group, who watched the cartoon without instructions; (2) a mediation group, who were asked, before viewing, to keep in mind the feelings of the man in the cartoon (the tree surgeon who was the target of Woody' attacks); and (3) a control group, who didn't see a cartoon. As is usually found in such studies, the children who had just seen the violent cartoon without instructions scored higher on pro-violence attitudes than those in the control condition (showing stronger agreement with statements like, "Sometimes fighting is a good way to get what you want"). However, the children who were asked to think about the victim's feelings showed no such increase in pro-violence attitudes. As a side effect, this empathy-promoting intervention reduced the degree to which the children found the cartoon funny. An empathy-promoting intervention may therefore have a dual benefit – intervening in the direct effect of viewing and perhaps reducing future choices of similar fare. More research is needed to explore other ways to intervene in the negative effects of media violence.

In conclusion, media violence has many unhealthy effects on children and adolescents. Even though violence has been and will continue to be a staple of our media environment, it is appropriate to speak out when especially problematic presentations are aired in contexts in which children are likely to see them and when inappropriate programming is actively marketed to vulnerable young people.[2] Although the entertainment industries are mostly concerned with profits, they sometimes react to large-scale criticism, and sponsors and local television stations prefer to avoid public censure.

Beyond complaining about media practices, researchers and advocates for the welfare of children can work to diminish the negative influence of media violence by providing better public education about media effects, by developing and promoting more useful content labels and filters, and by exploring effective intervention strategies based on research findings. We also need to expand media literacy education for children, including helping them place what they see in perspective, and encouraging them to engage in a critical analysis of their own media choices.

References

ABCNEWS.com (2001). Backyard wrestling: Don't try these moves at home. Retrieved from ABCNEWS website on March 20, 2002.

Anderson, C. A., & Bushman, B. J. (2001). Effects of violent video games on aggressive behavior, aggressive cognition, aggressive affect, physiological arousal, and prosocial behavior: A meta-analytic review of the scientific literature. *Psychological Science, 12,* 353-359.

Black, S.L., & Bevan, S. (1992). At the movies with Buss and Durkee: A natural experiment on film violence. *Aggressive Behavior, 18,* 37-45.

Bushman, B. J., & Anderson, C. A. (2001). Media violence and the American public: Scientific facts versus media misinformation. *American Psychologist, 56,* 477-489.

2. A current campaign asks Toys 'R' Us to stop selling WWF-related merchandize. See http://www.bicp.org/bicp1.html

Bushman, B. J., & Cantor, J. (2002). *Media ratings for violence and sex: Implications for policymakers and parents.* Manuscript submitted for publication.

Cantor, J. (1998). *"Mommy, I'm scared": How TV and movies frighten children and what we can do to protect them.* San Diego, CA: Harvest/Harcourt.

Cantor, J. (2001). Helping children cope: Advice in the aftermath of the terrorist attacks on America.

Cantor, J. (2002). Fright reactions to mass media. In J. Bryant & D. Zillmann (Eds.), *Media effects: Advances in theory and research.* (2d Ed.) (pp. 287-306). Mahwah, NJ: Erlbaum.

Cantor, J., & Hoffner, C. (1990). Children's fear reactions to a televised film as a function of perceived immediacy of depicted threat. *Journal of Broadcasting & Electronic Media, 34*, 421-442.

Cantor, J., Mares, M. L., & Oliver, M. B. (1993). Parents' and children's emotional reactions to televised coverage of the Gulf War. In B. Greenberg & W. Gantz (Eds.), *Desert storm and the mass media* (pp. 325-340). Cresskill, NJ: Hampton Press.

Cantor, J., & Nathanson, A. (1996). Children's fright reactions to television news. *Journal of Communication, 46* (4), 139-152.

Cantor, J., & Omdahl, B. (1999). Children's acceptance of safety guidelines after exposure to televised dramas depicting accidents. *Western Journal of Communication, 63* (1), 1-15.

Cantor, J., & Sparks, G. G. (1984). Children's fear responses to mass media: Testing some Piagetian predictions. *Journal of Communication, 34*, (2), 90-103.

Cantor, J., & Wilson, B. J. (1984). Modifying fear responses to mass media in preschool and elementary school children. *Journal of Broadcasting, 28,* 431-443.

Cantor, J., Wilson, B. J., & Hoffner, C. (1986). Emotional responses to a televised nuclear holocaust film. *Communication Research, 13*, 257-277.

Cline, V.B., Croft, R.G., & Courrier, S. (1973). Desensitization of children to television violence. *Journal of Personality and Social Psychology, 27,* 360-365.

Dube, J. (2000). Wrestling with death: Moves may be faked, but danger isn't. Retrieved from on March 20, 2002.

Federal Trade Commission (2000). *Marketing violence to children: A review of self-regulation and industry practices in the motion picture, music recording, & electronic game industries.* Washington, D.C.: Federal Trade Commission.

Gentile, D. A., & Walsh, D. A. (1999). *MediaQuotient(tm): National survey of family media habits, knowledge, and attitudes.* Minneapolis, MN: National Institute on Media and the Family.

Goldstein, J., Ed. (1998). *Why we watch: The attractions of violent entertainment.* New York: Oxford University Press.

Harrison, K., & Cantor, J. (1999). Tales from the screen: Enduring fright reactions to scary media. *Media Psychology, 1*, 97-116.

Hoekstra, S. J., Harris, R. J., & Helmick, A. L. (1999). Autobiographical memories about the experience of seeing frightening movies in childhood. *Media Psychology, 1*, 117-140.

Hoffner, C., & Cantor, J. (1985). Developmental differences in responses to a television character's appearance and behavior. *Developmental Psychology, 21*, 1065-1074.

Johnson, J. G., Cohen, P., Smailes, E. M., Kasen, S., & Brook, J. S. (2002). Television viewing and aggressive behavior during adolescence and adulthood. *Science, 295,* 2468-2471.

Kirsh, S. J. (1998). Seeing the world through Mortal Kombat-colored glasses: Violent video games and the development of a short-term hostile attribution bias. *Childhood, 5* (2), 177-184.

Lemish, D. (1997). The school as a wrestling arena: The modeling of a television series. *Communication, 22* (4), 395-418.

Molitor, F., & Hirsch, K. W. (1994). Children's toleration of real-life aggression after exposure to media violence: A replication of the Drabman and Thomas studies. *Child Study Journal, 24,* 191-207.

Mullin, C.R., & Linz, D. (1995). Desensitization and resensitization to violence against women: Effects of exposure to sexually violent films on judgments of domestic violence victims. *Journal of Personality and Social Psychology, 69,* 449-459.

Nathanson A.I., & Cantor, J. (2000). Reducing the aggression-promoting effect of violent cartoons by increasing children's fictional involvement with the victim. *Journal of Broadcasting & Electronic Media, 44*, 125-142.

Owens, J., Maxim, R., McGuinn, M., Nobile, C., Msall, M., & Alario, A. (1999). Television-viewing habits and sleep disturbance in school children. *Pediatrics, 104* (3), 552

Paik, H., & Comstock, G. (1994). The effects of television violence on antisocial behavior: a meta-analysis. *Communication Research, 21*, 516-546.

Singer, M. I., Slovak, K., Frierson, T., & York, P. (1998). Viewing preferences, symptoms of psychological trauma, and violent behaviors among children who watch television. *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry, 37*, 1041-1048.

Wilson, B. J., Hoffner, C., & Cantor, J. (1987). Children's perceptions of the effectiveness of techniques to reduce fear from mass media. *Journal of Applied Developmental Psychology, 8,* 39-52.

Wilson, B. J. (1989). Desensitizing children's emotional reactions to the mass media. *Communication Research, 16*, 723-745.

Zillmann D., & Weaver, J. B. III (1999). Effects of prolonged exposure to gratuitous media violence on provoked and unprovoked hostile behavior. *Journal of Applied Social Psychology, 29,* 145-165.

Stories of Violence and the Public Interest

George Gerbner
doyen émérite
The Annenberg School of Communication
University of Pennsylvania

Most of what we know, or think we know, we have never personally experienced. We live in a world erected by the stories we hear and see and tell.

Unlocking incredible riches through imagery and words, conjuring up the unseen through art, creating towering works of imagination and fact through science, poetry, song, tales, reports and laws – that is the true magic of human life.

Through that magic we live in a world much wider than the threats and gratifications of the immediate physical environment, which is the world of other species. Stories socialize us into roles of gender, age, class, vocation and lifestyle, and offer models of conformity or targets for rebellion. They weave the seamless web of the cultural environment that cultivates most of what we think, what we do, and how we conduct our affairs.

The story-telling process used to be hand-crafted, home-made, community-inspired. Now it is mostly mass-produced and policy-driven. It is the end result of a complex manufacturing and marketing process. It both defines and then addresses the public interest. The situation calls for a new diagnosis and a new prescription.

1. Three Kinds of Stories

The stories that animate our cultural environment have three distinct but related functions. These functions are (1) to reveal how things work; (2) to describe what things are; and (3) to tell us what to do about them.

Stories of the first kind, revealing how things work, illuminate the all-important but invisible relationships and hidden dynamics of life. Fairy tales, novels, plays, comics, cartoons, and other forms of creative imagination and imagery are the basic building blocks of human understanding. They show complex causality by presenting imaginary action in total situations, coming to some conclusion that has a moral purpose and a social function. You don't have to believe the "facts" of Little Red Riding Hood to grasp the notion that big bad "wolves" victimize old women and trick little girls – a lesson in gender roles, fear, and power.

Stories of the first kind build, from infancy on, the fantasy we call reality. I do not suggest that the revelations are false, which they may or may not be, but that they are synthetic, selective, often mythical, and always socially constructed.

Stories of the second kind depict what things are. These are descriptions, depictions,

expositions, reports abstracted from total situations and filling in with "facts" the fantasies conjured up by stories of the first kind. They are the presumably factual accounts, the chronicles of the past and the news of today.

Stories of what things are may confirm or deny some conception of how things work. Their high "facticity" (i.e. correspondence to actual events presumed to exist independently of the story) gives them special status in political theory and often in law. They give emphasis and credibility to selected parts of each society's fantasies of reality. They convey information about finance, weddings, crime, lotteries, terrorists, etc. They alert us to certain interests, threats, opportunities, and challenges.

Stories of the third kind tell us what to do. These are stories of value and choice. They present things, behaviors or styles of life as desirable (or undesirable), propose ways to obtain (or avoid) them, and the price to be paid for attainment (or failure). They are the instructions, laws, regulations, cautionary tales, commands, slogans, sermons, and exhortations. Today most of them are called commercials and other advertising messages and images we see and hear every day.

Stories of the third kind clinch the lessons of the first two and turn them into action. They typically present an objective to be sought or to be avoided, and offer a product, service, candidate, institution or action purported to help attain or avoid it. The lessons of fictitious Little Red Riding Hoods and their more realistic sequels prominent in everyday news and entertainment not only teach lessons of vulnerability, mistrust and dependence but also help sell burglar alarms, more jails and executions promised to enhance security (which they rarely do), and other ways to adjust to a structure of power.

Ideally, the three kinds of stories check and balance each other. But in a commercially driven culture, stories of the third kind pay for most of the first two. That creates a coherent cultural environment whose overall function is to provide a hospitable and effective context for stories that sell. With the coming of the electronic age, that cultural environment is increasingly monopolized, homogenized, and globalized. We must then look at the historic course of our journey to see what this new age means for us and for the public interest.

. . . . . .

2. Here Comes the Print

For the longest time in human history, stories were told only face to face. A community was defined by the rituals, mythologies and imageries held in common. All useful knowledge was encapsulated in aphorisms and legends, proverbs and tales, incantations and ceremonies. Writing was rare and holy, forbidden for slaves. Laboriously inscribed manuscripts conferred sacred power to their interpreters, the priests and ministers. As a sixteenth-century scribe put it:

Those who observe the codices, those who recite them.

Those who noisily turn the pages of illustrated manuscripts.

Those who have possession of the black and red ink and that which is pictured; they lead us, they guide us, they tell us the way.

State and church ruled in a symbiotic relationship of mutual dependence and tension. State, composed of feudal nobles, was the economic, military and political order; church its cultural arm.

The Industrial Revolution changed all that. One of the first machines stamping out standardized artifacts was the printing press. Its product, the book, was a prerequisite for all the other upheavals to come. Printing begins the industrialization of story-telling, arguably the most profound transformation in the humanization process.

The book could be given to all who could read, requiring education and creating a new literate class of people. Readers could now interpret the book (at first the Bible) for

themselves, breaking the monopoly of priestly interpreters and ushering in the Reformation.

When the printing press was hooked up to the steam engine, the industrialization of story-telling shifted into high gear. Rapid publication and mass transport created a new form of consciousness: modern mass publics. Publics are loose aggregations of people who share some common consciousness of how things work, what things are, and what ought to be done – but never meet face-to-face. That was never before possible.

Stories could now be sent – often smuggled – across hitherto impenetrable or closely guarded boundaries of time, space, and status. The book lifts people from their traditional moorings as the Industrial Revolution uproots them from their local communities and cultures. They can now get off the land and go to work in far-away ports, factories and continents, and have with them a packet of common consciousness – the book or journal, and later the motion picture (silent at first) – wherever they go.

Publics, created by such publication, are necessary for the formation of individual and group identities in the new urban environment, as the different classes and regional, religious and ethnic groups try to maintain some sense of distinct integrity and also to live together with some degree of cooperation with other groups.

Publics are the basic units of self-government. They make it possible to elect or select representatives to an assembly trying to reconcile diverse interests. The maintenance and integrity of multiple publics makes self-government feasible for large, complex, and diverse national communities. People engage in long and costly struggles to be free to create and share stories that fit the reality of competing and often conflicting values and interests. Most of our assumptions about human development and political plurality and choice are rooted in the print era.

One of the most vital provisions of the print era was the creation of the only large-scale folk institution of industrial society, public education. Public education is the community institution where face-to-face learning and interpreting could, ideally, liberate the individual from both tribal and medieval dependencies and all cultural monopolies.

. . . . . .

3. A New Era Is Born

The second great transformation, the electronic revolution, ushers in the telecommunications era. Its mainstream, television, is superimposed upon and reorganizes print-based culture. Unlike the Industrial Revolution, the new upheaval does not uproot people from their homes but transports them in their homes. It re-tribalizes modern society. It challenges and changes the role of both church and education in the new culture.

For the first time in human history, children are born into homes where mass-produced stories can reach them on average more than seven hours a day. Most waking hours, and often dreams, are filled with these stories. The stories do not come from their families, schools, churches, neighborhoods, and often not even from their native countries, or, in fact, from anyone with anything relevant to tell. They come from small groups of distant conglomerates with something to sell.

The cultural environment in which we live becomes the byproduct of marketing. The historic nexus of state and church is replaced by the new symbiotic relationship of state and television. The "state" itself is the twin institution of elected public government and selected private corporate government, ruling in the legal, military, and economic domains. The media, its cultural arm, are dominated by the private establishment, despite their use of the public airways.

Giant industries discharge their messages into the mainstream of common consciousness. Channels proliferate and new technologies pervade home and office while mergers and bottom-line pressures shrink creative alternatives and reduce diversity of content.

These changes may appear to be broadening local, parochial horizons, but they also mean a homogenization of outlooks and limitation of alternatives. For media professionals, the changes mean fewer opportunities and greater compulsions to present life in saleable packages. Creative artists, scientists, and humanists can still explore and enlighten and occasionally even challenge, but, increasingly, their stories must fit marketing strategies and priorities.

Viewing commercials is "work" performed by audiences in exchange for "free" news and entertainment. But, in fact, we pay dearly through a surcharge added to the price of every advertised product that goes to subsidize commercial media, and through allowing advertising expenditures to be a tax-deductible business expense. These giveaways of public moneys for private purposes further erode the diversity of the cultural mainstream.

Broadcasting is the most concentrated, homogenized, and globalized medium. The top 100 U.S. advertisers pay for two-thirds of all network television. Four networks, allied to giant transnational corporations – our private "Ministry of Culture" – control the bulk of film production and distribution, and shape the cultural mainstream. Other interests, religious or educational, minority views, and the potential of any challenge to dominant perspectives, lose ground with every merger.

Formula-driven, assembly-line-produced programs increasingly dominate the airways. The formulas themselves reflect the structure of power that produces them and function to preserve and enhance that structure of power. The leading example of such story functions is violence. It is a good example of how the system works; it is also an indication of the magnitude and nature of its challenge to society.

4. Humankind and Media Violence

Humankind may have had more bloodthirsty eras, but none as filled with images of crime and violence as the present. While violent crime rates remain essentially flat or decline, news of crime surges to new highs. Violence is a demonstration of power. Armies conquer, states impose their will, persons use violence to intimidate. Violence is always a complex scenario of victims as well as victors and a wide range of needs, circumstances, justifications, and motivations.

Media violence is a symbolic show of force serving many of the same functions more cheaply and of course entertainingly. It shows who can get away with what against whom. This show-and-tell is a staple of all story-telling. It cultivates a sense of command and a calculus of vulnerability. It shapes society's pecking order. It makes some people act like majorities and others like minorities.

The perennial debate about media violence, made trendy by the very fears it generates, brought forth a remarkable array of obfuscations from all sides and levels of the political spectrum. Most of the public discourse, conducted through and shaped by the media themselves, persists in asking the questions reflecting, amplifying, and exploiting media-driven anxieties and interests: Does media violence incite real-life violence? Is it a product of freedom of expression, therefore in the public interest? If so, is its regulation a form of censorship?

But the issues are much more fundamental than parental advisories, v-chips, labeling, or simple controls. They deal with the structural connections between television violence, marketing imperatives, and social controls. The questions we will address are: What is the difference between television and other media violence? What drives television violence? What are its consequences for human development, the public interest, and the distribution of power?

5. Television And Other Media Violence

U.S. television networks doubled the time given to crime coverage between 1992 and 1993. TV Guide's August 13, 1994, survey also showed a steep increase in stories of violence, especially in local television news.

Monitoring by the *Des Moines Register*, an Iowa newspaper (March 27, 1994), illustrated how crime and violence skew news priorities. Of the six top stories on Des Moines evening newscasts during February, 1994, one out of four (118 stories) dealt with crime and violence. By comparison, 27 featured business, 17 dealt with government, 15 reported about racial relations, and two were stories about the schools.

A University of Miami study of local television news found that time devoted to crime ranged from 23 to 50 percent (averaging 32 percent) while violent crime in the city remained constant, involving less than one-tenth of one percent of the population.

A study by Robert Entman for the Chicago Council on Urban Affairs found not only that local news shows are dominated by vivid images of violence, but that "a high percentage of African-Americans and Latinos are shown as victimizers of society, and few as social helpers," contributing to a sense of fear and distrust (which our own research diagnosed as the "mean-world syndrome"), and to the notion that "the inner city is dominated by dangerous and irresponsible minorities."

Another study of homicide news reporting found that only one of three actual homicides was reported, and that the most likely to be selected were those in which the victims were white rather than black or Latino, contrary to the actual crime statistics. University of Pennsylvania Sociologist Elijah Anderson also noted in the November 1994 issue of *Philadelphia Magazine* that media portrayals of crime and violence involving blacks and the resulting demonization of black males, becomes a major reason for "white flight." In fact, however, African American men, not whites, are the most likely to be the victims of violence.

Our Cultural Indicators study of local news on Philadelphia television found that crime and/or violence items usually lead the newscast and preempt any balanced coverage of the city. Furthermore, 80 percent of crime and violence reported on Philadelphia local news was not even local to the city. It is as if a quota were imposed on the editorial staff to fill from wherever they can. It is also the cheapest way to fill the time. We also found that whites are more likely to be reported when they are the victims and African-Americans are more likely to be reported when they are the perpetrators. Black-on-white crime is less frequent but more newsworthy than any other combination.

The percentage of prime-time television dramatic programs with overt physical violence was 58 in 1974, 73 in 1984, and 75 in 1994. The saturation of violent scenes was five per hour in 1974, five per hour in 1984, and five per hour in 1994 – unchanged. In Saturday morning children's programs, scenes of violence occur at a rate of 20 to 25 per hour. They are sugar-coated with humor, to be sure; that makes the pill of power easier to swallow.

Violence is, of course, a legitimate and even necessary news and dramatic feature to show the tragic costs of deadly compulsions. However, such tragic sense of violence has been swamped by "happy violence" produced on television's dramatic assembly line. "Happy violence" is cool, swift, and painless, and always leads to a happy ending. Far from Shakespeare or the Bible, it occurs five times per hour and is designed to deliver the audience to the next commercial in a receptive mood.

Action movies cash in on the trend. "Robocop's" first rampage for law and order killed 32 people. "Robocop 2" slaughtered 81. The sick movie "Death Wish" claimed nine victims. In the sequel, the "bleeding heart liberal" turned vigilante disposed of 52. "Rambo: First Blood" rambled through Southeast Asia leaving 62 corpses. "Rambo III" visited Afghanistan, killing

106. Godfather I produced 12 corpses, Godfather II put away 18 and Godfather III killed no fewer than 53. The daredevil cop in the original "Die Hard" saved the day with a modest 18 dead. "Die Hard 2" achieved a phenomenal body count of 264.

Violence is a demonstration of power. Its principal lesson is to show quickly and dramatically who can get away with what against whom. That exercise defines majority might and minority risk. It shows one's place in the societal "pecking order."

The role of violence in the media mainstream of television emerges from our analysis of prime-time network programs monitored since 1967. Women play one out of three characters in drama, one out of six in the news. Young people comprise one-third and old persons one-fifth of their actual proportions of the population. Most other minorities are even more underrepresented. Most of the groups that are underrepresented are also those that suffer the worst fate.

The typical viewer of prime time television drama sees, every week, an average of 21 criminals arrayed against an army of 41 public and private law enforcers. Crime and violence employ more characters than all other occupations combined. About one out of three speaking parts, and more than half of all major characters, are involved in violence either as victims or as victimizers, or both.

We calculated the violence "pecking order" by counting the number of victims for every 10 perpetrators of violence. That "risk ratio" expresses the "price" groups of characters pay for committing violence. We found that the overall average risk ratio (the number of victims per 10 perpetrators) is 12. But the ratio for women is 17, for lower-class characters is 19, for elderly characters is 20, and for women of color is 22. In other words, minority groups tend to pay a higher price for their show of force than do the majorities.

Our surveys show that heavy viewers express a greater sense of apprehension and vulnerability than do light viewers in the same groups. Heavy viewers are more likely than comparable groups of light viewers to overestimate their chances of involvement in violence; to believe that their neighborhoods are unsafe; to state that fear of crime is a very serious personal problem; and to assume that crime is rising, regardless of the facts of the case. Heavy viewers are also more likely to buy new locks, watchdogs, and guns "for protection" (thus becoming the major cause of handgun violence).

Moreover, viewers who see members of their own group underrepresented but overvictimized develop an even greater sense of apprehension and mistrust. Insecure, angry, mistrustful people may be prone to violence but are even more likely to be dependent on authority and susceptible to deceptively simple, strong, hard-line postures and appeals.

. . . . . .

6. What Drives Media Violence?

Media violence is not a reflection of creative freedom, viewer preference, or crime statistics. It is the by-product of a manufacturing and marketing process. The real problem of television violence reflects structural trends toward concentration, conglomeration, and globalization in media industries and the marketing pressures fueling those trends.

Concentration of ownership denies access to new entries and to alternative perspectives. Having fewer buyers for their products forces the remaining "content providers" deeper into deficit financing. As a consequence, most television and movie producers cannot break even on the domestic market. They are forced into video and foreign sales to make a profit. Therefore, they need a dramatic ingredient that requires no translation, "speaks action" in any language, and fits any culture. That ingredient is violence.

Our analysis shows that violence dominates U.S. exports. We compared 250 U.S. programs exported to 10 countries with 111

programs shown in the United States during the same year. Violence was the main theme of 40 percent of the home-shown and 49 percent of the exported programs. Crime/action series comprised 17 percent of the home-shown and 46 percent of the exported programs. NAFTA and GATT dump even more mayhem on the world in the name of "free trade."

Far from reflecting creative freedom, the strategy wastes talent, restricts freedom, and chills originality. Production companies emphasizing alternative approaches to conflict, such as Globalvision, Inc., G-W Associates, and Future Wave, have difficulty selling their product. Concentration of ownership brings streamlining of production, economies of scale, and emphasis on dramatic ingredients most suitable for aggressive international promotion. Cross-media conglomeration and "synergy" mean that ownership of product in one medium can be used, reviewed, promoted, and marketed in other media "in house." It means less competition, fewer alternative voices, greater emphasis on formulas that saturate more markets at a lower cost per viewer. "Privatization" of formerly public-service broadcasting around the world means production and distribution of even more of the same type of product.

Not the least of the consequences is the damage done to dramatic originality and integrity. Arbitrarily contrived violence is inserted into formula-driven programs according to market conditions, not dramatic need. If dramatic integrity and creativity are not valid reasons for most violent scenes, neither is the industry's chief rationale – public appeal. To be sure, some highly popular films and programs are violent, but by no means most. In fact, violent programming is not especially popular either with viewers or, as we shall see, with broadcasters who are responsible to the public as license-holders. Why, then, does a public relations-conscious and politically sophisticated industry persist in risking domestic backlash and international embarrassment for its perennially violent fare? The answer is that violence "travels well."

There is no free market on television. Expensive and risky production requires the pooling of large resources and even larger distribution capabilities. That is (and will continue to be) the main reason for networks and other forms of consolidation and conglomeration. The oligopolies that dominate the market can set the price of production so low that most producers barely break even on the domestic market. They are forced onto the world market and into all forms of syndication, including cable and video sales worldwide, to make a profit. Therefore, they must look for an ingredient to inject into the product that "travels well." They find that ingredient in violence. (Graphic sex is second, but that runs into many more inhibitions and restrictions around the world.)

. . . . . .

7. What Are the Consequences?

This unequal sense of danger, vulnerability and general unease, combined with reduced sensitivity, invites not only aggression but also exploitation and repression. Insecure people may be prone to violence but are even more likely to be dependent on authority and susceptible to deceptively simple, strong, hard-line postures. They may accept and even welcome repression if it promises to relieve their anxieties. That is the deeper problem of violence-laden television.

The usual rationalization that media violence "gives the public what it wants" is disingenuous. The public rarely gets a fair choice in which all elements but violence, including placement, headline, promotion, airtime, celebrity-value, treatment, etc., are equal. Economic analysis and trade- press reports indicate that in the media marketing formula of "cost per thousand" (readers or viewers delivered to the advertiser), cost weighs as heavily in the balance as the audience side of the equation. There is no evidence that, cost and other factors being equal, violence per se gives audiences "what they want." As the trade paper *Broadcasting & Cable* editorialized on September 20, 1993 (p. 66), "the

most popular programming is hardly violent as anyone with a passing knowledge of Nielsen ratings will tell you."

We compared the ratings of over 100 violent shows and the same number of non-violent shows aired at the same time on network television. The average Nielsen rating of the violent sample was 11.1; the rating for the non-violent sample was 13.8. The share of viewing households in the violent and nonviolent samples, respectively, was 18.9 and 22.5. The non-violent sample was more highly rated than the violent sample for each of the five seasons studied. The amount and consistency of violence further increased the unpopularity gap.

Concentration of ownership denies access to new entries and to alternative perspectives. Having fewer buyers for their products forces the remaining "content providers" deeper into deficit financing. As a consequence, most television and movie producers cannot break even on the U.S. domestic market. They are forced into video and foreign sales to make a profit. Therefore, they need a dramatic ingredient that requires no translation, "speaks action" in any language, and fits any culture. That ingredient is violence.

Syndicators demand "action" (the code word for violence) because it "travels well around the world," said the producer of "Die Hard 2." "Everyone understands an action movie. If I tell a joke, you may not get it but if a bullet goes through the window, we all know how to hit the floor, no matter the language."

There is no evidence that, other factors being equal, violence per se is giving most viewers, countries, and citizens "what they want." On the contrary, the evidence is that most people suffer the violence inflicted on them with diminishing tolerance. Organizations of creative workers in media, health professionals, law enforcement agencies, and virtually all other media-oriented professional and citizen groups have come out against television violence.

There is an alternative. It is not the "electronic superhighway." Given the convergence of communication technologies, the concentration of ownership, and the shrinking of independent creative alternatives, the notion that a new abundance of hundreds of channels will provide greater choice is a technocratic fantasy. The most profitable programs now being mass-produced for the vast majority of viewers will run on more channels more of the time, while informercial hustle, direct marketing, and electronically delivered magazines catering to small audiences will fill the rest. Cross-media synergy and the global consolidation of electronic marketing are more likely to reduce than increase the diversity of the total orchestration of cultural resources – unless provision is made for liberating it from its present constraints.

What can we do? People suffer the media violence inflicted on them with diminishing tolerance. A March 1985 Harris survey showed that 78 percent disapprove of violence they see on television. In a *Times Mirror* national poll in 1993, 80 percent said entertainment violence was "harmful" to society, compared with 64 percent in 1983.

Local broadcasters, legally responsible for what goes on the air, also oppose the overkill and complain about loss of control. *Electronic Media* reported on August 2, 1993, that in its own survey of 100 general managers, three out of four said there is too much needless violence on television and 57 percent would like to have "more input on program content decisions." A *U.S. News & World Report* survey published on April 30, 1994, found that 59 percent of media workers saw entertainment violence as a serious problem.

Formula-driven media violence is not an expression of freedom, popularity, or crime statistics. It is a de facto censorship that chills originality and extends the dynamics of domination, intimidation, and repression domestically and globally. The media violence overkill is an ingredient in a global marketing formula imposed on media professionals and foisted on the children of the world.

There is a liberating alternative. It exists in various forms in all democratic countries. It is

an independent citizen voice in cultural policy-making. More freedom from inequitable and intimidating marketing formulas, and a greater diversity of sources of support, are the effective and acceptable ways to increase diversity of content. That is also the democratic way to reduce media violence to its valid role and reasonable proportions.

. . . . . .

8. Culture as a Solution

The Cultural Environment Movement was launched in response to that challenge. CEM's Founding Convention was held in St. Louis, Missouri, March 15 -17, 1996. It was the most diverse international assembly of leaders and activists in the field of culture and communication that has ever met.

The 261 participants debated and approved a People's Communication Charter, the Viewer's Declaration of Independence, and developed recommendations for action.

The liberating alternative requires citizen action. No other force can provide the broad support needed for loosening the global marketing noose around the necks of producers, writers, directors, actors, and journalists.

More freedom, not more censorship, is the effective and acceptable way to reduce television violence to its legitimate role and proportion. The role of Congress, if any, is to turn its anti-trust and civil rights oversight on the centralized and globalized industrial structures and marketing strategies that impose violence on creative people in many cultures, and foist it on the children of the world.

The new approach of the CEM involves:

- Building a new coalition involving media councils worldwide; teachers, students and parents; groups concerned with children, youth and aging; women's groups; religious and minority organizations; educational, health, environmental, legal, and other professional associations; consumer groups and agencies; associations of creative workers in the media and in the arts and sciences; independent computer network organizers and other organizations and individuals committed to broadening the freedom and diversity of communication.
- Opposing domination and working to abolish existing concentration of ownership and censorship (both of and by media), public or private. It involves extending rights, facilities, and influence to interests and perspectives other than the most powerful and profitable. It means involving in cultural decision-making the less affluent and more vulnerable groups, including the marginalized, neglected, abused, exploited, physically or mentally disabled, young and old, women, minorities, poor people, recent immigrants – all those most in need of a decent role and a voice in a freer cultural environment.
- Seeking out and cooperating with cultural-liberation forces of all countries working for the integrity and independence of their own decision-making and against cultural domination and invasion. Learning from countries that have already opened their media to the democratic process. Helping local movements, including in the most dependent and vulnerable countries of Latin America, Asia, and Africa (and also of Eastern Europe and the former Soviet republics), to invest in their own cultural development; opposing aggressive foreign ownership and coercive trade policies that make such development more difficult.
- Supporting journalists, artists, writers, actors, directors, and other creative workers struggling for more freedom from having to present life as a commodity designed for a market of consumers. Working with guilds, caucuses, labor, and other groups for diversity in employment

and media content. Supporting media and cultural organizations addressing significant but neglected needs, sensibilities, and interests.

- Promoting media literacy, media awareness, critical viewing and reading, and other media education efforts as a fresh approach to the liberal arts and an essential educational objective on every level. Collecting, publicizing and disseminating information, research and evaluation about relevant programs, services, curricula, and teaching materials. Helping to organize educational and parents' groups demanding pre-service and in-service teacher training in media analysis, already required in the schools of Australia, Canada, and Great Britain.
- Placing cultural policy issues on the social-political agenda. Supporting, and, if necessary, organizing local and national media councils, study groups, citizen groups, minority and professional groups, and other forums of public discussion, policy development, representation, and action. Not waiting for a blueprint but creating and experimenting with ways of community and citizen participation in local, national, and international media policy-making. Sharing experiences, lessons, and recommendations and gradually moving toward a realistic democratic agenda.

The condition of the physical environment may determine how long our species survives. But it is the cultural environment that affects the quality of our survival. We need to begin the long process of diversifying, pacifying, democratizing and humanizing the story-telling process that shapes the mainstream of the cultural environment in which we live and into which our children are born.

That liberating alternative exists in the Cultural Environment Movement. CEM is an international non-profit educational corporation, a new coalition of media, professional, labor, religious, health-related, women's and minority groups opposed to private corporate as well as public censorship. CEM is working for freedom from stereotyped formulas; for investing in a freer, fairer, and more diverse cultural environment; and for citizen participation in cultural decisions that shape our lives and the lives of our children.

(For information, write CEM, P.O. Box 31847, Philadelphia, PA 19104, U.S.A.)

La pierre philosophale

Thomas De Koninck
professeur
Faculté de philosophie
Université Laval

J'aimerais poser au départ une ou deux questions fort simples. Quelle différence peut-il bien y avoir entre la violence à la télévision et la violence en des chefs-d'œuvre indépassables comme *Œdipe-Roi* ou *King Lear*? Le genre littéraire de la tragédie, hérité des Grecs, est en tant que tel lié à la violence, et plus d'un chef-d'œuvre de Shakespeare se termine par une quantité de morts violentes et de cadavres présents sous nos yeux. Voire, l'*Iliade* d'Homère n'inaugure-t-elle pas déjà l'évocation de la violence ? Quoi de neuf ? pourrait-on dire. Pourquoi tant s'en faire ?

De quoi s'agit-il quand on parle de violence ? Une des formes extrêmes de la violence est le meurtre, la mort qu'un humain inflige à un autre ; ou encore le suicide, la mort infligée à soi-même. Un autre extrême apparaît dans la nature extérieure : feu, ouragan, cataclysme, inondation, avalanche, tremblement de terre ; ou encore dans la violence de la douleur, d'une épidémie. Mais surtout, entre le meurtre et l'ouragan, il y a ce que Paul Ricoeur (1991) appelle « tout l'empire de l'entre-deux, qui est peut-être la violence même, la violence humaine » : la violence du désir, de la peur, de la haine ; celle de subjuguer l'autre humain, la tentative de le priver de liberté ou d'expression. Or tout cela n'est-il pas le lot commun de l'expérience humaine ? Quoi de mal dès lors à en exhiber les images, fût-ce quotidiennement, aux jeunes comme aux moins jeunes ? Dans les mots de Hamlet aux comédiens, leur art n'a-t-il pas pour fin, dès l'origine et encore maintenant, « de présenter pour ainsi dire un miroir à la nature et de montrer à la vertu son portrait, à l'ignominie son visage, et au siècle même et à la société de ce temps quels sont leurs aspects et leurs caractères[1] » ?

Je tenterai plus loin une esquisse de réponse à ces questions et à d'autres. Mais, auparavant, que vient faire ici la philosophie ?

1. Pierre philosophale

Éric Weil faisait remarquer que, si « la violence est un problème pour la philosophie, la philosophie n'en est pas un pour la violence, qui se rit du philosophe ou qui l'écarte quand elle le trouve gênant et sent en lui un obstacle sur la route sans tracé qui est sa réalité pour elle-même ». Le choix premier est en fait le choix entre violence et discours cohérent. Choix premier, parce qu'il est antérieur à tout discours. Choix que nous

1. *Hamlet*, III, : « […] the purpose of playing, whose end, both at the first and now, was and is, to hold, as 'twere, the mirror up to nature ; to show virtue her own feature, scorn her own image, and the very age and body of the time his form and pressure ».

avons tous fait dans ce colloque où tout aura été « discours » justement (hormis quelques illustrations).

Le champ concerné est immense. « La confrontation de la violence et du langage couvre la totalité des problèmes que nous pouvons nous poser concernant l'homme », écrit à juste titre Paul Ricoeur. Violence et *logos* (discours, langage, raison, culture) occupent à vrai dire chacun la totalité du champ humain. Le thème « la violence à la télévision et les jeunes » a beau être spécifique, la pire des erreurs serait de ne pas tenir compte de tout ce qu'il implique et présuppose. La violence fait problème pour un être qui, en parlant, cherche le sens, qui a déjà fait un pas dans la discussion, qui sait quelque chose de la rationalité.

Ne nous y trompons pas. L'insistance sur le sens est ici capitale. Car une intelligence qui ne serait qu'instrumentale, confinée comme toute technique aux moyens, serait au contraire complice de la violence. Éric Weil l'a dit mieux que personne en des lignes prophétiques : « On sombrera dans la violence la plus nue si l'on prive l'existence humaine de tout sens en la limitant à ce que la société peut lui offrir de moyens *sans fin* ». L'absurdité du crime sans but, désespéré, est un vis-à-vis tout naturel d'une intelligence qui ne cherche pas d'abord le sens (Weil, 1967, 1971 ; Ricoeur, 1991).

Le titre qu'on m'a suggéré, « la pierre philosophale », convient donc parfaitement au présent contexte. D'autant que la philosophie est refus de la violence. La non-violence est son point de départ et, au moins partiellement, son but final. Platon – pour ne citer ici qu'un seul philosophe classique – a fort bien compris que, pour sauver l'être humain de la violence, il faut donner un nouveau statut au discours, le moyen d'y parvenir étant le *dialogue*, au sein duquel s'affrontent deux dires, deux passions, deux opinions. Voici que, tout en parlant eux-mêmes, des interlocuteurs *laissent* parler, si bien qu'au bout du compte c'est le discours (*logos*) même qui parle en chacun d'eux, l'universel qui se manifeste. Voici qu'une exigence de droit se profile : ce qui justifie, ce qui fonde, ce qui légitime, c'est désormais la *raison* (*logos*). Il n'y a pas à s'étonner que le mot grec *logos* signifie à la fois « discours » et « raison ». Le discours tire son efficacité pour réconcilier les humains et pour ordonner leurs conduites, non pas simplement du fait qu'il puisse convaincre autrui, mais bien plus encore de ce qu'il peut être *vrai*, exprimer correctement ce qui *est* (Weil, 1967 ; Châtelet, 1965, 1968).

Jacqueline de Romilly (1979, 2000) a du reste magnifiquement montré, encore récemment, que dans l'héritage des valeurs transmises d'abord dans notre tradition par les anciens Grecs, le refus de la violence tient la première place. La violence est pour eux ce qui risque de perdre les humains et la justice s'avère le seul moyen d'y faire face. « L'importance de la justice comme point de départ de toute civilisation se rencontre pratiquement chez tous les auteurs », qui se révèlent toujours prêts à mettre en question, à plaider le pour et le contre des divers problèmes. Dans une tragédie d'Euripide, par exemple, « on trouve presque toujours au moins un grand débat organisé comme un véritable procès et cherchant la vérité à travers des thèses opposées que commente brièvement le chœur. Ce débat qu'on appelle l'*agôn* est essentiel au progrès de la pensée grecque et il est le reflet des usages de la justice ». Il est aisé de reconnaître dans cet *agôn*, dans cette « lutte », les mêmes traits essentiels qu'au dialogue : la libre confrontation de positions contraires permet de mieux approcher le juste et le vrai.

De tels débats sont d'autant plus nécessaires aujourd'hui qu'on peut se demander si la pire des pathologies n'est pas d'ordre idéologique, à preuve les explosions inimaginables de violence et les atrocités innommables perpétrées au nom d'une idéologie ou d'une autre, nazisme en tête, au xx^{e} siècle. Dans les termes inoubliables de Soljenitsyne (1974), c'est l'idéologie « qui apporte la justification recherchée à la scélératesse, la longue fermeté nécessaire aux scélérats. C'est la théorie sociale qui aide le scélérat à blanchir ses actes à ses propres yeux et à ceux d'autrui, pour s'entendre adresser non pas des reproches

ni des malédictions, mais des louanges et des témoignages de respect ». En un mot, « c'est l'idéologie qui a valu au xx[e] siècle d'expérimenter la scélératesse à l'échelle des millions ». Il y a une limite que ne peut franchir un scélérat de Shakespeare – Macbeth, par exemple, vite rongé de remords – « mais que franchit un scélérat armé d'une idéologie : tout en gardant le regard clair[2] ». Il faut pour cela un puissant opium, certes, mais avant tout les conditions culturelles qui créent la dépendance, telle aujourd'hui la télévision soumise à l'idéologie du marché.

On ne dira en effet jamais assez le pouvoir des idées, dont témoignait avec à-propos cette conclusion célèbre du grand ouvrage de l'économiste John Maynard Keynes (1936), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* : « […] Les idées des économistes et des philosophes politiques, à la fois quand elles sont justes et quand elles sont fausses, sont plus puissantes qu'on ne le comprend communément. À vrai dire, le monde n'est mené par quasiment rien d'autre. Les hommes pratiques, qui se croient à l'abri de toute influence intellectuelle, sont d'ordinaire les esclaves de quelque économiste défunt. Des fous au pouvoir, qui entendent des voix dans l'air, distillent leur frénésie de quelque écrivailleur académique d'il y a quelques années. [...] Tôt ou tard, ce sont les idées, non les intérêts constitués, qui sont un danger pour le bien comme pour le mal ». Isaiah Berlin (1997, 1998) aimait rappeler, pour sa part, qu'« il y a plus de cent ans le poète allemand Heine avertit les Français de ne pas sous-estimer le pouvoir des idées : des concepts philosophiques entretenus dans le calme du cabinet de travail d'un professeur pouvaient détruire une civilisation ».

L'évolution des sociétés est en réalité déterminée par la culture avant tout, bien avant les modes de production ou les régimes politiques ; il suffit pour s'en convaincre de constater à quel point les moyens modernes de communication restructurent tant l'action politique que le monde de l'économie, de la science et de la culture elle-même. Cette priorité de la culture peut avoir des conséquences dramatiques : trop souvent des gouvernants foncièrement incultes, mais soi-disant « pratiques », se laissent mener par une forme ou l'autre d'« opinion publique » ou de « rectitude politique » dont la véritable signification leur échappe complètement – ils seraient incapables de la moindre critique de l'idéologie du marché, par exemple – et dont ils ignorent dès lors les implications humaines. La corruption du pouvoir stigmatisée par Lord Acton a pour conséquence (et symptôme) une « rancœur méprisante » (Kierkegaard) à l'égard de l'humain qui n'entre pas dans un calcul (Saul, 1997 ; Nussbaum, 1990)[3].

. . . . . .

2. La crise actuelle de la télévision

Avant tout s'impose un diagnostic aussi exact et complet que possible. « Things bad begun make strong themselves by ill » (*Macbeth*, III, ii, 55). Un mal anonyme, non défini, non critiqué, agit comme ces cancers devenus incurables parce que le bon diagnostic est venu trop tard. L'exemple médical met d'ailleurs déjà en relief lui-même le caractère fondamental de la connaissance et de la communication. La gravité d'une crise au sein de l'univers des connaissances et des communications, où la télévision occupe de nos jours celle du plus grand des pouvoirs, ne saurait être exagérée. Dans la mesure où les réalités d'ordre éthique, écologique, économique, politique dont nous sommes responsables dépendent de nos connaissances ou de leurs contraires (ignorances, erreurs), de même que de leur diffusion, il y a

2. Sur les goulags chinois, voir *Le livre noir du communisme,* Stéphane Courtois *et al.*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 544 –560 ; avec le laogai, on a affaire au « système carcéral le plus peuplé de tous les temps » : quelque chose comme 50 millions d'individus jusqu'au milieu des années 1980, « sous le soleil radieux du maoïsme ».

3. Charles Dickens, dans *Hard Times* (où le personnage de Thomas Gradgrind incarne la réduction au calcul), et Henry James, dans *The Sacred Fount*, ont superbement illustré comment le concret – personnes, choses et événements – échappe complètement à un « intellect » faisant fi de l'imagination et de l'émotion.

forcément une relation de causalité directe entre cette crise et les diverses autres crises – éthique, économique, politique, écologique – qui secouent notre monde. Le fait qu'il y ait aussi d'autres causes n'enlève pas la part de responsabilité humaine.

Le problème est bien résumé par Karl Popper (Popper et Condry, 1994) : la télévision pourrait être « un remarquable outil d'éducation », mais elle sert plutôt à éduquer « nos enfants à la violence ». L'argument selon lequel on doit se fier à l'audimat pour offrir aux gens ce qu'ils attendent n'est nullement respectueux de la démocratie. Il est faux que de présenter des émissions de plus en plus médiocres corresponde aux principes de la démocratie. « Bien au contraire, la démocratie a toujours cherché à élever le niveau d'éducation ; c'est là son aspiration authentique. » L'esprit démocratique a « toujours été d'offrir, à tous, les possibilités les meilleures et les meilleures chances ». L'éducation est nécessaire dans toute société civilisée, dont les citoyens ne sont pas « le produit du hasard, mais d'un processus éducatif. Or, la civilisation consiste essentiellement à réduire la violence ».

Les enfants ont la tâche difficile de s'adapter à leur environnement. L'« orientation dans le monde » et l'aptitude à y trouver son chemin dépendent initialement de cet environnement. Les familles où règne la violence génèrent des « enfants difficiles ». Or, « de nos jours [observe Popper], la violence s'est déplacée, s'emparant des écrans de télévision ». Les enfants y « contemplent la violence, jour après jour, pendant des heures. Il me semble, de par mon expérience, que nous atteignons là un point très important, voire capital. La télévision produit de la violence et introduit celle-ci dans des foyers qui autrement ne la connaîtraient pas ». À quoi s'ajoute le fait que les enfants, comme certains adultes même, ne font pas toujours bien la distinction entre la fiction et la réalité.

Ce dernier point est lui aussi capital. Pierre Bourdieu (1996) marque un point analogue en observant que « la télévision peut, paradoxalement, cacher en montrant ». Marc Augé (1997, 2002) constate à son tour que « nous vivons dans un monde d'images qui n'est ni vrai ni faux » ; pour des événements comme la guerre du Golfe, l'image télévisée reste trompeuse : « Ne montrant pas tout, elle ne dit rien ; ne disant pas tout, elle ne montre rien ». L'invasion des images que nous subissons aujourd'hui – « reçues plus passivement, à travers des écrans, et plus solitairement » – crée « un nouveau régime de fiction qui affecte aujourd'hui la vie sociale, la contamine, la pénètre, au point de nous faire douter d'elle, de sa réalité, de son sens et des catégories (l'identité, l'altérité) qui la constituent et la définissent ». C'est dire que « l'ennemi est en nous, déjà au cœur de la place, intra plutôt qu'extraterrestre ». La consommation passive des images qui circulent est « un puissant facteur de désintégration collective et d'aliénation individuelle ».

La thèse centrale de Karl Popper (Popper et Condry, 1994), qui reste plus que jamais d'actualité, est cependant la suivante : « Il ne devrait exister dans une démocratie aucun pouvoir politique incontrôlé. Or la télévision est devenue aujourd'hui un pouvoir colossal ; on peut même dire qu'elle est potentiellement le plus important de tous, comme si elle avait remplacé la voix de Dieu. Et il en sera ainsi tant que nous continuerons à supporter ses abus. La télévision a acquis un pouvoir trop étendu au sein de la démocratie. Nulle démocratie ne peut survivre si l'on ne met pas fin à cette toute-puissance ». Appliquée à l'ensemble du pouvoir médiatique, la question devient, écrit à juste titre Yves Charles Zarka (2002) : « Les médias sont-ils nécessairement un pouvoir ? Si ce n'est pas le cas, comment se sont-ils constitués en pouvoir sans contre-pouvoir, en pouvoir sans limites ? ».

. . . . . .

3. De la démocratie à la démagogie

La description par Platon (2002), au livre VIII de la *République*, de l'anarchie démocratique – plus exactement de la démagogie – a marqué toutes les époques, qui l'ont volontiers reprise à leur compte en périodes de désordres. Le thème

est trop vaste pour y entrer ici dans le détail. Mais on se souviendra que, dans le *Gorgias*, Socrate force ce dernier à admettre qu'aussitôt qu'il ne se soucie plus du vrai le langage sert à d'autres fins et dégénère en instrument de pouvoir. C'est la destruction de la communication. Il ne reste que la « persuasion », et à la limite que la « flatterie », qui est l'essence de la démagogie. « Flatterie » ne signifie pas simplement dire des choses qui seront agréables, mais bien plutôt poursuivre un dessein ultérieur qui est d'obtenir quelque avantage de celle ou de celui qui l'écoute ; on est « intéressé ». L'autre devient dès lors un objet qu'on manipule ; on ne lui reconnaît aucune dignité personnelle, se concentrant sur ses faiblesses afin de mieux l'utiliser à ses propres fins. Il faut relire les pages de la *République* sur le gros animal qu'il suffit de savoir flatter, qui « appelle bonnes les choses qui lui font plaisir, mauvaises celles qui l'irritent, incapable par ailleurs de donner quelque fondement de raison à tous ces jugements ».

Aux yeux d'Aristote, la valeur de la démocratie réside dans la diversité. Il reconnaît aussi toutefois que de tout temps « la tyrannie peut naître d'une démocratie extrême ». Dans les démocraties, « la principale cause des changements est l'impudence des démagogues ». La tyrannie vise trois objectifs : « le premier c'est d'avilir l'âme de ses sujets (un être pusillanime ne saurait comploter contre personne) ; le deuxième, c'est de semer entre eux la méfiance (car la tyrannie ne peut être renversée tant que des citoyens ne se font pas confiance entre eux ; c'est pourquoi les tyrans sont en guerre contre tous les honnêtes gens […]) ; le troisième, c'est de les priver de tout pouvoir d'agir (on ne tente pas l'impossible, ni par conséquent de renverser la tyrannie, quand on ne dispose pas de la puissance) ». Bref, les « trois intentions fondamentales » des tyrans sont de « soit empêcher la confiance mutuelle, soit enlever tout pouvoir d'agir, soit avilir les esprits ». La démagogie engendre la pire des tyrannies qui, comme l'hydre à mille têtes, est la plus difficile à combattre et à éliminer[4].

Les grandes figures de la réflexion moderne sur la démocratie, tels Montesquieu, Locke, Kant, Tocqueville, Aron, ont tous partagé la même inquiétude des Grecs quant aux possibles excès dans l'usage des libertés. Tocqueville (1990) a montré que « préférer l'égalité dans la servitude à l'inégalité dans la liberté » est la menace à laquelle la démocratie doit constamment faire face. Or, justement, l'effet sur l'esprit démocratique du plus grand des pouvoirs aujourd'hui, celui des médias, est « le règne de la médiocrité et la mise en place de formes rampantes de despotisme (Yves Charles Zarka, 2002) ». Le très grand appauvrissement culturel qui résulte de l'instauration du divertissement comme une norme par laquelle on évalue toutes les œuvres, fussent-elles littéraires, poétiques, voire philosophiques, évoque inéluctablement l'avilissement des esprits comme une des trois intentions fondamentales des tyrans.

Le monde de « rêve » de la publicité exerce aujourd'hui une influence incalculable, tout en ne disant à peu près rien de sensé, entièrement soumis qu'il est à des intérêts financiers immenses. Il en va de même des médias, dans la mesure où ils vivent de ce qui plaît, qui peut être par exemple le spectacle de la violence, ou ce que les Allemands appellent *Schadenfreude*, se délecter des malheurs d'autrui : médisances, calomnies, scandales, potins débiles. Tout l'arsenal des moyens de communication peut être ici mis à contribution : films, chansons, images de toutes sortes, enregistrements divers, pour produire, par les montages qu'on veut, *l'effet de réel*, qu'on peut charger ensuite « d'implications politiques, éthiques, etc., propres à déclencher des sentiments forts, souvent négatifs, comme le racisme, la xénophobie, la peur-haine de l'étranger » et « exercer des effets sociaux de mobilisation (ou de démobilisation) » (Bourdieu, 1996). À l'intérieur même du discours des idées, l'élément de sur-

4. *Cf.* Aristote, *Politique*, III, 10, 1281 b 4 –15 ; *Politique* IV, 11, 1296 a 3 ; *Politique* V, 4, 1304 b 21, trad. Aubonnet ; *Politique*, V, 11, 1314 a 15-25 ; 1314 a 28-29.

prise, le sensationnel, brise l'ennui intellectuel de beaucoup et tiendra lieu de moyen de conviction. L'art consistera à déguiser, cacher les messages réels. La difficulté de discerner entre le sophiste et l'honnête homme (entre le loup et le chien, selon l'image bien connue de Platon dans *Le Sophiste,* 231a) est exploitée à fond. Sous des dehors de concurrence affectée, nous assistons à une homogénéisation de fait des contenus et des types d'information recherchés, en même temps qu'à l'établissement par les médias d'une tyrannie de l'opinion publique, un des vices naturels les plus importants des sociétés démocratiques selon Tocqueville.

Rien de plus naturel en effet, en pareille optique, que l'exclusion graduelle du discours articulé des plateaux de télévision, contre laquelle protestait à juste titre Pierre Bourdieu en renonçant d'ailleurs lui-même aux illustrations visuelles, « comme une manière d'affirmer l'autonomie du discours analytique et critique » et de ne pas brouiller la ligne d'un propos « argumentatif et démonstratif ». Le principe est admirablement formulé par George Orwell dans *1984* : « Afin de gouverner, et de continuer à gouverner, il faut être capable de disloquer le sens de la réalité ». Cela s'appelle « contrôle de la réalité ». « Quelle belle chose que la destruction des mots. » « Ne voyez-vous pas que le véritable but de *newspeak* [la "nouvelle langue", ou "novlangue"] est de rétrécir le champ de la pensée telle que nous la comprenons maintenant. L'orthodoxie signifie ne pas penser. L'orthodoxie signifie l'inconscience. » L'avantage de la classe prolétaire, c'est qu'elle n'a pas d'idées générales, si bien que « les maux plus considérables échappent à son attention ». Ce qui est assez dire que la lutte pour les droits de la personne – pour avoir le droit d'avoir des droits – passe par la lutte contre le mensonge : redonner aux mots leur vrai sens (Bourdieu, 1996 ; Orwell, 1954).

Il y a, autrement, réduction à un esclavage, mépris de l'autre. Quiconque s'empare du pouvoir en éliminant le critère du vrai fait du langage un pur instrument de propagande, d'avilissement. Le jargon de la révolution, la langue de bois, le « kitsch totalitaire » (Kundera) l'attestent tous. L'injustice allie la persuasion et la force brutale, constatait déjà Platon dans la *République*, sous la forme d'une intimidation à peine voilée. La parole manipulée et l'absence de toute parole sensée peuvent servir à réduire qui que ce soit au statut d'une non-personne. La dégradation commence dès que le mot perd sa dignité, qui est de dire la vérité, d'être le lieu où elle se dévoile, le lieu de manifestation du réel. Il suffit de rappeler Kafka, dans *Le Procès* : voici qu'on vient vous arrêter : vous ne savez pourquoi ni ne le saurez jamais : votre parole a perdu toute efficacité et, après de longs palabres pourtant, on vous exécute.

Il importe par suite au plus haut point que subsistent dans la société des lieux de vérité, de justice. Or, si ces lieux sont atteints, que faire ? Si les médias et les institutions sont aux mains de ceux-là mêmes qui sont corrompus, soumis au règne de la marchandise ou à la transformation de toute valeur en marchandise, la question de Juvénal ne s'applique que trop bien : *quis custodiet ipsos custodes ?* (« Qui garde les gardiens eux-mêmes ? »).

Force est de constater pourtant que le petit nombre de pays détenant pour l'instant le monopole des « industries culturelles » en distribuent les produits insignifiants en tout point de la terre à un public toujours plus large, érodant les spécificités culturelles, transmettant des systèmes implicites de valeurs, contribuant puissamment à la montée du « très grand vice » de la banalité (Baudelaire), d'une nouvelle « double ignorance », si on peut se permettre de reprendre ici une formule chère à Platon. L'ignorance ignorée qui fait vivre dans l'illusion de savoir alors qu'on ne sait pas est la cause des pires maux humains. La célèbre allégorie dite de la caverne l'illustre bien sous la forme de prisonniers enchaînés depuis longtemps au fond d'une caverne, où ils sont devenus experts en des ombres qu'ils prennent pour la réalité même, faute de ne rien connaître d'autre. Jean-Jacques Wunenburger (2000) n'a pas tort de voir en cette allégorie une clé du système télévisuel dominant.

En faisant éprouver des besoins qui ne sont pas nôtres, les « industries culturelles » éloignent des véritables besoins et des véritables

désirs, dont seule la satisfaction peut rendre heureux. Dans le mythe qui porte son nom, Narcisse ignore qu'il est la cause du reflet qu'il poursuit. Il aime un faux soi, sa vie est dépourvue de sens, de quête de sens. Il n'a personne dans sa vie, ni lui-même ni personne d'autre. Moi = Moi est l'équation de la psychose, du mélancolique concentré sur lui-même dans le vide. Des objets de notre fabrication se substituent aux humains autour de nous, offrant autant de reflets de nous-mêmes, de notre puissance médusée. « Des milliards d'écrans disent le refus de Dieu » (Paul Chamberland). Jean Baudrillard (1970) décelait naguère à juste titre « la perte de la relation humaine (spontanée, réciproque, symbolique) » comme le fait dominant de nos sociétés[5]. Mondialiser de pareils modèles équivaut à mondialiser cette forme extrême de violence qu'est le suicide des jeunes, où le Québec détient le record mondial qu'on sait – ou devrait savoir.

On aura compris que s'en tenir au seul risque mimétique de la télévision, en accusant la violence imagée d'engendrer la violence réelle, est insuffisant, même si ce risque ne fait aucun doute. L'enfant apprend tout au départ, langues et le reste, par mimétisme, et l'on sait depuis toujours que l'affection naturelle pour les êtres et les choses connus en premier lieu laisse des marques indélébiles. Or un nombre croissant de jeunes sont sevrés de l'affection, du respect et de l'attention qui sont les conditions les plus indispensables au développement de l'esprit ; des objets comme le téléviseur induisent ainsi à la violence par défaut, notamment par le spectacle d'une violence brute et insensée qui se compare aux électrochocs qu'on administrait naguère aux malades mentaux[6]. On doit à René Girard (1961, 2000) d'avoir démontré à quel point nos désirs mêmes sont mimétiques, suscités par des modèles, donc des désirs selon l'autre plutôt que selon soi. Et si cet autre était la télé ? Mais c'est là un champ suffisamment exploré, où je ne m'aventurerai pas davantage[7].

Jean-Jacques Wunenburger (2000) me semble avoir raison d'insister sur le fait que, plus encore cependant, « sous forme d'obsession poussant au passage à l'acte ou sous forme d'inhibition traumatique, ces images de violence quotidienne agressent l'individu, l'usent, l'appauvrissent, bref le dénaturent, l'aliènent ». Il rejoint à cet égard Iris Murdoch (1993) qui parlait de blessure profonde causée à la vie intérieure « par l'imposition d'images banales ou pornographiques ou violentes à la télévision ». Comme une cause principale de la violence contre autrui et contre soi-même, je retiendrais pour ma part la tristesse et l'ennui extrêmes entretenus par l'invasion d'images sans contenu, insignifiantes. Le « désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme » (Camus, 1942), le désir de sens est si fort en nous qu'il ne peut que conduire au désespoir celles et ceux – les jeunes en particulier – qui, privés de parole efficace, sont plus conscients qu'on ne le pense de la grande découverte de Flaubert au XIX^{e} siècle : cette bêtise qui non seulement « ne s'efface pas devant la science, la technique, le progrès, la modernité », mais au contraire, avec le progrès, « progresse elle aussi » (Kundera, 1986), sous la forme de la non-pensée des idées et des images reçues, dont la montée irrésistible, programmée, envahit désormais nos écrans.

Il faut y ajouter l'éloignement graduel du concret qui caractérise nos sociétés. Jean Baudrillard l'a décrit en des formules saisissantes : les communications de masse nous donnent « le

5. *Cf.* Pierre Vadeboncoeur, *L'humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000, qui cite ce mot de Paul Chamberland et précise qu'écran est aussi à prendre « dans l'autre sens du terme » (p. 81).

6. *Cf.* Andrée Ruffio, *Les enfants de l'indifférence : il suffit pourtant d'un regard*, Préface d'Alice Miller, Collaboration de Michèle Morel, Québec, Les Éditions de l'Homme, 1993. D'autre part, Aristote, *Politique* VII, 17, 1336 b 30-33 : « Dans nos relations avec les humains et en face des choses, ce qui est connu d'abord est " toujours ce que nous affectionnons davantage " ».

7. Cf. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque,* Paris, Bernard Grasset, 1961 ; Pluriel, 2000, en particulier le chapitre premier sur le « désir triangulaire », p. 15-67. Pour une étude statistique récente d'effets au premier degré de la violence télévisée, voir Jeffrey G. Johnson, Patricia Cohen, Elizabeth M. Smalles, Stephanie Kasen, Judith S. Brook, *Television Viewing and Aggressive Behavior during Adolescence and Adulthood*, in *Science*, 29 March 2002, vol. 295, p. 2468-2471.

vertige de la réalité », mais à l'abri sécurisant des signes et « dans la dénégation du réel ». À force d'être consommées dans leurs représentations à la télévision, par exemple, les pires horreurs paraissent étrangement irréelles à certains, comme des phantasmes[8]. D'excellentes études font état depuis longtemps d'une perte croissante d'expérience, de contact avec le sensible, avec le réel concret, d'une passivité et une apathie accrues, d'un renoncement à l'expérience propre d'imaginer et de penser, voire l'expérience de ses propres sentiments, à la satisfaction de désirs ou de besoins vraiment siens[9]. Il est urgent de revenir au concret, à ces existants par excellence que sont les humains.

L'alternative violence/*logos* demeure en somme inéluctable. Dans la proportion où décroît la culture, la violence croît. Nous retrouvons ici cette nécessité absolue du sens (*meaning*) que je rappelais au début, confirmée par des millénaires d'expérience humaine et qu'un peu de réflexion critique doit suffire à faire voir.

. . . . . .

4. Éléments de solution

La télévision conjugue mots et musique, couleur et mouvement, elle offre un élargissement de l'expérience humaine au potentiel considérable, qui doit susciter l'enthousiasme. De magnifiques émissions comme celle de Sir Kenneth Clark, *Civilisation*, ou tant de superbes documentaires sur la nature que la télévision présente un peu partout en sont la preuve. À l'instar du cinéma, la télévision peut d'autre part, entre les mains d'artistes, nous replonger dans le mouvement, la temporalité, le mystère des accidents de la vie que l'irréflexion banalise, nous inviter à nous étonner devant le familier, le revoir et y pressentir le mystère, investissant d'une multiplicité de sens possibles les aperçus les plus ordinaires : un enfant endormi, un homme montant un escalier. Pour Fellini la province de l'artiste est alors « quelque part entre la réalité physique et une réalité métaphysique » ; son royaume est « ce pays frontalier entre le monde tangible et l'intangible ». Selon Bergman, le film est « rêve », et « musique » : « Aucun art ne traverse notre conscience comme le fait le film. Il va directement à nos sentiments, en profondeur, jusque dans la chambre noire de l'âme ». Cependant que la peinture interroge le visible, les films, eux, nous immergent dans le monde visible présent, celui où nous sommes nés, qui nous entoure et que nous partageons tous. Le cinéma est populaire et vagabond, écrit John Berger (1991), dont les remarques suivantes devraient, elles aussi, pouvoir s'appliquer également à la télévision : « Au ciel du cinéma les gens apprennent ce qu'ils auraient pu être et découvrent ce qui leur appartient outre leurs vies singulières. Son sujet essentiel – en ce siècle de disparitions –

8. Jean Baudrillard, *La société de consommation*, *op. cit.*, p. 31-32 : « la vérité de la chose vue, télévisée, magnétisée sur bande, c'est précisément que *je n'y étais pas*. Mais c'est le plus vrai que le vrai qui compte, autrement dit le fait d'y être sans y être, autrement dit encore le *phantasme* » (p. 31). *Cf.* Philippe Sollers, à propos du dernier grand livre de Kierkegaard, *La Maladie à la mort* : « Soit j'oublie ce moi dans une sentimentalité abstraite, narcissique, fantastique, illimitée qui finit par invoquer " l'humanité " en justifiant par là n'importe quel gaspillage de vies humaines (quand ce ne sont pas des massacres) ; soit je confonds ce moi, en me résignant à être " *spirituellement châtré* " avec les exigences des autres, de la foule, en n'étant plus, donc, qu'un " *numéro, un homme de plus, une répétition nouvelle de la même uniformité* ". La maladie à la mort est donc emphase humanitaire sur fond de tuerie, ou consentement à l'aplatissement mécanique : on croirait lire la définition de notre époque » (*Le Monde*, 19 novembre 1993, p. XV).

9. Sur la perte d'expérience, voir Hermann Lübbe, « Erfahrungsverluste und Kompensationen. Zum philosophischen Problem der Erfahrung in der gegenwärtigen Welt », in *Der Mensch als Orientierungswaise ? ein interdisziplinärer Erkundungsgang*, Beiträge von Hermann Lübbe [*et al.*], Freiburg, K. Albert, 1982, p. 145-168 ; de même qu'Odo Marquard, « The Age of Unwordliness ? A Contribution to the Analysis of the Present », dans *In Defense of the Accidental. Philosophical Studies*, transl. R. W. Wallace, New York, Oxford University Press, 1991, p. 71-90. Sur la perte du sensible, Arnold Gehlen, « Nouveaux phénomènes culturels », in *Anthropologie et psychologie sociale*, trad. J.-L. Bandet, Paris, PUF, 1990, p. 192-210. Sur la tentative de « produire grâce à la mégamachine une existence qui fasse appel à aussi peu de pensée et d'effort et d'intérêt personnel que possible », voir Lewis Mumford, « The Threat of Parasitism », in *The Myth of the Machine*, New York, Harcourt, Brace, Jovanovitch, 1970, p. 338-345.

est l'âme, à laquelle il offre un refuge global. C'est là, je crois, la clé de sa nostalgie et de son attrait[10] ».

L'art authentique ouvre, en d'autres termes, à la réflexion. Il fait apparaître l'esprit tel qu'il est d'abord donné dans la perception et dans l'expérience ordinaire, ce qui explique la vitalité extraordinaire de grandes œuvres, toujours aussi actuelles et émouvantes après des siècles ou des millénaires. Plus rien n'est banal, une fois que l'art est passé. Il a en outre des vertus thérapeutiques permettant de mieux vivre le tragique de notre condition, de mieux assumer les émotions qui y sont liées, telles l'angoisse et la compassion, comme si l'universalisation qu'il opère nous libérait du poids de la vie et de la liberté. La puissance d'une fable, d'une intrigue, en un mot d'un *mythos* (« mythe ») bien construit, sur nous, est étonnante. (Voyez Harry Potter – et la pierre philosophale, justement !) À l'intérieur de *Hamlet* il y a une mise en scène d'un meurtre au théâtre destinée en fait à forcer le roi coupable à se démasquer, ce qui donne lieu à des propos de Hamlet qui ont une portée universelle : « For murder, though it have no tongue, will speak/ With most miraculous organ » (II, ii, 591-592) ; et : « The play's the thing/ Wherein I'll catch the conscience of the king » (601-602). Ces mots s'appliquent à la lettre au mythe de manière plus générale : il parle sans langue avec un organe des plus miraculeux (au sens de merveilleux), et il nous saisit en notre conscience. La théorie classique de la *catharsis*, de la purgation de l'excès de certaines passions par la tragédie ou la comédie, ou par la musique, est aisée à vérifier. Sous une forme ou sous une autre, la libération qu'offre l'art est essentielle là encore : la vie serait insupportable autrement. C'est là sans doute un des sens qu'on peut donner à ces paroles prophétiques de Dostoïevski (1955) : « La beauté est plus importante, la beauté est plus utile que le pain […], la beauté seule est le but en vue duquel l'homme vit et la jeune génération périra si elle se trompe ne fût-ce que sur les formes de la beauté ».

Voilà un commencement de réponse aux questions que j'ai posées au tout début. Loin de s'y complaire ou de l'exploiter, les tragédies grecques dénonçaient précisément le caractère odieux de la violence. Le verbe incomparable d'un Shakespeare pose de manière exemplaire les questions ultimes, donne à penser le sens de la vie, par-delà ses absurdités et ses violences, sans masquer ces dernières, mais en les dépassant comme jamais on n'a su faire. Mais justement, « les productions les plus hautes de l'humanité, les mathématiques, la poésie, la littérature, la philosophie, toutes ces choses ont été produites contre l'équivalent de l'audimat, contre la logique du commerce » (Bourdieu, 1996).

Le jeune est, dès l'enfance, extraordinairement doué, il est même en mesure d'apprendre alors davantage que jamais plus tard dans sa vie ; un enfant de trois ou quatre ans peut apprendre simultanément, avec succès, trois langues – systèmes complexes s'il en est ; et les enfants sont aptes à mille autres prodiges d'apprentissage ; à partir de onze ans, la plasticité neuronale commence à diminuer, étant du reste inversement proportionnelle à l'âge. Époque merveilleuse de la vie de chacune et de chacun qui sera à jamais perdue si on n'a su en faire profiter l'enfant à temps[11].

10. Fellini et Bergman sont cités par Berger.

11. *Cf.* Claude Hagège, *L'enfant aux deux langues*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1996 ; Christian de Duve, *Poussière de vie. Une histoire du vivant*, traduit de l'anglais par Anne Bucher et Jean-Mathieu Luccioni, Paris, Fayard, 1995, p. 391-431. « As a society, we are so obviously guilty of neglecting the minds of our school-age children […]. The educational neglect that I am more worried about exists at a deeper level and will, in the long run, cause much worse damage to our culture if it is not corrected. It is the neglect, amounting to abuse, of the minds of very small children, throughout the years of early childhood and long before kindergarten or first grade. […] What we keep overlooking is the sheer tremendous power, unique in the brain of a young child, never to be matched again later in life, for *learning* » (Lewis Thomas, *The Fragile Species*, New York, Charles Scribner's Sons, 1992, p. 62-63).

Comme l'a fait observer John Saul, il n'y a pas de démocratie, pas de vote, pas de choix, pas de citoyens, si tout est contrôlé par des forces économiques inéluctables, si le monde est vu comme constitué d'individus atomiques, de plus en plus détachés de toute collectivité, esclaves de la rapacité de quelques-uns. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la coïncidence curieuse, constatée par Habermas (2000), d'un sentiment d'impuissance politique avec le soi-disant triomphe planétaire de la démocratie[12]. L'idée plus que jamais réaliste en revanche est celle du bien commun et le meilleur moyen d'assurer ce dernier est la démocratie véritable. Celle-ci est toutefois extrêmement concrète et complexe, elle implique le dynamisme constant de recherches, de découvertes, de développements, de choix en vue du bien commun, qu'on s'efforce sans cesse de réaliser de manière pratique. Elle suppose une éducation aidant chacune et chacun à se forger, de façon critique, une culture propre. Seule une telle culture pourrait sauver l'expert de son expertise, le technicien de sa technique, les sociétés humaines de la mondialisation de l'ignorance[13].

Je ne crois donc pas du tout que la solution proposée par Popper (1993 ; Popper et Condry, 1994) de soumettre la télévision à une censure et à un contrôle soit la bonne. Il n'est pas d'autre solution réaliste, ici encore, que celle de l'éveil et l'éducation du jugement. C'est en œuvrant au sein de la culture elle-même – et pourquoi pas dans le monde de la télévision lui-même – qu'on a les meilleures chances de trouver remède au mal. Il faut miser sur la prise de conscience, discuter lucidement des pathologies concernées, tenter d'en cerner les causes et y chercher remède. Il faut qu'une réflexion collective et des débats publics, sereins et objectifs, sans restrictions de temps de parole et sans audimat, puissent s'ouvrir.

Bibliographie

American Psychological Association, *Violence on Television,* http ://www.apa.org/pubinfo/violence.html

AUGÉ, Marc, *La Guerre des rêves,* Paris, Seuil, 1997, p. 11, 19, 39, 42.

AUGÉ, Marc, *Le Stade de l'écran*, in *L'Empire des médias*, Manière de voir, 63, *Le Monde diplomatique*, mai-juin 2002, p. 34.

BAUDRILLARD, Jean, *La Société de consommation*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1970, p. 18.

BERGER, John, *Keeping a Rendezvous*, New York, Pantheon Books, 1991, p. 12-24.

BERLIN, Isaiah, *The Power of Ideas*, ed. Henry Hardy, New Jersey, Princeton, 1998.

BERLIN, Isaiah, *The Proper Study of Mankind*, An Anthology of Essays, edited by Henry Hardy and Roger Hausheer, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1997, p. 192.

BOURDIEU, Pierre, *Sur la télévision*, Paris, Liber Éditions, 1996, p. 7, 17 et sq., 20-21, 29.

CAMUS, Albert, *Le Mythe de Sysyphe*, Paris, Gallimard, 1942, p. 37.

CHÂTELET, François, *Platon*, Paris, Gallimard, 1965.

CHÂTELET, François, *Hegel*, Paris, Seuil, 1968.

DEBORD, Guy, *La Société du spectacle* (1971), Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1987.

DOSTOïEVSKI, *Carnets de démons*, trad. Boris de Schloezer, Paris, Gallimard, Pléiade, 1955, p. 974.

GABLER, Neil, *Life the Movie. How Entertainment Conquered Reality*, New York, Alfred A Knopf, 1999.

GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque,* Paris, Bernard Grasset, 1961 ; Pluriel, 2000.

Hamlet, III, ii, 21-25, traduction de Yves Bonnefoy, Paris, Mercure de France, 1988.

12. John Saul in <http ://www.abc.net.au/specials/saul/fulltext.htm>.

13. Pour plus de précisions sur ces points, voir Thomas De Koninck, *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, Paris, PUF, 2000 ; 2e édition, 2001 ; et *De la dignité humaine*, Paris, PUF, 1995 ; Quadrige, 2002.

JOHNSON, Jeffrey, G., Patricia COHEN, Elisabeth M. SMALLES, Stephanie KASEN, Judith S. BROOK, *Television Viewing and Aggressive Behavior during Adolescence and Adulthood*, in *Science*, 29 March 2002, vol. 295, p. 2468-2471.

KEYNES, John Maynard, *The General Theory of Employment, Interest and Money*, London, 1936, *in fine* ; trad. Jean de Largentaye, Paris, Payot, 1969, 1988, p. 375-376, modifiée.

KUBY, Robert and Mihaly CSIKSZENTMIHALYI, *Television and the Quality of Life. How Viewing Shapes Everyday Experience*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, 1990.

KUBY, Robert and Mihaly CSIKSZENTMIHALYI, *Television Addiction Is No Mere Metaphor*, in *Scientific American*, February, 2002 ; voir http ://www.sciam.com/2002/0202issue/0202kubey.html

KUNDERA, Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, Folio, 1986, p. 195-196.

MANDER, Jerry, *Four Arguments for the Elimination of Television*, New York, Morrow Quill Paperbacks, 1978.

MILLER, Mark Crispin, *Boxed In. The Culture of TV*, Northwestern University Press, 1989.

MILLER, Mark Crispin, *The Merchants of Cool*, Interview, Frontline; voir http ://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/cool/interviews/crispinmiller.html

MURDOCH, Iris, *Metaphysics as a Guide to Morals*, London, Penguin Books, 1993, p. 308 sq.

NUSSBAUM, Martha, *Love's Knowledge*, Oxford University Press, 1990, p. 76-77, 81-82.

ORWELL, George, *1984*, London, Penguin Books, 1954, p. 44, 46, 61, 171.

PLATON, *République*, 493 a-c, trad. Georges Leroux, Paris, GF Flammarion, 2002.

POPPER, Karl et John CONDRY, *La Télévision : un danger pour la démocratie,* trad. de Claude Orsoni, Paris, Anatolia, « Bibliothèques 10/18 », 1994.

POPPER, Karl, *La Leçon de ce siècle*, Entretien avec Giancarlo Bosetti, trad. Jacqueline Henry et Claude Orsoni, Paris, Anatolia Éditions, 1993, p. 69 sq.

RICOEUR, Paul, *Lectures I. Autour du politique*, Paris, Seuil, 1991, p. 131 sq.

ROMILLY, Jacqueline de, *La Douceur dans la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1979 ; Pluriel, 1995.

ROMILLY, Jacqueline de, *La Grèce antique contre la violence*, Paris, Éditions de Fallois, 2000, p. 17, 20.

RUFFIO, Andrée, *Les Enfants de l'indifférence : il suffit pourtant d'un regard*, préface d'Alice Miller, collaboration de Michèle Morel, Québec, les Éditions de l'Homme, 1993.

SAUL, John R., *La Civilisation inconsciente*, trad. Sylvianne Lemoine, Paris, Payot, 1997.

SOLJENITSYNE, Alexandre, *L'Archipel du Goulag*, trad. Fr., Paris, Seuil, 1974, tome I, p. 131-132.

TOCQUEVILLE, Alexis de, *De la démocratie en Amérique,* éd. Eduardo Nolla, t. I, première partie, chap. III, Paris, Vrin, 1990, p. 66.

VADEBONCOEUR, Pierre, *L'Humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000, p. 81.

Violence in the Media, NCADI (National Clearinghouse for Alcohol and Drug Information) : CSAP (Centre for Substance Abuse and Prevention); voir http ://www.health.org/govpubs/ms714/index.htm

WEIL, Éric, *Logique de la philosophie*, Paris, Vrin, 1967, p. 58

WEIL, Éric, *Philosophie politique*, Paris, Vrin, 1971, p. 54 sq., 233.

WOLTON, Dominique, *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, 1990.

WUNENBURGER, Jean-Jacques, *L'Homme à l'âge de la télévision*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 2, 20.

ZARKA, Yves Charles, *Démocratie et pouvoir médiatique*, in *Cités*, 10, 2002, p. 119-129.